

neur que ie reçois de vous, peut tant en moy, que si i'estois le plus couard cheualier du monde, ie deviendrois hardy: au demourant ie seray, comme vous m'avez cōmandé: mais ie vous supplie encores d'une autre faueur, à fin de me rendre content. Elle qui brusloit d'amour, luy dist. Je suis contente de la vous donner; parquoy demandez, & ie ne la vous refuseray pas. Alors il luy baïsa les mains par force, & luy dist. Sachez, madame, que le don que vous m'avez promis, est, que ceste nuit, quand tous les autres seront endormis, vous promettiez que i'entre en vostre chambre, à fin que vous y contemplant à mon aise, mon cœur reçoive, en partie, la ioye qu'il a tant desirée iusqu'à ce que i'aye l'accomplissement de mon amour. Ogilandre print à ceste heure là une couleur vermeille, & dist. Ah a! monsieur, que demandez-vous? voulez-vous que ie sois par vous deshonorée, duquel i'attens si grand honneur? Dieu m'en garde, respondit-il: car ie suis né seulement pour vous servir & honorer, & non pour apporter aucun deshonneur. Si vous me promettez, luy dist-elle, de ne vouloir, comme fidele amant, ceste nuit de moy, sinon ce que ie vous voudray donner,

ie

ie suis contente de ce faire ; pourueu aussi que vous departiez de ma chambre, quand ie le vous diray. Stilpon luy promit de faire tout ce qui luy plairoit: car, disoit-il, si ie me suis faict vostre cheualier, ie vous dois toujours estre obeissant. La belle Ogilandre fut fort contente de ces paroles, & luy dist. Je commāderay à vne damoiselle, qu'elle vous mōstre où vous pourrez venir me trouuer, quād tous ceux de la maison pourront estre endormis. Elle auoit desia communiqué à sa fille Oleādre ce que le prince Sferamond luy auoit dict touchant son mariage, avec ce qu'elle luy auoit respondu ; & Oleandre estoit demouree fort ioyeuse que sa mere se remariast ; pource qu'elle estoit ieune, & qu'elle n'auoit pas eu vne heure de bon temps avec son pere. Elle consideroit en outre, que sa mere ayant vn mary si excellent & vertueux, elles en seroyent beaucoup mieux appuyees, & leurs affaires s'en porteroient mieux : car combien qu'elles fussent aimees de leurs suiects, elles sçauoyent bien que là où ne sont les hommes, les femmes sont mesprisees en leur gouuernement, & maniment d'affaires. On ne sçauroit dire comme elle sollicitoit instamment sa mere de venir à l'expedition de ses

noces,

nopces, & fouuent disoit à Stilpon en riant. Monsieur, vous n'aimez pas si ardamment, que vous dites, madame la Contesse mere; car si vous l'aimiez tant, vous solliciteriez la fin de vostre mariage. Stilpon respondoit fouuent, que ce retardement ne venoit pas de luy, ny des Seigneurs qui auoyent pratiqué ce mariage, mais de la cruauté, & peu d'amour de la Contesse Ogilandre en son endroit. Oleandre riant en sollicitoit fouuent sa mere, luy allegant la peine de Stilpon, qui estoit beaucoup tourmenté de ce retardement. Elle luy disoit pourquoy on tardoit ainsi, mais que bien tost elle en feroit vne fin. Or par la promesse receuë de sa dame, que le soir il deuoit aller vers elle, Stilpon receut vne grande consolation; & l'heure venue, vne damoiselle ayant ceste charge, le fit entrer en la chambre d'Ogilandre, laquelle en ce temps-là, auoit manifesté à ses damoiselles tout le faict de ce mariage qui se deuoit faire entre eux: & pour ceste cause, elles ne furent point scandalisées, quand elles le virent; ains l'honorèrent, sachans que bien tost il deuoit espouser leur dame: & elle voulut qu'elles sceussent la venue d'iceluy, à fin qu'elle ne fust blasmée, si elle l'eust admis secretement, & que l'on l'eust

fceu. Elle brodoit à ceste heure-là, avec
 ses damoifelles, l'accoustrement de Stilpon,
 & la banderolle. Ogilandre, le voyant ve-
 nir à elle, se leua, & les damoifelles se reti-
 rerent en l'autre chambre : & l'ayant faict
 feoir pres sa personne, elle luy dist. Vous
 me deuez obeir, ce soir, & vous contenter
 de ce que ie voudray. Stilpon soufpira, &
 dist. Madame, ie ne failliray pas de faire ce
 que ie vous ay promis, & que vous me
 commandez; si toutesfois ie transgresse en
 quelque chose vostre commandement, ie
 vous fuplie ne m'estre pas si rigoureuse,
 que vous en foyez puis apres reputée
 cruelle. Iamais aucune dame n'aura ce
 nom, respondit-elle, requerant la mode-
 stie de son amant. Il l'a pria de luy bailler
 ses mains à baifer, pour la faueur qu'elle
 luy faisoit de l'introduire en sa chambre:
 & elle les luy bailla en fouzriant amou-
 reusement, & dist. Ceste demande est li-
 cite, & pourtant ie vous l'accorde. Il les
 print, ferra & baifa plusieurs fois, & in-
 continent apres, hors-mis le fruiet desiré
 de son amour, il obtint quasi tout le reste:
 & ce qui le refiouit infiniment, fut, qu'elle
 luy promit dōner le lendemain ce qu'il luy
 auoit defailly, celle nuit; pourueu que au
 precedent, ill'espoulast en la presence de

ces princes & de sa fille. Ce qui se fit : car le lendemain , Stilpon trouua le prince Sferamond , & le suplia d'accelerer la fin de ces nopces : ce que faict par luy , la belle Ogilandre , qui se sentoit brusler le cœur de viues flammes , aussi bien que son amant, en fut contente, & dist qu'elle vouloit premierement se faire Chrestienne avec sa fille , & leurs damoiselles : & pourtant furent toutes baptisees par vn hermite Chrestien , qu'ils trouuerent en celle ville ; mais non pas publiquement. Ces deux belles dames , ayans veu la gentile conuersation , la deuotion & sainctes mœurs de ces cheualiers ; & au contraire , ayans en horreur la loy mauuaise des idoles , que ils leur auoyent monstre par viues raisons , estre vaine & fausse , eurent vn merueilleux delir de l'abandonner ; & sachans que Stilpon estoit desia Chrestien, elles ne voulurent plus demourer en ceste infidelité. Les princes furent tous fort ioyeux de ce baptisme , & furent leurs parrains. Le soir apres, ils furent esposez , à leur grand contentement ; & la nuict venue, les deux nouveaux mariez eurent le desiré fruit de leurs amours , en consommant le saint mariage ; & Ogilandre demoura la seconde nuict enceinte d'un fils , qui fut aussi

de stature de geant, quand il paruint en âge, mais non pas si haut, que les geans ordinaires: & fut si vaillant & hardy, qu'il subingua plusieurs païs, comme sera dict en son lieu; de maniere que les vnissant à ce Comté, en fut faict vn Royaume, qui s'appella puis apres, le Royaume Asian. Ces deux amans & nouueaux espoux s'aimerent autant, que mariez se sçauoyent aimer.

Comme les cheualiers ayans sceu que les festes se commençoient en Salandrie, y comparurent avec nouueaux habits: qu'ils furent les premiers; & ce qu'ils firent.

C H A P. L X X I X.

OR comme ils eussent entendu, en ceste commune allegresse, que le matin ensuyuant, on deuoit commander les ioustes, les deux nobles cheualiers Chrestiens prirent les trois princes (qu'ils honoroyent beaucoup, sans sçauoir qu'ils estoient, sinon qu'ils sçauoyent bien qu'ils estoient Chrestiens, comme eux) de leur donner entree (voyans qu'ils estoient venuz de si lointain païs, pour gangner la faueur de leurs maistresses) à ce qu'ils peussent em-

porter

porter l'honneur en ces ioustes & tournois, voulans entendre, qu'ils ne leur empeschassent ceste gloire. Le prince Sferamond & les autres qui les aimoyent singulierement, dirent. Nous allons à ces ioustes, plustost pour l'amour de vous, qu'autrement; à fin de vous aider à obtenir l'amour de voz dames: car nous ne faisons doute, que, comme l'une s'est adonnée à l'amour de l'un d'eux, l'autre Infante ne fasse le semblable:& Sferamond aiousta, Puis que vous estes Chrestiens, messieurs, & elles Payennes, quand vous aurez gagné leur faueur, comme vous desirez, se presentera vne grande difficulté de les auoir:& ne trouue meilleur remede, que, si elles ne veulent venir quant & vous, nous les emmenions par force. Les deux princes les remercierent grandement, & accepterent l'offre, s'il en estoit besoin. En fin fut arresté que tous deux comparoistroyent, avec diuerses couleurs de casques, & harnois de cheuaux:& la couleur deputeée fut turquine ou celeste, avec passemens d'or & d'argent, & plusieurs estoilles d'or entresemees. Ils voulurent pareillement que de sept cheuaux qu'ils auoyent achetez en celle ville, ils en prissent quatre, à fin de les pouuoir changer

en la iouste, sans mener les leurs, à fin que l'Infante Corinne ne les recogneust, à ce commencement: & furent aprestees aussi autres casques, armes & cheuaux, pour les autres, de peur d'estre recogneuz par l'Infante: & fut aduisé de se presenter autrement que l'Infante n'auoir ordonné, à fin de la tromper, & la tenir vn peu en suspens quand elle les auroit veus. Stilpon eut sa casaque de sa femme bien aimée, & Oleandre en fit vne à son aimé Girafer, qu'elle auoit prins en grande amour, & prié d'entrer en ces ioustes, comme son cheualier: dequoy il demoura fort ioyeux; pource que selon sa grande modestie, il n'auoit encores eu d'elle aucun signe ou indice d'amitié: car combien qu'elle deussast fort librement avec luy, elle se gouvernoit avec vne prudence si grande, qu'il n'auoit onques peu iuger qu'elle fist cela autrement, que par vne ordinaire courtoisie des damoiselles enuers les cheualiers. La casaque estoit faicte de sa couleur & liuree, sans grand enrichissement. La mere & la fille prouueurent en apres ces trois nobles princes de trois casques, de toile d'argent, en champ d'azur, sans autre labeur & ouurage. Ainsi, ils entrerent de nuict en la ville de Salandrie, ayans

premieſſement enuoyé retenir vn riche &
 grand logis, d'vn gentilhomme du lieu : où
 quand ils furent venuz, ils prierent l'hoſte,
 de ne dire que là fuſſent logez autres que
 deux cheualiers aux armes turquines ; &
 ce gentilhomme donna ordre qu'ils pour-
 roient ſortir ſecretement , par la porte
 d'vn ſien iardin. Il leur fit à tous grand
 honneur , eſmerueillé de la beauté d'iceux
 & de ces deux dames , de ſi haute ſtature ;
 & diſoit à ſa femme & à trois ſiennes filles,
 qu'à peine pourroit on trouuer compa-
 gnie plus noble , & gentile que ceſte-là.
 La femme du cheualier leur hoſte qui eſtoit
 riche & noble , les receut tous fort cour-
 toiſement , & ſes trois filles , qui eſtoient
 fort honneſtes & de bonne grace en firent
 de meſme , lesquelles ayans veu ces trois
 princes tous veſtuz d'vne forte , qui les
 regardoyent & honoroyent tant , ſ'affec-
 tionnerent fort en leur endroit , le pre-
 mier ſoir ; & ils ne failloyent de les ſeruir
 & deuifer avec elles fort courtoiiſement ;
 parquoy elles ſe rendirent fort familiares
 d'eux. La dame & les filles furent aduer-
 ties de ne ſonner mot d'iceux , à perſonne
 quelconque ; & le lendemain venu , que les
 iouſtes ſe deuoyent commencer , lesquelles
 dureroient trois iours , les deux belles

Infantes, avec les autres princesses Payennes, leurs amies & parentes, se vestirent de tresbeaux & magnifiques accoustremens, & s'ornerent de leurs plus riches ioyaux; principalement les deux Infantes, lesquelles sachans que chacun les regarderoit, & speciallement les deux cheualiers leurs amans, qui induits d'un grand desir de les voir en leur naturelle beauté, comme ils les auoyent veuës en paincture, & les voyoyent continuellement, de cœur, mirent toute peine de se faire voir braues & belles. Et avec la ioye qu'elles auoyent de ce qu'elles deuoyent voir ces gracieux amans, leur beauté estoit grandement augmentee, & la Roine qui auoit esté, de son temps, tresbelle & gentile, estoit fort glorieuse de voir que sa fille & sa niepce surpassoyent en beauté toutes celles qui estoient, en grand nombre, à ceste feste. Ceste Roine auoit ordonné ceste iouste, avec vn tournoy à la fin, aux prieres de ces nobles damoiselles payennes ses parentes, encores que le Roy de Salandrie son fils (de la valeur & beauté duquel il a desia esté parlé) fust en Perse estably General de l'armee, & de la flotte qui deuoit passer en Trebisonde. Ceste noble Roine estoit seulement desplaisante

d'une chose, qu'estant fort encline & affectionnée au Christianisme, elle n'eust voulu que son fils eust esté si grand persecuteur & ennemy des Chrestiens. Mais retournant à nostre propos, toute la ville estoit en ioye & feste: & pource que l'on estoit, à ceste heure-là, au mois de May, l'on voyoit par tout, fleurs de diuerses couleurs, par les fenestres des belles dames, rameaux fleuris, & les rues ornees, tant qu'il estoit possible, & principalement la place du Royal palais, où estoient dressez plusieurs eschafauts; sans ce que les fenestres estoient toutes occupees de belles & gentiles dames, pour regarder le plaisir. Ce iour-là, l'hostesse des princes se mit en vne d'icelles, avec ses filles, pour voir la iouste, sachans bien que les deux cheualiers aux armes turquines leurs hostes, s'y deuoient presenter, qui leur auoyent bien enchargé de ne dire où ils logeoyent. Apres que la Roine eut disné avec ces belles & gentiles princesses, comme l'on ne vist par la ville, autre chose, que cheuaux, armes & lances, & comme l'on n'ouist que trompettes, pipes & tabourins, estans desia les Iuges sur leurs eschafauts, les cheualiers maintainers qui estoient vingt, ne tarderēt point à venir, entre lesquels estoient dix braues

cheualiers Payens, qui vouloyent maintenir avec la lance à tous cheualiers auantureux entrés en la iouste, que les princeffes, dames & damoiselles de la court, surpassoyent en beauté toutes les autres; & vouloyent prouuer & maintenir, par les secondes lances, qu'avec toute leur beauté, elles estoient cruelles enuers leurs amans, & non gracieuses & courtoises, comme elles deuroient estre. Voila donc la querelle de la iouste, à laquelle cōme les mainteneurs fussent venuz, estans desia les fenestres & theatres pleins de belles & gracieuses dames, & l'estour enuironné de peuple, se presenterent quelques vaillans cheualiers, avec diuerses liurees & riches casaques; & la iouste fut commancee. Le premier mainteneur fut le prince d'Armeestre, ieune cheualier & qui aimoit beaucoup l'Infāte Corinne, de laquelle il estoit vn peu parent, & sentoit pour l'amour d'elle, grande peine & passion amoureuse.

Ce qui aduint au commencement de ceste iouste: & comme ce iour-là mesme, se presenterent les deux gentils Chrestiens: & la protestation faicte par eux.

CHAP. LXXX.

CE vaillant prince d'Armestre, ieune, bien nay & courtois, auoit à l'heure, l'amour de toutes les nobles damoiselles qui estoient de ceste court, excepté de celle, qu'il desiroit le plus seruir, & à qui il auoit donné son cœur: car ceste-là, pour luy estre parente, & mesmes pource qu'il sembloit que le destin & sa bonne fortune l'inclinast à mettre son amitié en vn autre plus grand prince que cestuy-là, & avec ce, à accepter la vraye loy, pour consoler l'ame & le corps, ne l'aimoit pas beaucoup. Quand ce vaillant prince se fut présenté là, estant cogneu à ses armes & casaque, les assistans furent ioyeux, avec les dames & damoiselles; & chacune regardoit la gracieuse Infante Corinne en riant, & disant. Madame, voila le cheualier qui vous aime tant, qui fera auourd'huy pour l'amour de nous, selon sa coustume, de merueilleuses prouesses. L'Infante, encores qu'elle ne l'aimast aucunement de l'amour qu'elles

pensoyent, se souzrit de ces parolles, & dist. Plaise aux Dieux luy donner en ceste iouste l'honneur qu'il desire. Incontinent se presenterent contre luy, cinq cheualiers richement armez, qui auoyent deuant eux plusieurs trompettes, accompagnez de plusieurs leurs partisans : & apres auoir faict reuerence à la Roine, Infantes & princesses qui estoient aux fenestres, ils se mirent en lice; & les iuges opposerent le premier au prince d'Armestre : & apres le premier, second & troisieme son des trompettes, ils coururent tous deux, les lances basses, si furieusement l'un contre l'autre, qu'ils se monstrent hardis & puissans iousteurs. Ils se vindrent rencontrer au milieu de la course d'un rencōtre si rude, que l'on pensoit qu'ils se deussent entretuer. Le prince d'Armestre rompit sa lance, & plia aucunement en l'arçon; mais le cheualier auantureux plia, & en fin tomba par terre. Le peuple applaudissant à ce prince, mena grande ioye, à cause de ce coup: & tout incontinct se presenta le second cheualier des cinq en son lieu; & apres les trois sons de trompettes, les deux iousteurs galopperent d'un grand cœur, & se rencontrerent furieusement; mais en fin, le prince desarçonna son cōtraire, lequel tōbant, fit retentir toute la

place. Il abbatit pareillement le troisieme, quatrieme & cinquiesme. A l'heure le peuple s'escria fort haut en signe de ioye: dequoy le prince deuint glorieux; & voyant que d'en haut ces gaillardes & belles damoïselles menoyent grande ioye, le cœur luy creut tellement, qu'il ne pouuoit croire qu'aucun cheualier peust durer deuant luy, en ceste iouste. Et comme fussent venuz contre luy, deux autres cheualiers, richement armez, & qui se monstroyent fort puissans, il les abbatit l'un apres l'autre. Tous les assistans donnoient desia d'une voix commune, l'honneur de ceste iouste, à ce vaillant prince, voyans qu'on ne l'auoit encores bougé de selle: & ces princesses, qui luy estoient parées pour la plus-part, en menoyent grande feste, disans qu'il maintenoit fort bien la iuste cause de leur beauté. Vous dites vray, dist l'Infante Corinne, qu'il la maintient bien; mais il maintient aussi que nous sommes peu courtoises enuers ceux qui nous aiment: & s'il est ainsi, comme il est certain, nous le deuons autant aimer pour maintenir le droict de nostre beauté, que le hair, de ce qu'il maintient que nous sommes cruelles & peu courtoises. Il me semble ainsi, respondit l'Infante de Salandrie, puis que les propos

de la querelle portent cela. Tandis que les dames deuisoyent ainsi en riant, le prince abbatit trois autres cheualiers auantureux: & finalement il n'y auoit personne en la grande place, qui ne luy attribuaſt de ſiale prix de la iouſte, qui eſtoit, de receuoir par les mains de l'Infante de Salandrie, vne chaine d'or, avec vne guirlande de fleurs, en ſon nom & de ces princeſſes, en ſigne de recompence, de ce qu'il auoit faiet pour leur louange, & en ſigne de l'honneur qu'il s'eſtoit acquis. Sur ce l'on vid venir vn cheualier avec les armes & caſaque turquine enrichie de paſſemens d'or, monté ſur vn cheual rouan, tan beau & diſpos en l'açon, qu'il reſiout tous les regardans; pource qu'il ſembloit de painct ſur ce cheual. Quand le cheualier fut entré en lice, les trois filles du cheualier hoſte, qui eſtoient à vne fenestre à voir, ſe toucherent des coudes l'vne, l'autre; & l'vne diſt. Nous voirrons maintenāt que vaut noſtre hoſte. L'Infante Corinne ne penſa point, que ceſtuy-là fuſt aucun des deux cheualiers leurs amans, tant pource qu'il eſtoit ainſi armé, & veſtu, que pource qu'il n'eſtoit pas accompagné de l'autre cheualier ſon compagnon, ny des autres ſes amis, qu'elle auoit laiſſez avec luy. Ce neantmoins, à ſa

venue en l'étour, elle l'aduisa d'un bon œil, comme aussi fit l'infante de Salandrie, & toutes ces gaillardes princesses & nobles damoiselles Payennes, qui disoyent l'une à l'autre. Mais regardez, ie vous prie, comme ce cheualier se monstre beau & dispos sur son cheual. Il doit veritablement estre excellent aux armes; & s'il est aussi beau qu'il se monstre gentil & adroit, il ne semble pas que plusieurs le puissent surpasser. Vraiment il est ainsi que vous dites, respondoient les autres: mais demourons à voir un peu, si la belle monstre nous deceura point: car ayant affaire à un prince tant vertueux & fort en l'arçon, il luy faut bien employer une grande force & puissance. Il me semble qu'il parle là, aux iuges, dist l'infante de Salandrie, & ne peux penser ce qu'il veut dire. Vous dites vray, dist l'infante Corinne; ie voudrois bien sçauoir ce qu'il dit: & la Roine qui estoit seule en une autre prochaine fenestre, ayant entendu cela, dist. Je feray que tout presentement vous le sçaurez; & enuoya un sien cheualier le sçauoir, lequel rapporta que le cheualier disoit qu'il ne vouloit point iouster sur la premiere partie de la querelle, que les dames de la court surpassassent en beauté les autres estrangeres, qui ne demouroient en

la court; ains qu'il estoit pour combattre ceux, qui vouldroyent dire le contraire: mais qu'il vouloit bien iouster contre luy & contre les autres sur l'autre poinct de la querelle, qui estoit, que ces gayeres damoisselles fussent moins benignes & courtoises enuers leurs amans que le deuoir ne portoit, ou qu'elles fussent cruelles; asseurant qu'en damoisselles douces de si grãde beauté & si genereuses, ne se peut remarquer aucun acte ou traict de cruauté & descourtoisie. Et dist que là dessus les iuges auoyent debatue, si ceste querelle se pouoit rompre & diuiser, ou non; & qu'à la fin ils estoient tombez d'accord, que comme ainsi fust, que la querelle cōprint deux parties, l'une separee de l'autre, elle se pouoit diuiser; de maniere qu'un cheualier pouoit iouster sur une partie, & laisser l'autre. A l'heure l'Infante de Salâdrie dist, avec un gracieux souzris. Dieu garde de mal ce cheualier, qui l'entend si bien, que acceptant le iugement de nostre beauté, il ne veut iouster sur l'autre partie, qui nous tourne à deshonneur. Nous le deuons remercier, s'il demeure victorieux. Toutes les autres en disoyent autant, & que les cheualiers mainteneurs n'auoyent pas biẽ faict, de vouloir prouuer qu'elles fussent cruelles

cruelles & peu courtoises. Elles rirent là dessus vn peu entre elles, & toutes d'un cōmun accord s'affectiōnerent au cheualier des armes turquines; & la princesse d'Alquimer, qui estoit fort facétieuse & plaisante en ses propos, dist à l'heure. Par ma foy, ce gētil cheualier a raison; & quāt à moy, ie luy sçay si bō gré de ce tour-là, que s'il n'auoit point encores de maistresse, & qu'il me vouldust seruir, ie l'accepterois pour mō cheualier. S'il est ainsi, dist la princesse de Rosane, il sera bon de le luy faire entēdre, deuant qu'il s'employe à en seruir vne autre. Vous-vous trōpez, dist l'Infante Corinne: car cestuy-cy doit desia auoir mis son cœur en quelqu'vne de nous, puis qu'il approuue nostre beauté, & qu'il offre de combattre, pour soustenir nostre courtoisie & gracieuseté enuers noz amans: & que sçay-ie, s'il m'aime point? Elle dist cela en gaudissant, sans considerer qui estoit ce cheualier.

La

La iouste du cheualier aux armes Turquines, contre les vingt mainteneurs: comme il les vainquit tous: & les louanges que ses damoiselles luy donnerent.

CHAP. LXXXI.

CEpendant, les deux vaillans cheualiers, le prince d'Armestre & le cheualier aux armes turquines, se mirent sur leurs rangs, chacun estant ententif à noter, cōme le cheualier aux armes turquines se manioit, comme il portoit bien sa lance, & finalement tous ses deportemens en ceste iouste. Apres le troisieme son des trompettes, il print quatriere cōtre son aduersaire, si gentiment, & si adroit en selle, que c'estoit vn grad plaisir de le voir. Il n'y eut pas vne de ces princesses, qui veritablement ne s'affectionnast à luy, & sur toute autre, la belle princesse d'Alquimer, qui auoit ainsi parlé en riant. Les cheualiers se vindrent rencontrer en leurs forts escuz: & combien que le fer de leurs lances ne fust emoulu, si est-ce que selon qu'ils estoient cheualiers d'extreme force, peu se fallut que le prince d'Armestre ne passast celuy de son aduersaire; mais le cheualier aux armes turquines, perça l'autre du tout, & la lance se vint

à rompre contre le harnois qui estoit bon. Ce neantmoins le rencontre se donna de telle force, que le prince fut abbattu rudement, de tout son long, & couché par terre. A l'heure se leua vn grand bruit entre les assistés, qui disoyent que ce rencōtre de lance auoit esté le plus grand qui se donna iamais, & que le cheualier aux armes turquines auoit bien donné à cognoistre à sa cōtenāce quel il estoit. Mais que dirons-nous des trois damoiselles filles du cheualier, en la maison duquel ces princes estoient logez? Ayans sceu que leur hôte auoit abbattu le prince, & que chacun l'estimoit & demandoit d'où il estoit, & en quel lieu il estoit logé, elles estoient les plus ioyeuses du monde. Quand les princesses qui estoient aux fenestres du palais, virent ce merueilleux coup, elles demourerent toutes estonnees, se regardans les vnes les autres, & disans que hors-mis le prince de Salandrie, il n'y eut iamis si vaillant cheualier, lequel possible estoit egal à ce prince, & ne cessoient de le louer: & la Roine dist. Par ma foy, ie me doutois bien, à voir la contenance de ce gentil cheualier, qu'il estoit vaillant; sa gentile presence le demōstroit bien. Madame, diit la princesse d'Alquimer, commandez à ces dames qu'elles

ne m'enchantent ce vaillant cheualier, de leur beauté; car ie le veux pour mon amant: car ie voy bien à ses armes qu'il est cheualier estrange; & pourtant il ne se fera mis encores à aimer aucune. Elles rioyēt toutes tant qu'elles pouuoient, avec la Roine, & l'Infante sa fille dist. Je ne suis pas esmerueillee de la vertu de ce cheualier: pource que l'iniuste querelle que defendoit le prince d'Armeistre, de dire que nous sommes cruelles & peu courtoises, l'a faict tōber de cheual. A son dā, puis qu'il l'a meritē. Mais qui peut estre ce cheualier doué de si grande force, dist l'Infante Corinne? Je ne veux pas pourtant, dist la Roine, que nous en fassions tant d'estime, que nous ne pensions qu'un de ces autres cheualiers mainteneurs, luy puisse oster ceste gloire de la main: voyons un peu ce qui s'ensuiura. Apres que le tumulte fut cessé, & que le prince fut releué, un sien compagnon se presenta à la iouste pour le vanger, qui sembloit estre fort vaillant. Venans donc à se rencōtrer, le cheualier mainteneur rencōtra d'une grāde hardiesse le cheualier aux armes turquines, d'un si terrible rencontre en son escu, qu'il le luy perça un peu, & la lance vola en esclats: mais il fut ataint par la lance de l'auteur de telle sorte en son armet, qu'à peu qu'il

qu'il ne luy rompit le col, & l'abbatit de tout son long si rudement qu'il demoura vn peu à se releuer. Alors de rechef se leua vn grád murmure entre les regardans, qui donnoyent au cheualier turquin louanges infinies: & les damoiselles de la court & les princeſſes diſoyent grandes choſes de ſa valeur. Mais la ioye eſtoit grande des trois belles filles de l'hoſte de ces princes, qui le regardoyent avec grand plaifir. Les trois princes Sferamond, don Lucendus & don Fortunian le beau, deſarmez à ceſte heure-là, & incogneuz, eſtoyent à regarder ceſte iouſte, avec leur hoſte, leſquels ayans veu ces beaux rencontres de leur compaignon, en receuoyent grand plaifir, & ſe regardās l'vn l'autre, diſoyent en language Grec, que l'hoſte n'entendoit pas, grandes choſes en la louange d'iceluy. Le prince Sferamond diſt qu'il ſçauoit que ces deux ieunes cheualiers eſtoyent princes, & fils de Roy, entre les Chreſtiens, mais qu'il n'auoit encores peu ſçauoit qu'ils eſtoyent: qu'il le deſiroir fort, & qu'il le vouloit bien toſt ſçauoir, en quelque maniere que ce fuſt. Que quand il ne pourroit autrement faire, il leur manifefteroit qu'il eſtoit, & que par ce moyen ils ne refuſeroient pas à ſe deſcouvrir. Don Lucendus & don Fortunian le prierent de

ce faire ; pource qu'ils auoyent vn mesme desir. Cependant vint le troisieme mainteneur, qui monstroit estre fort, membru, & adroit à cheual: mais il ne reüssit pas tel à la course, que l'on esperoit: car sans auoir seulement esbranlé son aduersaire, il fut legèrement abbatu. Le quatrieme & le cinquieme vindrent puis apres, qui n'en eurent pas moins: & tout le peuple, les dames & cheualiers, fauorisans par leur aplaudissement, le victorieux, disoyent que sans doute, la remarquable faueur de la chaine & de la guirlande luy appartenoit. Quand l'Infante Corinne entendoit donner tant de louanges à ce cheualier, ne voyant encores se presenter son amant, avec les autres, elle estoit fâchée qu'un autre cheualier que le sien & celui de l'Infante sa cousine r'emportast cest honneur, laquelle estoit touchée de mesme ennuy, & volontiers l'eust dict à sa cousine, si elles eussent esté là seules, & demandé si elle pouuoit point comprendre qui empeschoit leurs amans de venir. Cependant tous les cheualiers mainteneurs furent abbatuz iusques au dixieme, avec vne si grande gloire de ce gentil victorieux, qui n'auoit seulement esté esbranlé en l'arçon, que c'estoit chose merueilleuse; & chacun disoit que vrainement il estoit la fleur des

cheualiers du monde. Mais comme l'on-
 ziesme se fust auancé, qui estoit de race de
 geant, Seigneur de l'Isle Desmesuree, les
 partisans du cheualier aux armes turqui-
 nes deuindrent pasles, & principalement
 les princesses, qui cogneurent bien qui il
 estoit, non pour sçauoir qu'il y fust venu,
 mais pource qu'elles estoient aduerties,
 que Poleant leur cousin prince vertueux
 & magnanime y deuoit venir avec vn geât.
 Cestuy-là n'estoit pas veritablemēt geant,
 mais de stature gigantine; & pource qu'en
 ce pais ne s'estoit encores veu stature des
 geans, ceux-là le sembloient, & les appel-
 loit-on geans. Ces deux cheualiers estoient
 venuz à ces festes, inuitez par le Seigneur
 des Isles abondantes, lequel estoit amou-
 reux de l'Infante Geliarde fille du Roy de
 Licaonie, qui estoit entre tant de ces autres
 princesses de la court, & cestuy-là estoit vn
 cheualier fort puissant & valeureux. Mais
 retournant à nostre propos, apres que ce
 grand cheualier fut forté des pauillons des
 mainteneurs, richement armé sur vn puis-
 sant cheval, vn murmure fort grand se leua
 entre les assistans, les dames & cheualiers,
 qui tenoyent desia que le cheualier aux
 armes turquines estoit perdu, non pour
 auoir cogneu en luy aucune debilité, mais

pource qu'estant son aduersaire si haut &
 si membru, & ayant en sa main vne lance,
 qui auoit plustost forme d'une antenne,
 que de lance, le peuple commancea à
 douter de luy: mais voyant que ceux qui
 regardoyent, estimoyent beaucoup les for-
 ces de ce grand cheualier, comme ils vou-
 loient demonstrier par ce murmure, Voila
 celuy qui osterà la victoire de la main à ce
 cheualier estrange, la force & la hardiesse
 luy augmenta, & ayant monté sur vn che-
 ual frais que deux escuyers incogneuz luy
 presenterent, & prins vne nouvelle & gros-
 se lance, comme le milan sauuage qui se
 resiouit d'auoir veu sa desirée proye, il se
 mit en lice. Toutes ces choses estoient bié
 notees par le prince Sferamond, don Lu-
 cendus & don Fortunian, & cogneurent
 que veritablement ce prince estoit de grád
 cœur, qui estoit d'autant plus hardy &
 ioyeux qu'il voyoit son entreprinse diffi-
 cile. Les autres noterent le semblable; & la
 Roine s'adressant deçà & delà, à ces prin-
 cesses, leur dist. Nous voirrons maintenant
 l'excellence & valeur de ce cheualier: car
 l'on cognoist la vertu de l'homme aux dif-
 ficiles entreprinse, & non pas aux aisees
 & ordinaires: & combien que l'honneur
 que ce gentil cheualier a acquis contre les

dix, ne se puisse dire auoir esté acquis contre cheualiers ordinaires (pource qu'ils sont tous excellens) ils se peuuent neantmoins appeller ordinaires, au regard de ce iousteur si terrible qui se presente à l'encontre de luy. Chacune dist qu'elle disoit vray; & selon qu'il auoit la faueur de chacune, elles regardoyent, en grand doute, quel seroit le succes de ceste iouste.

Comme le cheualier aux armes turquines gagna en la iouste, & emporta le prix d'icelle, par les mains de l'Infante.

CHAP. LXXXII.

A Pres le troisieme son des trompettes les deux cheualiers coururent, se rencontrer tant qu'ils peurent, aussi viste que deux legeres fleches. Le cheualier qui estoit membru cōme vn geant, accueillit le cheualier aux armes turquines, d'une si grande puissance au milieu de son escu, que cōbien qu'il fust de tresfine trempe, il le luy passa, & peu se fallut qu'il ne luy perçast encores le harnois: mais en cest endroit la lance vola en éclats, luy faisant perdre vn estrier: de quoy peu de gens s'apperceurēt, tant il fut prompt à le r'auoir, & passa outre.

comme vn braue cheuaucheur : mais l'aduersaire fut tellement atteint en son escu, & d'une telle puissance, par le fort bras du cheualier aux armes turquines, que son escu & harnois fut percé de la lance, qui luy toucha vn peu la chair ; & chacun pensa qu'il fust griefuement blessé. Le rencontre fut si terrible, que le cheualier cuida trespucher par terre, chancelant, ores deçà, ores delà, plusieurs fois. Les assistans se regardoyent l'un l'autre, & disoyent que ce rencontre auoit esté fort grand & dangereux. La Roine dist tout en riant, Puis que le cheualier aux armes turquines a si mal traité son superbe aduersaire, apprestez-vous, mes dames, à luy donner le prix de la iouste. L'Infante Corinne qui entendoit cela, en estoit faschee disant, que les deux cheualiers estoient trop paresseux & tardifs à venir, pour oster la victoire de la main à ce hardy cheualier. Cependant les deux iousteurs auoyent reprins nouvelles lances, & s'estoyent remis en leurs places pour dōner carriere; & quand il fut temps, ils se rencontrerent de la plus grande force du monde. Le cheualier membru, de grand desir qu'il auoit d'aterrer son aduersaire, faillit son coup ; mais l'autre le frappa au milieu de son escu de telle force, qu'il fut

contrainct d'aller par terre, encores que la lance se fust despecée & brisée vers la cime. A l'heure se leua vn bruit entre le peuple, & vn cry de ioye en faueur du victorieux, & vn murmure d'allegresse parmy les dames & damoiselles; & ne sçauoit-on dire la ioye que les trois damoiselles hostesses des cheualiers sentoient en leurs cœurs. Le cheualier leur pere qui estoit avec les trois princes à voir, leur dist. Messieurs, ie suis bien tant ioyeux de voir vostre compagnon si ieune, victorieux de la iouste d'auourd'huy, que ie ne voudrois pour tout mon bien, n'auoir eu l'honneur de logger si excellens cheualiers. Ie suis certain qu'il emportera pour ce iourd'huy la victoire: mais demain, ie ne sçay pas: car il aura à faire à autres braues iousteurs. Et quels, respondit don Lucendus? Aux compagnons, dist-il, de ce cheualier qui est tombé à ceste heure, lesquels ne ioustent pas auourd'huy: car vous devez sçauoir que la iouste ayant à durer vne sepmaine entiere, chacun iour se presenteront vingt cheualiers mainteneurs, pour defendre & soustenir la mesme querelle, iusques au iour du tournoy. Il est bien vray que tous les soirs, celuy qui demourera victorieux, aura sa chaine & sa guirlande, sans atten-

dre le dernier iour de la iouste. Sferamond
 & les autres, qui n'auoyent encores en-
 tendu cela se resiouirent fort, voyans qu'ils
 pouuoient auoir chascun leur iour, pour
 entrer en lice. Tant y a, qu'apres que la
 Roine & les princesses eurent dict de grâ-
 des choses, en faueur du cheualier victo-
 rieux, les autres mainteneurs vindrent à la
 iouste, entre lesquels estoient trois prin-
 ces de grande renommee en ces quartiers,
 & tous les neuf furent desarçonnez l'un
 apres l'autre, par ce gentil cheualier. Il est
 bien vray, qu'en la iouste contre ces trois
 princes, il eut beaucoup de peine; pource
 qu'il luy fallut courir deux lances contre
 l'un d'eux, & trois contre le troisieme, de-
 uant qu'il les peust desarçonner. Et pource
 qu'à la fin de la iouste, il estoit tard, quand
 le dernier rencōtre fut donné, tout le peu-
 ple qui estoit en la place, s'escria de ioye,
 & tous les autres spectateurs louerent in-
 finiment le victorieux. Les diuers instru-
 mens sonnerent à lors, & les iuges de la
 iouste descendirent de leurs eschafauts,
 ayans faict arrester le cheualier aux armes
 turquines, pour l'accompagner au grand
 palais, à fin d'y receuoir le prix de la iouste,
 par la main de l'Infante de Salandrie; la-
 quelle, estât la iouste finie, se mit en point,

avec toutes les autres, de receuoir le victorieux, & s'affit souz vn poile, ayant à l'entour quasi en forme de croissant, toutes ces belles princesses & grandes dames payennes, qui ne faisoient qu'exalter la vertu & adresse du cheualier victorieux: mais l'Infante Corinne & elle, bien qu'elles se montraissent ioyeuses comme les autres, estoient bien marries en leurs cœurs, de voir que ce cheualier, qu'elles cognoissoient, à la beauté, digne de tout honneur & faueur, deust receuoir ce prix, qu'elles desiroient à leurs amans. La Roine estoit pres de sa fille, pour receuoir le cheualier victorieux, lequel au son de plusieurs trompettes, clairons, pifres & tabours estoit à ceste heure-là, conduit en pompe, au grand palais: & les dames qui estoient aux fenestres, & tous les autres qui estoient en la place, auoyent grand desir de le voir au visage: mais il n'estoit possible; pource qu'il auoit tousiours en teste son armet avec la visiere baissée. Il n'estoit seulement accompagné des deux iuges de la iouste, mais aussi de plusieurs nobles cheualiers de la court, selon qu'ils auoyent charge, pour l'honorer. Quand il fut en la sale du palais, & qu'il vid ce cercle de tresnobles & belles dames, il se mit à les regar-

der toutes, & y cognoissant particuliere-
ment sa belle & tant aimée Infante Corin-
ne, il devint rouge & embrasé comme feu,
de ioye qu'il auoit, pour l'amour d'elle. Il
cogneut parcelllement l'Infante de Salan-
drie, qui reluisoit, par sa beauté, entre les
autres, comme le Soleil entre les estoilles:
& espluchant la grace de son beau visage,
il cogneut clairement en elle, les vrais
traicts de la figure qu'il auoit veüe d'elle;
pource que son compagnon la luy auoit
monstree plusieurs fois: & sachant qu'il
deuoit receuoir ce prix par la main de ce-
ste Infante, en son nom & de toutes les au-
tres qui estoient pres sa personne, il entra
avec ceste pompe, dedans le beau cercle
des damoiselles, & s'en alla mettre à ge-
noux deuant l'Infante de Salandrie, en se
leuant l'armet de la teste. Et à lors il se trou-
ua si ieune & beau, qu'il attira à foy incon-
tinent les yeux de toutes ces princesses &
de la Roine aussi. Mais quand l'Infante
Corinne, qui n'eust iamais pensé que cela
fust ainsi aduenu, le recogneut, & vid. qu'il
estoit son fidele & gaillard amant, elle
demoura troublee de ioye supreme, telle-
ment qu'on s'esmerueille qu'elle ne cria, &
qu'elle ne monstra signe de sa passion. L'In-
fante de Salandrie seule s'en apperceut, &

cogneut incontinent que c'estoit, & receut
 vn grand plaisir & contentement pour l'a-
 mour d'elle & de l'aggreable presence du
 cheualier, considerant mesmement que si
 cestuy-là estoit le cheualier amant de sa
 cousine, le sien ne deuoit pas estre loin. La
 Roine & toutes les autres le regardoyent
 avec vn si grand plaisir, que outre l'eston-
 nemēt de voir qu'un cheualier si ieune eust
 tant faict, elles en faisoient grande estime
 & le louoyent infiniment en leurs cœurs,
 se regardans l'une l'autre, par grande mer-
 uille. Et selon qu'il estoit royellement nay
 & d'excellente nourriture, il voulut baiser
 les mains à la Roine: mais elle les tira à
 soy, & dist, en souzriant. Gentil cheualier, ie
 ne vous bailleray pas mes mains, iusques à
 ce que ie sache qui vous estes: car ie ne
 voudrois pas estre repute de mauuaise
 grace. Madame, vous sçauiez desia qui ie
 suis, respondit-il: ie suis vn nouveau che-
 ualier, qui suis venu vous seruir. Ce neant-
 moins la Roine n'en voulut rien faire, &
 pourtant il se tourna à l'Infante & aux au-
 tres, & chacune tiroit ses mains à soy, à
 l'exemple de la Roine. A l'heure l'Infante
 de Salandrie luy dist. Cheualier vertueux,
 venez receuoir le prix de la victoire, & la
 gloire qui vous est deuë, à cause de vostre
 haute

haute valeur; & tira dehors la chaine & la guirlande de fleurs. Le cheualier aux armes turquines, luy respondit avec humilité. Madame, ie ne m'estime pas digne d'aucune gloire, qui appartient à Dieu nostre createur: & si ie reçois de vous ceste faueur, en vostre nom, & de ces damoiselles, ie me pourray vanter de l'auoir receuë par vostre bonté, & non par mon merite. Chacune eut agreable le sage parler du cheualier, & toutes disoyent que veritablement les Dieux l'auoyent accomply en toute chose, puis que outre la beauté & la force, ils luy auoyent donné aussi la prudence & le sçauoir: & l'Infante luy dist, riant doucement. Ceste faueur neantmoins vous est faicte de nous toutes, pour la vertu que vous auez monstree en ceste iouste. Et ce disant, elle se leua; & comme il fust pareillement debout, elle luy mit de sa propre main ceste chaine au col, qui auoit vne pierre precieuse de grande valeur, & puis elle luy mit ceste guirlande sur la teste, & luy dist. Seigneur cheualier, il vous faut demeurer en ce nostre palais avec nous: car nous faisons vn festin ce soir pour l'amour de vous. Et demain, si autre cheualier n'entroit en lice, pour maintenir la iouste comme auanturier, contre tant d'autres, ce se-

roit à vous, fuiuant nostre loy d'y retourner: mais pource qu'il est impossible que quelque autre ne vienne, vous pouuez bien vous reposer: car vous auez beaucoup faict: & si les autres, à vostre exemple, font le semblable, ils seront dignes de mesme honneur. Il la remercia humblement: & apres qu'on luy eut faict apprester vne riche & belle chambre, il y fut conduict avec son escuyer: & la Roine luy enuoya à l'heure vn tresriche habillement, pour luy faire plus grande faueur.

Comme le cheualier aux armes turquines deuisa avec sa bien aimée Infante, & puis avec l'autre, en la feste du soir.

CHAP. LXXXIII.

TAndis que le cheualier se defarmoit, l'estât deua le soupper Royal prest, toutes ces belles princesses demourerent à deuiser de la beauté & bonne grace du cheualier victorieux, & la Roine dist que les Dieux l'auoyent faict gracieux en toutes choses. L'Infante de Salandrie qui brusloit d'un desir merueilleux d'estre avec l'Infante sa cousine, qui auoit vn mesme desir, de parler à elle, fit tant, que deuant que le che-
ualier

ualier forrist, elles se peurent accoster toutes deux seules à vne fenestre; & la belle Corinne toute riante, luy dist. Madame, ce cheualier est mon amant, non pas le vostre: veistes-vous iamais le plus beau cheualier, le plus modeste & le plus vaillant? ie vous dy, respondit-elle, que vous estes la plus heureuse damoiselle qui fut iamais, de l'auoir pour vostre amant: car il m'est aduis, qu'il ne peut auoir son egal ou semblable. Un seul, respondit l'Infante Corinne, est egal à luy, & peut auoir sur luy quelque auantage. Qui est cestuy-là, dist l'Infante de Salandrie? Le cheualier son compagnon & vostre fidele amant, respondit-elle: & quand vous le voirrez, vous direz qu'il est ainsi que ie vous dy: car il est le plus beau, le plus dispos, & le plus accompli cheualier qui se puisse trouuer: & si vous ne le trouuez tel, dites que ie ne vous aime pas. L'Infante rioit gracieusement entendant cela, & dist. Mais comment sçaurons-nous, s'il est venu en ceste ville, avec luy? Tenez-vous en certaine, respondit-elle: ce neantmoins ie le sçauray de mon amant: & ce disant, elles se leuerent de ceste fenestre, à cause de la venue de ces princesses vers elles. La dame hôte de ces princes, s'en retourna fortioyeuse avec ses filles: & pource que les trois

princes estoient desia retournez en la maison avec son mary, qu'elles n'auoyent veus en la place, elles leur raconterent les grandes prouesses qu'elles auoyent veu faire à ce cheualier leur compagnon; & ne cessèrent d'en parler, iusques à l'heure qu'il se fallut retirer, pour dormir. Cependât estoit aduenü que le cheualier des armes turquines estant venu en la sale, avec ces riches habits, il fut mis au milieu de ces gayeres damoiselles, qui pour l'honorer dauantage l'environnerent de tous costez, & l'Infante Corinne l'aduisoit d'un si bon œil, que se conformant au dire de l'Infante Grisonie sa cousine, elle se reputoit tresheureuse. La Roine le mit en propos, attendant le souper, & elle le trouua aussi aduisé en parlant, qu'un vieil homme bien experimenté; & puis on s'en alla soupper, avec grande allegresse. Apres que les tables furent leuees, on commancea le bal, où l'on vid l'agilité & bonne grace de toutes ces nobles dames, & particulierement des deux Infantes, lesquelles y acquirent honneur, au grand plaisir du cheualier, lequel aimant la belle Corinne, comme il aimoit, en voyant sa gentile disposition & dexterité à danser, outre la grande beauté d'icelle, receuoit un contentement infiny. Au progres de ces danses

danſes, comme la Roine fuſt ſortie, il ſ'ac-
 coſta de ſa bien aimée Corinne, avec laquelle
 il ſe mit à deuifer d'une telle maniere,
 qu'il n'y eut perſonne de ces dames & che-
 ualiers qui peult penſer, qu'ils ſe fuſſent
 veuz ailleurs. Il luy diſt à lors les facheux
 tourmēs qu'il auoit ſoufferts pour l'amour
 d'elle, depuis ſon depart, & elle luy diſt en
 riant, Ils vous ſont aduenuz à bon droict, à
 cauſe de la trouſſe que vous auez iouée,
 d'eſtre ainſi venu ſecrettement & incogneu
 en la iouſte. Le cheualier ſe mit à rire, &
 ſ'excusa diſant, que cela n'eſtoit venu de
 luy, mais de l'aduiſ de toute la compagnie.
 Elle luy diſt qu'il auoit bien faiet, & luy de-
 manda nouuelles du cheualier ſon com-
 pagnon. Il eſt icy avec moy & les autres,
 reſpondit-il, & demain il entrera à la iou-
 ſte, & comparoiſtra avec les ſemblables ar-
 mes turquines, que vous m'auez veuēs,
 pour defendre la querelle, ainſi que i'ay
 faiet. Il eſt en grande peine, & le cœur luy
 bat, de ce qu'il doit voir & parler à la belle
 Infante Griſonie, craignant plus que s'il
 auoit à combattre mille ſquadrons armez.
 Mais dites moy, madame, ie vous prie, par
 l'amour que ie vous porte, & tant de peines
 que i'ay ſouffertes pour l'amour de vous,
 auez-vous point parlé de luy à ceſte genti-

le Infante, & touché la grande amour qu'il luy porte? La belle Corine se souzrit, & dist. Monsieur, vostre priere est telle, que ie ne le vous peux nier. Je luy ay raconté non seulement l'amour que ce gentil cheualier luy porte, mais aussi celuy que i'ay veu que vous me portez: & quand elle a sceu les perfections qui regnent en luy, & comme il est venu de si lointain país, avec vous, pour nous voir & seruir, elle a mis son amitié en luy, iugeant que vous ne pouuez estre sinõ cheualiers signalez en noblesse de sang, cõme en armes, puis que vous-vous estes mis à aimer deux damoiselles comme nous. Et luy ayant dict & repliqué plusieurs choses de ses qualités, elle a eu grand desir de le voir: & luy ayant manifesté que vous estes ce mien cheualier qui me monstrez vne si grande amitié, elle s'est grandement resiouie, tant pour le bien qu'elle me veut, qu'aussi pource qu'elle espere que vostre compagnon fera en la iouste, pour elle, ce que vous auez faict aujourd'huy, pour moy. Finalement elle desire fort le voir, & sçauoir s'il est icy; s'il se presentera demain à la iouste, quand il y viendra, quelles armes il portera, & s'il y entrera pour l'amour d'elle. Ce cheualier merueilleusement ioyeux, luy respondit, qu'indubitablement le-

lendemain il viendroît en la iouste, en la
 mesme maniere qu'il auoit faict, si d'auan-
 ture elle ne luy faisoit ceste faueur de luy
 commander d'y entrer autrement pour l'a-
 mour d'elle. En cest endroit il luy raconta
 comme ils estoient venuz, & qu'ils estoient
 logez en la maison de ce cheualier. L'Infan-
 te Corinne se resiouit fort, & luy dist qu'el-
 le luy en parleroit : & puis se departirent.
 La damoiselle ne tarda point à accoster la
 belle Grisonie, à laquelle seule elle dist. Ma-
 dame, ie vous disois bien que vostre cheua-
 lier deuoit estre venu, avec le mié: car vous
 deuez sçauoir qu'il est maintenant en ceste
 ville, & demain il entrera en la seconde iou-
 ste, pour defendre la mesme querelle con-
 tre les mainteneurs, & luy raconta lors,
 tout ce que son gaillard amant luy auoit
 dict. L'Infante Grisonie se sentit tressaillir
 le cœur de ioye & d'amour, qu'elle portoit
 à son cheualier; & ne sachant que luy re-
 spondre, tant elle demoura cōfuse, elle dist en
 fin. Le voirrōs-nous donques demain? Ma-
 dame, respōdit-elle, demain est le iour qu'il
 commencera à vous seruir d'effect, comme
 desia il vous sert de cœur & volonté. Griso-
 nie ne faisoit que souzrire, mōstrant vn cō-
 tement infiny de ceste nouuelle, & dist.
 Je voudrois. Et demourant là, Corinne luy
 dist.

dist. Madame, que voudriez-vous ? dites-le moy : ou bien , s'il vous plaist , ie feray que mon cheualier parlera à vous. Je suis tant honteuse , dist l'Infante de Salandrie , que i'aurois le visage tout en feu , s'il me faisoit quelque ambassade ; & ne me semble honneste de luy faire dire aucune chose , veu que ie n'ay iamais parlé à luy , & que ie ne le cognoy point. Je serois trop hardie de faire l'un , ou l'autre de ce que vous dites : & s'il m'estoit loisible de faire en cela ce que ie voudrois , ie sçay bien que ie ferois. Et que feriez-vous , madame ? dites le moy , ie vous prie. Je voudrois luy enuoyer dire , qu'il entraist comme mon cheualier , en ceste iouste , & voudrois qu'on luy portast la casaque & la banderolle que ie luy ay desia faicte de ma main. L'Infante Corinne luy dist à l'heure. Madame , ie vous prie ne faillir à luy faire ceste faueur : car ie vous promets que vous ferez faire demain , par icelle , à vostre amant , des prouës non ouyes. Et quant au regard que vous dites , laissez moy faire : car puis que l'amour de ces cheualiers enuers nous a esté excessif & extraordinaire , il nous faut aussi leur demonstrier vne extraordinaire faueur , à fin de ne sembler ingrates. Ah a , dist-elle , que dites-vous. voudriez-vous

donc que postposant ce qui est conuenable
 à nostre honneur, nous leur fissions ce qui
 ne nous est pas seant? Je n'entens pas ainsi,
 respondit la belle Corinne: ains ie dy, que
 quād nous les voirrions mourir là, nous ne
 deuons faire chose contreuenante à nostre
 honneur. Mais ie dis aussi qu'en certaines
 choses, comme ceste-cy, où les dames ont
 coustume de faire telles faueurs aux cheua
 liers, nous pouuons les fauoriser, pour les
 resiouir & encourager par tels dons. Et si
 les autres sont tenues, le faire par courtoi
 sie, à plus forte raison y sommes-nous obli
 gees; voyans que pour l'amour de nous, e
 stans Chrestiens, sans craindre danger, ny
 peine d'un si long voyage, ils sont venuz
 nous voir & seruir: qui sont certainement
 grands signes & demonstrences d'amitié.
 L'Infante Corinne fit tant qu'il la disposa à
 estre contente de la laisser faire en ce cas,
 ce qu'elle voudroit, pourueu que les cho
 ses se fissent secrettemēt. Parquoy elles'ac
 costa de son amant, & luy dist, qu'elle a
 uoit eu vne riche casaque de la belle Griso
 nie, & vne bāderolle, pour l'enuoyer au che
 ualier son cōpagnon, & luy dist ce qu'il luy
 deuoit faire entendre, en la luy enuoyant le
 matin par son escuyer. L'Infante Corin
 ne la luy fit bailler, le soir, & le cheualier

l'enuoya à son compagnon, luy faisant ſçauoir que l'Infante Corinne ayât parlé avec ſa maiſtreſſe, de ſes affaires, elle luy auoit faiſt gracieuſe reſponſe, & qu'il luy enuoioit, au nom d'icelle, ceſte caſaque, à fin d'entrer cōme ſon cheualier, en la iouſte du iour enfuyuant, contre les mainteneurs, ſur ceſte meſme partie de la querelle. L'eſcuyer porra au cheualier la caſaque, de grand matin : & quand il luy diſt d'où ce preſent luy venoit, & que la caſaque eſtoit faiſte de la main de celle, qu'il aimoit tant, il la baiſa pluſieurs fois, larmoyant de ioye, & ſ'eſtimant le plus heureux amāt qui fut iamais, puis qu'il auoit vne telle faueur de ſa dame, pour l'amour de laquelle il n'auoit pas faiſt difficulté de venir de païs ſi lointain, pour la ſeruir. Il voulut que l'Eſcuyer r'apportast ces propos à l'Infante Corinne, & qu'il luy diſt qu'il ne plaignoit ſa peine, & qu'il ne ſe ſoucioit pas du danger paſſé, à cauſe de ceſte faueur, quand bien il n'auroit iamais autre

choſe de ſa
dame.

L 3

Les propos que l'Infante Corinne rapporta à la belle Grisonie : & comme l'on commancea la iouste le lendemain.

C H A P. L X X X I I I I.

LE prince Sferamond, don Lucendus & don Fortunian, firent prouvoir le cheualier amoureux de l'Infante de Salandrie leur amy, de toutes choses necessaires, par le moyen de leur hôte. On le prouueut de deux bons cheuaux, pour changer, & de fortes laces. Les trois belles filles de l'hôte estoient esmerueillées de la beauté & disposition d'iceluy, & disoyent à leur mere, qu'il estoit impossible, qu'un cheualier si ieune peust emporter l'honneur de ceste iouste, contre si puissans aduersaires, que l'on disoit se deuoit trouuer ce iour-là en la iouste. La mere disoit qu'il ne falloit pas regarder à son ieune âge, & à ce qu'il n'estoit pas robuste, comme les autres, selon qu'elles auoyent veu par l'exemple de son compagnon, qui auoit faict de si grandes choses le iour precedent. L'Infante Grisonie ne dormit gueres, celle nuict, ayant un desir merueilleux de voir le cheualier Chretien qui l'aimoit tant, & souhaitoit le iour, pensant aux habits qu'elle deuoit prendre, pour

pour se faire braue & iolie, à fin de luy plaire, & qu'il ne dist pas en la regardant, qu'elle ne correspondist pas à la paincture qu'il auoit veüe d'elle, de maniere qu'il se refroidist en son amour. Aucunesfois pensant comme l'Infante sa cousine le luy auoit descrit beau & gracieux, elle se le representoit deuant soy, & luy sembloit que parlant à elle avec grande humilité, il la regardoit, & demandoit faueur: & ainsi elle se sentoit toute rauie & la plus ioyeuse qui fut iamais. Autresfois elle le pensoit voir, ayant les larmes aux yeux, & luy manifestant le feu amoureux, qu'il sentoit pour l'amour d'elle, la requerant d'estre pitoyable en son endroit. Aucunesfois elle consideroit combien estoit grande l'ardeur de ce cheualier, & comme sa grande beauté l'auoit attiré à l'aimer, & induit à laisser le Royaume paternel (sachant qu'il estoit fils de Roy, par les parolles de la belle Corinne) pour venir en pais si lointain la voir & seruir. Elle pensoit combien estoit grande l'amour d'iceluy enuers elle, veu ce qu'il auoit faict, estant au pouuoir du geant Olampard: & sur ce, les viues larmes luy venoyent aux yeux. Or l'aube du iour s'estant apparue en Orient, elle fut prinse, à cause de la veille de la nuict, d'un pesant sommeil; & comme par

la ville l'on n'entendoit autre chose que bruit d'armes & de gens, & que de cheuaux passer, elle dormoit profondement; & ses damoiselles n'osoyent pas la resueiller, voyans qu'elle reposoit si bien. Mais l'Infante Corinne qui auoit mieux reposé la nuit, se leua de bonne heure, & s'en alla en la chambre de l'Infante sa cousine, pour la faire habiller, & la resueilla, disant. Que pensez-vous faire, madame? voulez-vous dormir tout le iour, laissant faire la iouste sans vous? Sçaez-vous pas bien que vostre gentil amant est desia en place, pour faire preuue de sa valeur, & vous monstrier qu'il est digne de vous aimer & seruir? A l'heure l'Infante Grisonie se leua sur le liect frotant ses yeux, & dist. Ah pauvre que ie suis! est-il possible que i'aye tant dormy? ie me veux prontement leuer: & ayant appelé ses damoiselles, elle se fit bailler ses habits, & sauta soudainement du liect en bas, riant & gaudissant avec la belle Corinne, qui luy disoit. Par ma foy, madame, vous auez vn grand soucy de voir vostre gentil cheualier, qui s'apreste à faire preuue de sa valeur, pour vous donner plaisir & ioye. Elle disoit cela, voyant qu'il n'y auoit aucune de ses damoiselles qui la peust ouir. L'Infante Grisonie rioit fort de ces propos

propos, & disoit. S'il sçauoit, cousine, ce qui m'est aduenu ceste nuict, pour l'amour de luy, il m'aimeroit plus qu'il ne m'aime. Dea, madame, dites le moy, respondit la belle Corinne : si vous ne me le dites, ie ne vous aimeray iamais. Grisonie luy dist avec vn souzris amoureux, comme elle auoit pensé toute la nuict en son cheualier, & que c'estoit pourquoy elle l'auoit trouuee endormie à ceste heure-là. Ie ne me pourray tenir, dist Corinne, de luy dire cela, la premiere fois que ie le voirray. Ie ne veux pas cela, dist Grisonie en souzriant : car il ne me plaist pas, qu'il sache si tost le secret de mon cœur. Ceste belle Infante s'habilloit tousiours, se glorifiant en sa beauté, qui estoit grande : & si quelque peintre l'eust voulu pourtraire, il luy eust esté impossible de trouuer en elle aucun defect, qui eust taché sa beauté. Et pour ceste cause, la renommee d'icelle estoit par tout semée, comme de ceste gentile Infante Corinne, laquelle ne luy cedit aucunement en beauté & disposition, mais elle estoit de moindre stature, & toutesfois gaye & gailarde. Tandis qu'elle se paroît, l'Infante Corinne qui estoit fort ioyeuse, la gaudissoit souuent, quand elle voyoit que ses damoiselles n'y estoient pas, & elle prenoit

grand plaisir en ses propos. Ceste vostre gentile personne, madame ma cousine, deuant qu'il soit peu de temps, sera embrassée par vostre heureux amant : car autre que luy n'est pas digne de l'embrasser. La belle Grisonie rioit de bon cœur, & disoit qu'elle se deuoit taire, de peur qu'aucune de ses damoiselles l'entendist. A peine fut-elle du tout accoustree, qu'une damoiselle de la Roine vint luy dire, que la Roine l'attendoit, pour aller vn peu passer le temps au iardin, en attendant que l'on portast les viandes sur la table. Parquoy elles sortirent toutes deux incontinent, accompagnées d'une partie de leurs damoiselles ; & ayans salué la Roine, elles s'en allerent se promener au iardin avec elle, & estans de retour, elles dînerent, au son de diuerses sortes d'instrumens, qui sonnoient desia en la place. Le gentil cheualier aux armes turquines dîna avec elles, qui auoit acquis tellement la bonne grace de la Roine & de toutes, que l'on le regardoit par merueille : & la Roine eut vn desir extreme de sçauoir qui il estoit, & de quelle nation : car elle voyoit bien qu'il estoit de lointain païs, puis qu'à peine il pouuoit prononcer ce qu'il vouloit dire en ce langage, & s'advisa de le luy demander. Mais l'Infante

Corinne, qui se sentoît brulser le cœur de son amour, ne se pouuoit tenir de le regarder, quand l'occasion s'y addonnoit: & comme il se vîst souuent frappé de ses diuins & amoureux regards, il sentoît en son cœur vne si grande ioye, que s'il n'eust esté plus que modeste & discret, il en eust desia donné indice à la Roine & à toutes ces princesses, qui estoient en table au nombre de dix. Alors entendoit-on vn grand tumulte en la place: pource que le peuple debatoit, à qui seroit le plus pres des lices, à fin de pouuoir mieux voir la iouste; & toutes les dames estrangeres estoient toutes montées sur les theatres, qui auoyent esté dressez pour elles: & les fenestres se commanceoyent à emplir & estre occupees des dames & damoiselles de la ville, en l'vne desquelles les trois filles du Seigneur du logis, s'estoyent desia mises, attendans que leur gentil hoste entraist en la iouste. Incontinent, apres disner, la Roine & les princesses se mirent aux fenestres, & la iouste fut commancee, où le Seigneur de Pera, ieune cheualier & vertueux, commancea à se remarquer fort, du costé des mainteneurs: car en quatre lances qu'il courut contre quatre auanturiers, il ietta brauement tous les quatre par terre; mais il fut desarçonné par

le cinquiesme; bien qu'aucuns voulussent dire, que son cheual l'auoit faict tomber. Quoy que soit, il se trouua par terre: mais cest auanturier ne demoura long temps avec ceste victoire: car apres auoir abbattu trois autres cheualiers, il fut aussi abbattu par celuy qui vint apres. Depuis vint vn autre, qui abbatit celuy qui estoit demouré: & en ceste maniere, comme la faueur de fortune tournast ores d'un costé, ores de l'autre, en fin aduint que l'Infant de Caragne, cheualier fort signalé & puissant du costé des mainteneurs, soustint si bien la victoire, que ne se trouuoit plus entre les auanturiers, qui luy peust faire resistance.

Comme le cheualier à la casaque rouge gagna la iouste: & la grande ioye de l'Infante Grisonie.

C H A P. L X X X V.

A Ceste heure-là on vid arriuer sur la place vn cheualier monté sur vn cheual bayard, avec vne casaque de veloux rouge, enrichie d'or, entrefemee d'estoilles de fin or & de plusieurs pierreries; si gailard & gentil, que c'estoit vn grand plaisir de le voir. Toutes les dames qui estoient aux fenestres, & par tout ailleurs, ietterent

la veüe sur luy : & auffi tost que la Roine le vid, elle dist. Par ma foy, si ce gentil cheualier qui viët en ça avec la casaque & liuree rouge, n'estoit vn peu plus grand de stature, que le cheualier aux armes turquines, qui est aujourd'huy entre nous, desarmé, ie dirois que feroit-il, puis qu'il entre de la mesme grace & grauité que le cheualier aux armes turquines entra hier. Mais sa casaque est de la couleur & liuree de Grisonie: que veut dire cela? Souuenez-vous, que comme ie dis hier, que l'autre feroit quelque grand cas en la iouste, i'en dis à ceste heure autant de cestuy-cy, qui emportera aujourd'huy l'honneur: car excepté le cheualier aux armes turquines, qui est son pareil, & le Roy mon fils, ie n'ay encores veu cheualier se monstrant mieux que luy, ny plus dispos en l'arçon. Vous le voirrez, & s'il n'est ainsi que ie vous dy, ne me croyez iamais. Qui pourroit exprimer la ioye, que la belle & gracieuse Infante Grisonie sentit en son cœur, à cause de ces parolles: elle estoit telle, que encores que par sa grande modestie, elle taschast de la celer, pour ne donner de foy aucun soupçon, elle ne le pouuoit: parquoy se fust-on aisément aperceu de son mal, si l'on y eust prins garde. Elle auoit tousiours l'œil sur luy, & l'Infante

(c) Biblioteca Valenciana (Generalitat Valenciana)

Corinne.

Corinne, qui estoit à son costé, la faisoit rire malgré qu'elle en eust; pource qu'elle la heurtoit tousiours avec le coude. Le gentil cheualier se presenta donc ainsi, tandis que l'Infant de Caragne s'en alloit enflé de sa victoire, pour ne trouuer qui olast venir contre luy: & pource qu'il aimoit fort l'Infante Grisonie, il leuoit souuent la teste & la regardoit attentiuement, pensant auoir acquis sa bonne grace, par ce qu'il auoit faict. Ce gentil cheualier entrant en l'étour, eût la voix du peuple, qui pensoit que si aucun cheualier deuoit abbatre l'Infant victorieux, seroit cestuy-là. Le cheualier protesta semblablement deuant les iuges, qu'il diuisoit la querelle des auanturiers, & qu'il ne vouloit pas soustenir que les damoïselles de la court ne fussent plus belles que les autres; mais qu'elles n'estoyent seueres ny cruelles à l'endroit de leurs amans, comme les autres vouloyent maintenir. La protestation fut receuë; & pour ceste cause plusieurs penserent qu'il fust le mesme cheualier aux armes turquines: mais ils remarquerent puis apres qu'il estoit plus grand de corps, & sceurent qu'il estoit delarmé aux fenestres de la Roine. Ce gentil cheualier se mit à l'opposite de l'Infant de Caragne, lequel voyant que le peuple faisoit cas

de son aduersaire, fut fort indigné, & delibera de mettre tout son effort à le vaincre. Quand il fut temps, i's coururent se rencontrer d'une telle impetuosité & force, qu'ils faisoient trembler la terre souz eux: & au rencontre, l'Infant rompit sa dure lance, comme s'il eust donné cōtre vn rocher: car le cheualier ne remua aucunement de l'arçon, & l'Infant vn peu blessé du coup qui luy trauersa escu & harnois, fut desarçonné. Alors se leua vn grand bruit entre le peuple, à cause de la cheute de l'Infant, & vn grand murmure entre les dames & damoiselles: & la Roine dist. Voila le plus beau & merueilleux rencontre que l'on vid iamais: i'oserois bien iurer que cestuy-là est compagnon ou frere du cheualier aux armes turquines; & comme ie vous ay predit, il sera auourd'huy victorieux de la iouste. Ce cheualier me plaist bien tāt, que sans l'auoir encores veu en face, seulement par la disposition & dexterité de sa personne, si i'estois damoiselle à marier & que ie sceusse qu'il m'aimast, ie luy voudrois bien. Chacū peut penser, comme l'Infante Grisonie fut ioyeuse de ces parolles, laquelle en soy mesme fit ceste responce à la Roine. Madame, vostre fille fera par vostre conseil, ce que vous ne pouuez faire, qui estes deormais

âgée: car elle en a bien occasion, puis que ce cheualier l'aime tant, & qu'il merite son amour. L'Infante Corinne semblablement estoit fort ioyeuse, voyant que le compagnon de son amant se portoit si bien en la iouste. Toutes ces princesses se conforment à l'opinion de la Roine, & louoyent infiniment ce gentil cheualier: cependant elles virent vn autre prince fort vaillant, qui entra en lice. Cestuy-là s'appelloit le prince de Valserre, ieune, fort estimé, & de grande renommée aux armes; & la Roine & les autres qui le cogneurent, dirent. Nous voirrons maintenant la force de ce cheualier, ayant affaire à cest excellent prince. Chascun attendoit à voir le succès de ceste iouste, veu l'excellence des deux iousteurs: & la belle Grisonie tremblant de peur, prioit les Dieux pour la victoire de son amant: car combien qu'elle le iugeast fort & vaillant, pour ce qu'il auoit faict, elle auoit grâde peur que quelque desastre luy aduint en ceste iouste, ayant en teste vn si fort cheualier. Mais luy qui s'apperceut de l'estime que l'on faisoit de son aduersaire maintenant, se tint bien sur ses gardes, & s'estant faict bailler vne grosse & nouueüe lance, se mit contre luy. Le prince Sferamond & les autres estoient semblablement:

venuz en la, place incogneuz, avec le bon Gêtilhôme leur hôte, & estoÿt demourez infiniment ioyeux du beau rencontre de leur amy & compagnon, & les trois filles du Cheualier hôte en menoyent grande ioye. Ils se vindrent rencontrer de telle puissance, qu'ils semblerent deux foudres au heurt qu'ils se donnerent, & chacun pensa qu'ils se fussent passez de leurs lances, tout outre, lesquelles volerent en éclats, quoy qu'elles fussent ainsi dures; & aduint q̃ l'auiaturier demoura en l'arçō, s'as plier quasi, & l'autre pliant bonne piece, en fin tomba, avec la selle de son cheual, s'estans les sangles rompues. Le bruit du peuple fut grand de voir en terre ce prince tât renommé aux armes, quoy qu'aucuns le voulussent excuser, & dire que cela estoit aduenue par la negligence de ses escuyers, qui auoyent mal sanglé son cheual: de quoy il se colera fort puis apres. On ne sçauroit dire la feste que firent la Roine, les Infantes & princesses de cela, disans les vnes aux autres, Que vous semble de ce vaillât cheualier? a-il pas monsté en deux coups de lance qu'il est egal au cheualier des armes turquines? ainsi elles rioyent ensemble, & le louoyent infiniment. Mais que dirons-nous de la belle Infante Grifonie, qui sen-

soit vn plaisir si grand, d'entēdre les louan-
 ges que chacune donnoit à son aimé che-
 ualier, qu'elle ne pouuoit celer sa ioye.
 L'Infante Corinne luy disoit, Madame, que
 dites-vous desormais? vous ay-ie pas dict
 la verité de ce cheualier? trouuez-vous
 pas, qu'il soit digne de vostre amour? Ha,
 ma cousine, respondit-elle, ie cognoy bien
 que tout ce que vous m'avez dict, est vray:
 mais demourons vn peu à voir la fin de ses
 prouesses, & prions pour luy les Dieux,
 qu'ils luy donnent parfaicte victoire. Elles
 se remirent de rechef aux fenestres, pour
 voir la iouste, & virent que l'auanturier
 abbatit, apres ce prince, trois autres che-
 ualiers, l'vn apres l'autre, sans se plier
 aucunement en l'arçon, avec l'aplaudisse-
 ment du peuple. Apres il ietta par terre ru-
 dement cinq autres, sans estre esbranlé; &
 puis il iousta contre vn hardy & furieux
 cheualier, qu'il ne peut desarçonner du
 premier coup, mais bien au second; & fi-
 nallement il les surmonta tous: & le peuple
 & les dames l'esleuans iusques aux estoil-
 les, disoyent qu'il se pouuoit bien reputer
 egal au cheualier des armes turquines, &
 que s'il y auoit entre eux aucun aduanta-
 ge, il estoit du costé de cestuy-cy. Il estoit
 desia tard, & les Iuges le tirerent de la lice

avec grand honneur, & fut à l'instant environné de plusieurs chevaliers de la court, qui luy dirent, avec grande reuerence, qu'il luy falloit aller receuoir le prix de la victoire qu'il auoit eue en ceste iouste. Le chevalier sachant qu'il le deuoit receuoir par les mains de celle qu'il aimoit tant, trembloit du tout, ayant à voir la beauté par luy tant desirée, & si doucement logee en son cœur; & avec ceste crainte, il se mit en chemin, ny plus ny moins que son compagnon, vers le palais de la Roine.

Comme le chevalier Chrestien, victorieux receut le prix de la iouste, par sa dame bien aimée: & ce qui se passa depuis.

CHAP. LXXXVI.

LE chevalier victorieux, accompagné de tât de chevaliers honorables, s'en alla en grande pompe vers le palais Royal: & quand il fut venu à la porte, il descendit avec tous ceux qui l'environnoyent, & qui alloient deuant & derriere luy, & s'en alla en la grande sale, où la belle & gracieuse Infante Grifonie estoit assise pareillement, en lieu haut, souz vn riche poile, au costé fenestre de la Roine, avec ce cercle de prin-

cesses & grandes dames:& le cœur luy ba-
 toit si fort, estant sur le poinct de voir ce-
 luy , auquel elle auoit desia donné son
 cœur, qu'elle craignoit de ne pouuoir pas
 venir à bout de ce qui luy falloit faire. Mais
 si elle estoit troublée, le cheualier son amant
 estoit encores plus troublé: car quand il
 vid celle qui estoit maistresse de son cœur,
 pource qu'il auoit souffert tant de peines
 & de l'esprit & du corps, & qu'elle estoit, en
 ceste pompe, entre ces tresbelles damoisel-
 les, comme vn Soleil entre les estoilles, il
 deuint de supreme ioye, comme insensé,
 & eut cecy de bon, qu'apres qu'il la vid, &
 qu'il se troubla en ceste maniere, il eut du
 temps entre deux: car il ne s'en alla pas in-
 continent presenter deuant elle; pource qu'il
 y auoit vne si grande multitude de cheua-
 liers & de dames, qu'il ne pouuoit passer
 outre. Ce retardement luy seruit beaucoup:
 car ceste alteration se passa en luy ce pen-
 dant, & commancea peu à peu à prendre
 cœur; de maniere que quand puis apres, il
 vint deuant elle, il auoit reprins ses esprits.
 Il se desarma le chef, & monstra son beau
 & royal visage, tant desiré à voir par toutes
 les dames, & particulierement par la gra-
 cieuse Infante Grisonie, laquelle le voyant
 si ieune & beau, receut vn si grand plaisir,
 qu'elle

qu'elle cuida esuanouir, és bras de la Roine, laquelle vid biẽ qu'elle estoit troublee, & qu'elle estoit deuenue aucunement pafle; mais elle ne confidera point, d'oũ venoit le mal. Le cheualier se ietta à ses pieds, estãt aduerty qu'il se deuoit humilier deuant elle; pource que par ses mains elle deuoit recevoir le prix de sa victoire: & l'Infante qui auoit eu temps & loisir de reprendre cœur, luy dist en substance les mesmes choses qu'elle auoit dites à son compagnon, bien que ce fust avec diuerses parolles: & il respondit si sagement, & avec vne prudence si grande, qu'il fit esmerueiller vn chascun, disant. Madame, ie suis icy venu, par le cõmandement des iuges de la lice, non pas que ie me repute digne d'vne si grande faueur: & si ie me dois glorifier de le recevoir, ie me dois glorifier seulement de ce que ie le reçois par les mains d'vne des plus belles & gracieuses damoiselles, que nature ait iamais produites au monde. L'Infante le remercia avec vn doux souzris, & luy dist maintes choses de bonne grace, & montrant sa bonne nourriture. Chacune le regardoit volontiers, disant que l'on ne vid onques cheualier qui surpassast cestuy-là en beauté & valeur. La Roine sur toutes, le regardoit fort attenuement, & apres qu'il

fut mené en vne chambre , proche de celle de son compagnon , pour estre defarmé, toutes les dames & cheualiers demourerēt à deuifer de luy & de fa valeur. L'Infante Corinne en parloit, comme si elle ne l'eust iamais veu auparauant, & l'Infante Grisonie luy dist en la presence de ces princesses. Madame ma cousine, vous semble-il pas que ce cheualier soit accomply en toutes les parties que l'on peut voir en vn cheualier? puis qu'outre la valeur qu'il a mōstree en la iouste, sa presence & son discret langage , le manifestent entierement noble & gracieux ? Ouy certainement , respondit Corinne. Mais si nous pouuions sçauoir, dist la princesse d'Alquimer , qui sont ces cheualiers , nous en receurions vn plus grand plaisir. Vous dites vray , dist la princesse de Polant: tant y a que nous deuons iuger, à cause de leurs rares qualitez, qu'ils sont de grand lieu : pource que les cheualiers de basse condition , n'ont coustume d'auoir les vertuz qui regnent en eux. La Roine enuoya à cest autre vn habillement & manteau de grande valeur , avec le quel il retourna accompagné de son grand amy le cheualier aux armes turquines , portans tous deux leurs chaines au col: & quand la Roine & les autres virent ceste couple de

cheualiers tant dispos & renommez, elles la regardoyent avec vn merueilleux contentement, & disoyent que les Dieux les auoyent bien couplez, pour monstrier au monde ce qu'il pouuoit auoir de beau. Mais que dirons-nous de la ioye des deux amoureuses Infantes, qui s'estoyent merueilleusement eschaufees en l'amour des deux? L'Infante Grisonie estoit si ioyeuse d'auoir vn tel amant, qu'elle n'eust changé son estat au plus heureux que dame eust sceu auoir. Mais son cheualier la voyant de si grande beauté (qui surpassoit de beaucoup son portraict, à son aduis) sentoit vne ioye infinie: & s'il n'eust eu respect à la presence d'vne tant honorable compagnie de cheualiers & dames, il n'eust iamais voulu cesser de la regarder: mais pour s'en abstenir, il endura, ce iour, vne grande peine. La Roine & elle avec toute la troupe de ces princesses, luy firent gracieux recueil, & les deux cheualiers deuilerent tousiours en public, avec toutes les dames, iusques pres l'heure du soupper: mais comme l'on estoit prest de porter les viandes sur table, la Roine tenant sa fille par la main, & l'Infante de Sentaple avec la princesse d'Alquimer deuilerent separément avec les cheualiers de Grisonie, & luy demanderent beaucoup de

choses: à quoy il respondit si sagement, que chacune estoit contente de luy. La Roine particulièrement luy dist, Seigneur cheualier, ces gentiles damoiselles, outre le prix & faueur qu'à bon droict, elles vous ont donné, pour la victoire de la iouste, vous demourent infiniment obligees ; pource que vous auez defendu leur honneur, en soustenant qu'elles ne sont rigoureuses & cruelles enuers leurs amans ; & vous sont tenues de ce que vous n'avez voulu contredire à la premiere partie de la querelle. Madame respondit le cheualier (iettāt vne amoureuse œillade à sa bien aymee Infante Grifonie) i'ay defendu à iuste raison ceste partie de la cruauté qui leur estoit attribuee: pource que les amans sont tousiours importuns en leurs amours, enuers les dames. Et pource q̄ noz amoureuses fureurs nous incitent à estre fascheux & peu discrets en noz demandes, sans regarder que les dames sont tenues de conseruer leur honneur, à iuste cause nous sommes par elles repoussez. Mais dautant que nous suivons noz desirs qui sont insatiables, il nous semble que les femmes que nous aimons, nous soyent rigoureuses & cruelles, mesurant noz plainctes à noz illicites appetits, & non pas à l'equite. Nous ne con-

siderons pas que l'honnesteté d'une femme
 est tant delicate, que la moindre chose de
 trauers la peut tacher; de maniere que si
 en autres choses. elles se peuuent monstrier
 courtoises & gracieuses, elles ne le doiuent
 pas faire là où il va de l'honneur. Cela trō-
 pe & deçoit les cheualiers plustost soumis
 au sens qu'à la raison: car quand ils n'ont
 de leurs dames toutes les faueurs qu'ils
 veulent, ils les appellent cruelles, & ne con-
 siderēt point que si en tels cas, elles obeis-
 soient à leurs amans, elles feroient cruel-
 les à elles-mesmes & à leur honneur. Si i'ay
 donc ainsi appoincté ceste querelle en fa-
 ueur des dames, ce n'a pas esté par mes
 propres forces: & si les autres ont perdu,
 par leur peu de valeur, on ne me doit attri-
 buer autre gloire que d'auoir defendu la
 raison: & quant aux autres, on ne doit at-
 tribuer leur perte à leur peu de forces; mais
 on doit penser qu'ils ont perdu, pource
 qu'ils vouloyent defendre vne iniuste que-
 relle. Que l'on prenne exemple à la manie-
 re que ce cheualier & moy auons tenue.
 Cognoissans la beauté merueilleuse que
 Dieu a mise en ces gentiles & nobles prin-
 cesses, nous n'auons voulu aller contre no-
 stre conscience: car si nous l'eussions fait,
 quand nous eussions esté deux fois plus

forts & vaillans, il nous en fust aduenu mal, & les autres eussent obtenu le prix, pour l'équité de leur cause. La Roine & les autres louerent ce discours; & le voyans si beau & si ieune, s'esmerueillerent du grád sçauoir qui estoit en luy. Mais l'Infante le regardoit, sans perdre l'occasion de ce faire, toutes les fois qu'elle se presentoit. S'estans puis apres assis au soupper royal, on fit vn merueilleux festin & digne d'une si grande Roine, auquel les quatre amans receurent vne ioye infinie, à cause de la douce presence que l'un auoit de l'autre. Apres soupper, on commancea le bal, seulement entre ces gẽtiles princesses, Infantes, princes & grands Seigneurs; & quand ce vint au cheualier de l'Infante Grisonie, de danser avec elle, qui pourroit dire la ioye de son cœur, luy estant permis de toucher ces blanches & delicates mains, qu'il auoit désiré si long temps voir & toucher? L'amoureuse Infante dansa & fit tout ce qu'elle sçauoit en cest exercice; & le cheualier qui estoit adroit & agile, s'en aquita fort bien avec elle. L'Infante Corinne & son aimé cheualier danserent puis apres, d'une bõne grace: à quoy ces dames & cheualiers prendrent grand plaisir. Le bal dura long tẽps, pendant lequel, on deuisa quasi tousiours

de la grâde valeur, que ces deux cheualiers auoyent monstree: & chacun pensoit, qu'ils pouuoient estre & de quelle nation.

Ce qui succeda des autres ioustes de don Fortunian: & le propos amoureux qui se passa de luy entre les dames.

CHAP. LXXXVII.

L'Heure venue de dormir, ils s'en allerēt tous reposer, & les deux couples d'amans estoient tāt embrasées en leurs amoureux desirs, qu'il n'y eut pas vn d'eux qui peust prēdre repos de toute la nuit, pēsant l'vn en l'autre. Le matin, se deuant faire la troisieme iouste, les princesses tindrent cōseil, & resolurent que pour ce iour, personne des deux cheualiers n'entreroit en icelle; puis qu'ils auoyent desia emporté l'honneur, à fin que les autres peussent obtenir les autres coronnes: & fut ordonné que l'Infante Grisonie en aduertiroit les deux cheualiers; & de faict, elle les appella, en la compagnie de l'Infante Corinne, & les pria d'une douce maniere, que puis qu'ils auoyent desia faict preuue de leurs forces aux deux ioustes passées, ils ne se messassent point de

la troiefme. Les cheualiers respondirent qu'ils luy obeiroient, & qu'ils feroiēt ainfi. Celuy de l'Infante Grifonie auoit grande enuie de fe trouuer feul à deuifer avec fa dame feule ; mais il eftoit fi craintif, & luy portoit fi grande reuerence, qu'il n'ofoit en chercher le moyē. Elle s'en apperceuoit biē, & mefmes la damoifelle qui parloit fouuēt au cheualier, avec familiarité, le luy difoit : mais felon qu'elle eftoit pareillement timide, elle ne ſçauoit comme l'accommoder de cefte faueur, encore qu'elle en euft auffi grā de enuie, que luy. Les trois princes reſolurent que don Fortunian le beau ioufteroit, ce iour-là, lequel ſe presenta avec vne armure verde, & vne caſaque fort riche de la meſme couleur ; & apres que la Roine eut diſné, & que la iouſte fut commancee, toutes les princeſſes ſe mirent aux feneftres, pour la voir, diſans. Nous n'aurons auourd'huy aucun cheualier qui nous donne autant de plaifir, que les deux qui ont deſia iouſté : mais la damoifelle leur diſt. Ne dites pas ainſi, mes dames : car i'eſpere que vous en voirrez vn autre auffi vaillant qu'eux. Les princeſſes la regarderent, & luy demanderent ce qu'elle en ſçauoit, & elle diſt à la Roine. Vous deuez ſçauoir, madame, qu'en la compagnie de ces cheualiers eſtoyēt cinq autres,

autres, desquels se trouuent deux de stature de Geans: mais les autres trois, hors-mis vn ieune de grande beauté, ne sont pas si ieunes que ceux-cy; & neantmoins sont douez de grande beauté, & des plus belles & royales presences, que cheualiers puissent voir: & recita qu'ils estoient ceux-là, qui auoyent deliuré sur mer, l'Infante Corinne, de la puissance des Corsaires. L'Infante Corinne ne fist pas semblant d'en sçauoir aucune chose, & dist. Je ne sçauois pas que ces cheualiers fussent en ceste ville; ie les veux aller voir, & les amener loger au palais: mais la damoiselle respondit qu'elle ne se dōnast point de peine de cela, & qu'ils ne se vouloyent pas manifester iusques à la fin des ioustes. La Roine en fut biē aise, & mesmement les deux Infantes & toutes les autres, pour le desir qu'elles auoyent de voir ces braues cheualiers; & la princesse d'Alquimer disoit à la Roine. Madame, vous nous estes beaucoup tenue de ce que nous sommes venues honorer ceste vostre feste, puis que par nostre beauté nous auons amorcé & attiré ces cheualiers, à venir vous honorer, & agrandir ceste court: car sans nous, encores que l'Infante Grisonie ait peu le faire, vous n'eussiez pas icy tant de noblesse, que nous auons attirée. La Roine rioit &

L'Infante sa fille avec elle, du facetieux propos de ceste princesse, & luy dirent, qu'elles confessoient estre ainsi comme elle disoit, & qu'elles ne les auoyent inuitées à ceste feste pour autre raison, sachans biẽ que sans leur presence, elle n'eust esté si grande, & ne s'y fussent assemblez tant de braues cheualiers: mais qu'en particulier elle ne leur faisoit pas trop grande chere, & que puis qu'ils estoient venuz pour l'amour d'elle & des autres, elle les deuoit honorer & entretenir. Que voulez-vous que ie fasse, madame, respondit la princesse d'Alquimer, s'ils ne s'adressent à moy? I'ay voulu entretenir ces deux gentils cheualiers qui sont icy; mais ie voy bien qu'ils ont l'esprit autrement: car l'un a tousiours les yeux sur l'Infante Grifonic, & l'autre sur l'Infante Corinne: & puis que personne ne se veut tourner de mon costé, ie n'ay que faire aussi de m'empescher d'aucun: mais si quelqu'un de ces autres victorieux se met à me regarder & seruir, vous voirrez ce que ie luy feray. La Roine & sa fille rioyent bien fort de ce plaisant langage de la princesse: mais comme l'on ouist vn bruit en la place, à cause de la iouste commencée, ce propos fut entrelaissé. Le premier mainteneur qui entra en lice, desarçonna deux auanturiers: mais le troisiẽ

me ietta le mainteneur par terre. Cest auanturier qui estoit vn cheualier errant & estranger, estoit si petit en l'arçon qu'il fit esmerveiller vn chacun des prouesses qu'il fit: mais en fin il fut vaincu par le second mainteneur, qui abbarit trois auāturiens. Or survint vn autre vaillant cheualier estrange, auanturier, qui leua de selle le second mainteneur, & apres luy trois autres. Mais le troisième mainteneur fit de si grandes choses, que chacun luy donnoit deua sa voix pour auoir le prix de la iouste: & la Roine & princesses le louerent infiniment; pource qu'il estoit cheualier fort dispos & adroit à cheual. Estant en tel estat le faict de ceste iouste, on vid venir le prince don Fortunian le beau, avec la mesme contenance & gravité que les deux autres auoyent tenue, & si biē en l'arçon, qu'il y sembloit colé. Tous les assistans tournerēt à ceste heure-là les yeux sur ce cheualier, & dirent. Voila vn cheualier qui ressemblera en valeur, aux deux cheualiers victorieux des deux iours passez, & qui osterà la gloire de la iouste à ce vaillant mainteneur. Aussi tost que l'Infante Corinne le vid, & cogneut que la Roine & les princesses l'estimoyent ainsi, elle dist en le recognoissant. Mes dames, voila l'vn des cinq vaillans cheualiers desquels ie fus-

recouffe des mains des corsaires : car ie le cognoy à sa royalle presence, & à sa maniere d'aller à cheual. A l'heure toutes ces dames se resiouirent; pource qu'elles auoyent desia entëdu d'elle, les merueilleuses prouesses de ces cheualiers: & la princesse d'Alquimer dist. Or ie veux cestuy-là pour mon amant: que personne de vous ne me l'oste; car il est bien à ma fantasie : & s'il emporte le prix de ceste iouste, iamais cheualier n'eut plus grande faueur de sa dame, qu'il aura de moy. Elles se mirent toutes à rire fort du plaissant propos de la damoiselle; & luy dirent avec les deux Infantes, qu'elles accordoyent de le luy laisser, puis qu'elle le trouuoit à son gré: & elle dist à l'Infante Grisonie & Corinne. Mes dames, ie suis asseuree de vous deux; car vous avez desia trouué qui vous aime & sert; mais ie ne suis pas si asseuree de ces autres. Or voyons ce qu'il fera. Ainsi en riant, elles se mirent toutes à le regarder, & virent que le cheualier entra en lice, avec vne belle contenance; & apres auoir faict la mesme protestation que les deux autres auoyent faicte aux iuges, il s'opposa hardiment au vaillât mainteneur, & coururent tous deux viuement l'un contre l'autre. Le mainteneur fut accueilly si roidement par son aduersaire, qu'il fut des-

arçonné & eslourdy de la cheute, de maniere qu'il demoura vn peu en terre sans se resen-
tir. A l'heure le murmure fut grand d'un
chacun, & les dames du palais particuliere-
ment se tournerent à la princesse d'Alqui-
mer, se reioüissans avec elle, que son futur
amant eust faict vn si beau coup. Il abbatit
en apres cinq autres chevaliers si rude-
ment, qu'ils sembloient tomber du haut
d'une tour, & finalement tous les autres, qui
vindrent apres au deuant de luy, sans que
seulement il fust plié en l'arçon. Dequoy
chacun s'estonnoit, & la princesse d'Alqui-
mer disoit en riant. Voila, j'auray vn amant
à ma fantasie, tât renommé aux armes, que
puis apres, souz le bon heur de ma beauté,
il fera choses merueilleuses: & la Roine luy
disoit. Mais que sçavez-vous, s'il en aime
point quelque autre? Quand ainsi seroit, re-
spōdit la princesse, ie le laisseray là, sans l'ai-
mer, comme j'ay faict des autres: car ie ne
veux point d'amant qui ait mis son amitié
en autre damoiselle. Alors elles recommen-
ceoyēt toutes à rire encores plus fort, & la
Roine dist. Or sus, nous voirrons bien tost
s'il est aussi beau de visage, qu'il se monstre
dispos. Il faut bien que nous le voyions, re-
spondit la princesse: car combien qu'il soit
dispos & qu'il ait faict si grandes prouesses,

ie ne le veux pas pour mon amant, s'il n'est beau de visage. Cependant, quand la iouste fut acheuee, apres vne grande ioye du peuple, qui crioit, Vire le cheualier aux armes verdes, victorieux & digne de tout honneur & gloire, ils le tirerent de là.

L'honneur qui fut fait au prince don Fortunian, en luy baillant le prix : & comme le prince Sferamond gagna la quatriesme iouste.

CHAP. LXXXVIII.

LE prince don Fortunian fut conduit au palais en grande pompe, comme les autres, où il trouua, en la mesme maniere qui a esté dite cy dessus, l'Infante Grifonie souz le poile: & quand il se leua son armet, il remplit de ioye & plaisir amoureux toutes les dames & nobles damoiselles qui estoient là entour: car selõ que hors-mis le prince Sferamond, il surpassoit en beauté, tous les beaux cheualiers de son temps, il fit esmerveiller tous ceux qui estoient là: & la Roine dist. Par ma foy, ie ne pense pas que iamais se soyent assemblez en vn, tant de beaux & excellẽs cheualiers, que nous voyõs maintenant icy: & l'Infante & les autres le regardoyent

doient avec vn grand plaisir. Il se vint presenter deuant elles, & ayant faict reuerence à toutes, sans qu'il luy fust permis de se mettre à genoux, cōme aussi ne fut permis aux deux autres, l'Infante, apres vn beau proëme d'elegātes parolles, luy mit la chaine au col, avec la riche pierre, & la guirlande sur la teste. Il fut conduict en la chambre qui luy estoit aprestee, pres de celles de ses compagnons, qui allerēt tousiours avec luy; & s'estant veistu d'un autre semblable accoustrement que la Roine luy auoit apresté, il se monstra tant beau & dispos, que le monde couroit, pour le voir. Mais que dirōs-nous de la princesse d'Alquimer, à laquelle, le voyant, aduint à bō esciēt, ce qu'elle auoit dit en se riant: car elle s'enflamma tellement de son amour, qu'elle se sentoit le cœur tout ioyeux, & ne faisoit que le regarder, disant en soy mesme que veritablemēt il surpassoit tous les cheualiers du monde, nō moins en valeur qu'en beauté: & disoit. Mais comme mon cœur deuinoit, que pour ce beau cheualier, il sentiroit vn amoureux tourment? qui a faict, que ma langue a proferé, en riāt & me moquant, ces parolles? Ah, comment luy pourray-ie faire sçauoir que ie l'aime, & que ie l'adore? Mais le gentil prince estār

venu ainſi deſarmé, deuant toutes, & lors ſ'eſtant ſouuenu de la grande beauté de la princeſſe Claireſtoille, & comme il y auoit ſi long temps qu'il ne l'auoit veüe, eut vn deſir merueilleux de la reuoir & ſeruir. La Roine l'appella pour luy faire plus grand plaifir; & deuiſant avec luy, elle le trouua ſi prompt & entendu, qu'elle cogneut incontinent qu'il deuoit eſtre, comme les deux autres, quelque noble prince, qui alloit ainſi incogneu par le monde avec ſes compagnons, pour mettre fin aux dangereuſes auantures qu'ils trouuoient: mais elle ne ſçauoit pas, & penſoit encores moins, qu'il fuſt Chreſtien; car elle ne l'eufſt iamais imaginé, à cauſe de la guerre que tout le Paganisme menoit aux Chreſtiens, qui pouuoit empeschier la venue de luy & de ſes compagnons en ces quartiers-là, où il y auoit du danger: ioinct, qu'il eſtoit à preſumer que les braues cheualiers Chreſtiens eſtoient en ceſte guerre. Tant plus la Roine deu ſoit avec ce cheualier, plus elle ſ'affectiionnoit à luy. Apres, vint l'heure du magnifique ſoupper, & les trois cheualiers ſoupperent avec la Roine & ces princeſſes. Dō Fortuniã vid bien que la princeſſe d'Alquimer luy dardoit ſouuent en table, des a-

mou.

moureuſes œillades , & ſ'apperceut bien qu'elle l'aimoit: & lors il ſe ſouuenoit mieux de ſa bien aimée Claireſtoille ; & par ceſte ſouuenance, il regardoit ſouuent ceſte gentille princeſſe , trouuant qu'elle reſembloit aucunemēt à ſa dame: ce qui fut cauſe d'enflammer dauātage la princeſſe d'Alquimer: car ſe voyant ſouuent regardée , elle iugea que le cheualier fuſt deuenu amoureux d'elle, à cauſe de ſa beauté. Et pource que don Fortunian eſtoit entieremēt plongé en ceſte meditation de ſa maiſtreſſe , de maniere qu'il ne ſe ſouuenoit pas de māger, regardāt touſiours la princeſſe, il n'y eut pas vne de ces damoiſelles qui ne ſ'en apperceuſt , & qui ne iugeaſt qu'il aimoit fort ceſte princeſſe. Aucunes en eſtoient bien aiſes, & les autres luy en portoyent grande enuie. Et la Roine & ſa fille tindrent pour certain que le cheualier bruſſoit de l'amour d'icelle , & en eſtoient fort ioyeuſes, diſans entre elles, que ſi ce cheualier eſtoit ſi noble de ſang que ſa vertu & belle preſence demonſtroit, elle ne pouuoit trouuer vn meilleur mary que ceſtuy-là. Apres ſoupper on commāça le bal, & le prince, en iceluy, inuita la princeſſe à danſer ; parquoy chaſcune ſ'aſſeura qu'il en eſtoit amoureux : & ceſte gaūlarde

damoiselle s'enflamma tellement en son amour, qu'elle en souffrit la peine, qui sera dicté cy apres. La danse acheuee, chacū s'en alla coucher : mais la princesse d'Alquimer & le prince don Fortunian le beau, ne dormirent gueres ; la princesse, pour l'amour qu'elle auoit assis en ce cheualier ; le prince, pour la souuenāce de sa biē aimée princesse Clairestoille. Or le prince Sferamōd s'apresta le lēdemain d'entrer en la iouste, auquel la fille aisnée de l'hoste auoit tousiours fait grand honneur, sachant quasi qu'il estoit le plus grād de leurs hostes ; pource que la Royale presence & grande beauté d'iceluy le faisoit iuger plus eminēt que les autres. Sferamond deuiſoit souuent avec elle ; pource que outre sa beauté, il la trouuoit fort hōneste & de bōne grace ; de maniere que par telles parties, elle se pouuoit egaller aux nobles princesses. Comme il luy eust dict, en la presence de sa mere, si elle vouloit qu'il fist quelque chose pour l'amour d'elle, en ceste iouste, elle luy respondit gracieusemēt, que ouy. Et enquisē qu'elle vouloit qu'il fist, elle respondit. Je voudrois que vous entraſſiez en la iouste, comme mon cheualier, non pour autre chose que pour me pouuoir vanter que i'ay eu yne fois en iouste pour mon
che

cheualier, le plus honorable & vaillant, qui porta onques armes. La mere fut bien aise de cela, & le prince respondit qu'il le feroit, reputant cela à aussi grande faueur, que s'il fust entré en lice, cheualier de la plus grande princesse du monde. Elle le remercia humblement avec sa mere: & ayant tiré vne bague qu'elle portoit pēdue à vne petite chaîne, au col, elle la luy bailla, & elle-mesme luy mit la chaîne au col. Apres, elle s'en alla avec sa mere & ses soeurs, pour voir la iouste, aux fenestres accoustumées d'une leur tante: & comme la iouste fust desia commancee, & la Roine & les princesses s'estans mises aux fenestres, se presenta le vaillant prince Sferamond, armé sur vn cheual rouan, haut & fort puissant: & tout soudain l'Infante Corinne dist à la Roine & aux autres. Mes dames, aprestez-vous de voir maintenant la plus haute cheualerie que vous vistes iamais en cheualier: car quand ie fus deliurée de la puissance des Corsaires, ie vis, entre autres, faire à cestuy-cy choses merueilleuses aux armes. La Roine, les Infantes & toutes les autres se mirent à le bien regarder, & dirent. Vrayement, ce que vous dites, doit estre vray: car on ne scauroit voir cheualier de meilleure grace,

ny plus dispos en l'arçon. Le prince Sferamond fut regardé d'un chacun, & n'y auoit celuy qui ne dist qu'il surpasseoit tous les autres en disposition, encores qu'ils fussent bien accomplis en toutes choses. Ce prince passant souz les fenestres de celle qui l'auoit faict son cheualier, se baissa iusques à l'arçon, estant regardé de toutes parts, avec un grand plaisir. Et pource que chacun, & la Roine & les princesses regardoyent à ceste fenestre, pour voir la dame à laquelle le cheualier faisoit tant de faueurs, elle fut si honteuse, qu'elle deuint rouge comme feu: ce qui luy augmentoit sa beauté: & neantmoins estoit-elle fort ioyeuse d'un si grand honneur; & la Roine voulut sçauoir, qui estoit la ieune damoiselle, à laquelle elle fit caresse, comme fera dict apres. Le prince entré en lice, sembloit un Dieu Mars, qui estonna un chascun de ses gestes & royales contenance: & les mainteneurs qui estoient souz deux pauillons, dirent entre eux, en le regardant, qu'ils le redoutoyent beaucoup. On commancea puis apres la iouste, & pour le faire court, ce prince s'y porta tellement qu'il les abbatit tous l'un apres l'autre, & les ietta loin de leurs chevaux la longueur de la lāce. On fut si estonné

né du faict de ce cheualier, que chascun se regardant l'un l'autre disoit qu'il estoit diuin, & non humain : & le peuple s'escria en faueur de la vertu d'iceluy.

Comme le prince Sferamond eut pareillement le prix: comme on luy fit grand honneur: & comme don Lucendus gangna la iouste de la cinquiesme iournee.

CHAP. LXXXIX.

A Pres il fut conduit en mesme pompe deuant l'Infante & toutes ces nobles princesses, qui auoyent grand desir de le voir au visage. Quand il fut entré en la sale & venu en cest honorable rondeau de dames, il se desarma le chef, & fut regardé des cheualiers & dames avec grande merueille; & tous iugerent à la beauté de son visage & grauité de sa presence, qu'il estoit quelque grand & honorable Roy ou prince fort estimé; & la Roine le regardoit, sur toutes les autres, fort attentiuement, disant qu'il estoit d'une plus graue & honorable representation que tous les autres, & s'affectionna particulièrement à luy. Il receut la chaine.

N 5

avec le ioyau , & la guirlande des mains de l'Infante , en grand honneur : & toutes ces princesses , qui pensoyēt qu'il deuoit aimer ceste damoiselle de l'hoſte de ces princes, outre ce qu'elles luy porroyent enuie , diſoyent qu'il s'eſtoit trop abaiffé , d'aimer vne ſimple bourgeoife, eſtans là aſſemblées tant de nobles princesses & grandes dames, chaſcune deſquelles s'eſtimeroit bien-heureuſe de l'auoir pour amant. Ce neant-moins , chacune proieſtoit de l'attirer à ſon amour , diſant que par ce moyen on ne feroit point de tort à ceste damoiselle , puis qu'elle n'eſtoit pas digne d'aſſeoir ſi haut ſes penſées. La Roine luy enuoya vn riche habillement , quand il fut en ſa chambre, pour ſe deſarmer, avec lequel il retourna en la ſale, & toutes ces princesses furent eſbahies de la beauté & diſpoſition d'iceluy. Le bal fut tenu, ſelon la couſtume, & la Roine le tint quaſi touſiours avec elle ; pource qu'elle prenoit grand plaifir à le voir & à l'ouir parler. Or, le lendemain, eſtant la iouſte commancee, le prince don Lucendus comparut en la meſme maniere, ſur la place, monté ſur vn puiffant cheual bay; & l'Infante Corinne, qui le recogneut, diſt à la Roine & aux autres , que ceſtuy-là eſtoit

estoit compaignon de ceux qui auoyent emporté l'honneur. La Roine & toutes les princesses estoient esmerueillées de l'excellence de ces cheualiers, & trouuerent que cestuy-cy se presentoit en selle aussi gaillard & adroit que les autres, & chacun le regardoit avec grand plaisir. Il entra d'une mesme hardiesse en lice, & apres auoir faict la mesme protestation, il se mit à l'encontre des mainteneurs : & si l'on vouloit raconter de poinct en poinct comme la iouste se passa, le lecteur en seroit ennuyé, & ne seroit iamais faict. Tant y a qu'il abbatit tous les contraires, sans estre seulement plié en l'arçon ; & fut conduit en la mesme pompe, deuant l'Infante, laissant chascune esmerueillée de sa beauté, & receut le prix de la iouste de ceste iournee, comme les autres, & receut vn grand honneur de ces princesses. Le lendemain comparut en la mesme maniere le vaillant Stilpon, duquel chascun se mit à deuiser à cause de sa grandeur ; mais en fin, il fut victorieux, & emporta le prix, avec la mesme faueur. Le dernier iour fut à Girafer, lequel ne voulant degenerer de la vertu de ses compaignons, obtint pareillement le prix : & ne sçauroit on dire l'honneur, qui fut faict à tous. Et comme la Roine eust sceu que les deux bel-

les geantes mere & fille, dames de ces deux Estats, estoient venues en la ville, avec ces cheualiers tant renommez, elle voulut qu'elles vinssent loger en son palais, avec les autres; & toutes ces princesses furent esmerueillées de leur grande beauté, & les carefloyent beaucoup, tant pour leurs merites, que pour l'amour des cheualiers. Cependant les tournois s'apprestoyent: & à ceste heure-là les amours estoient merueilleusement augmentées des deux cheualiers enuers les deux Infantes, desquelles ils receuoient tous les iours quelque faueur, sentans vne grande peine: mais elles nede-mouroient pas impunies du mal, qu'elles leur faisoient par leur beauté; car elles furent peu à peu, tellement affectionnées en leur endroit, qu'elles ne pouuoient durer sans les voir, ou sans deuiser avec eux. La damoiselle dont a esté parlé, auoit grand credit enuers l'une & l'autre; pource qu'elle disoit librement à chascune, ce que les deux cheualiers n'osoient pas manifester, de honte. Les princes Sferamond, don Lucendus & Fortunian desirans sçauoir qui estoient ces deux braues cheualiers leurs amis, delibererent vn iour de le leur demander, voyans mesmes, qu'ils s'estoyent tant enflammés de l'amour de ces deux belles In-

fantes

fantes, & qu'ils estoient Chrestiens. D'autre costé, les deux magnanimes cheualiers aimoyent fort ces trois princes, & auoyent grand desir de sçauoir qui ils estoient. Vn iour deuant que le tournoy se fist, le Prince Sferamond entra en propos avec eux, & les requit d'une faueur, laquelle ils luy accorderent, estans prests de faire tout ce qui luy plairoit: & le prince leur dist. Messieurs, dès le premier iour que nous vous vîmes, & que nous sceusmes que vous estiez Chrestiens, nous iugeasmes que vous n'estiez simples ou priuez cheualiers; pour ce qu'une notable vertu ne se voit pas souuent és cœurs des petis. La valeur que nous auons veüe en vous, nous a confirmez en ceste opinion, & nous est augmenté le desir de le sçauoir. Je vous prie, nous dire qui vous estes; & à fin que vous ayez occasion de me le dire plus volontiers, ie vous aduise que ie suis Sferamond de Grece, fils du prince don Rogel. Quand ils entendirent cela, ils se ietterent à genoux deuant luy, pour luy baiser les mains, larmoyans de ioye extreme, & le prince les souzleua incontinent, & l'un d'iceux, qui estoit l'amant de l'Infante Grifonie, luy dist. Nous sommes tous deux freres, & descenduz, sans le meriter, de vostre sang imperial. Sferamond se res-

iouit merueilleusement entendant cela, &
 leur respondit. Le cœur me le disoit bien:
 car aussi tost que ie vous vis, ie fus enclin
 à vous aymer: dites moy, ie vous prie, qui
 vous estes. Nous sommes tous deux fils,
 respondit l'aîné, du Roy don Floiarlan de
 Trace; moy, de la premiere femme, qui fut
 Lucenie Roine de Dardanie; & ce mien
 frere, de la seconde femme, fille du Roy de
 Comagene, Radiane. Il s'appelle Fioradin,
 & moy Anaxandre de Dardanie. Le prince
 Sferamond les ambrassa tous deux d'une
 grande amitié, & les baïsa plusieurs fois en
 face: & les cheualiers qui estoient fort bien
 nourris, se tenoyent deuant luy avec gran-
 de reuerence, qui luy dirent. Sachez, mon-
 sieur, que depuis que nous fusmes armez,
 nous deliberaſmes d'aller en Grece, ayans
 ouy le bruit de ceste guerre, tant pour voir
 le Roy nostre pere, que pour cognoistre
 tous les princes de nostre sang, & vous par-
 ticulierement: mais aduint en chemin, que
 arriuant en vn beau palais, nous y viſmes
 painctes en vne grande ſale, plusieurs gra-
 cieuses damoiſelles, tant payēnes que Chre-
 ſtiennes, avec les noms & tiltres d'icelles:
 & comme la fortune voulut, nous y deuînſ-
 mes tellement amoureux de ces deux In-
 fantes, que ne pouuant plus faire reſiſtance

au feu d'amour, nous fûmes d'aduis de
 changer nostre deliberation, & venir en ces
 quartiers, à fin de les voir & seruir. Nous
 auons passé plusieurs dangers en chemin,
 iusques à ce que nous est aduenü ce que
 vous auez sceu, touchant nostre prinse par
 le geant Olampard. Mais, hélas ! pensans
 resiouir noz cœurs par leur douce presen-
 ce, nous sommes tombez en plus grande
 peine & tourment ; car leur beauté est si
 grande, que noz pauvres cœurs s'y sont
 assuiettiz encores plus que deuant. Le prin-
 ce qui sçauoit par experiëce, combien peut
 és ieunes cœurs la passion amoureuse, sou-
 spira secretement à l'heure, & leur dist.
 Messieurs, ie ne veux pas blasmer l'entre-
 prinse d'amour, par vous commancee : car
 iamais ne se trouua cheualier amoureux,
 qui ne fust excellent aux armes : car amour
 rend le cheualier hardy, magnanime, cour-
 tois & vaillant : mais ie vous aduise, que ie
 ne sçay comment vous-vous estes mis à
 aimer ces gentiles Infantes, veu qu'elles
 sont Payennes, & vous Chrestiens. Ie sçay
 bien desia, que vous ne seriez pas si fols,
 que pour l'amour des femmes, vous vou-
 lussiez abandonner vostre foy ; & vous ne
 les deuez aimer, sans esperance de les faire
 Chrestiennes. Monsieur, dist le prince Fio-
 radin,

radin, nous aimerions mieulx mourir de mille morts, que de laisser nostre Dieu, pour l'amour d'elles: l'amour d'aucune chose terrienne ne nous retirera onques de nostre sainte religion; & si nous aimons ces gentiles dames, nous les aimons ainsi que creatures du souverain Dieu. De distinguer puis apres si elles estoient Chrestiennes ou Payennes, Amour ne l'a peu faire; pource qu'il est aveugle: & quant à nous, encores qu'elles soyent Payennes, nous ne pouvons rien diminuer de l'amour que nous auons assise en elles. Nous auons bien pensé l'inegalité qui est entre nous, pour la diuersité de religion: mais, cōme nous auons dict, il n'a esté en nostre puissance de ne les aimer; & si nous pouuions gangner ce poinct qu'elles se voulussent faire Chrestiennes, nous les enleuerions d'icy, pour les mener en nostre país. Cela se pourroit bien faire, dist le prince Sferamōd: voyez si vous pourrez gangner leurs volontez, & ne vous souciez pas du reste: nous ferons pour vous tout ce qui nous sera possible. Les deux princes les remercierent humblement de ceste offre, & dirent qu'ils feroient tout leur effort de gangner ce poinct. Le prince fit appeller don Lucendus, don Fortunian & les autres deux, pour leur dire qui estoient

estoyent les deux cheualiers ; & quand ils le sceurēt, on ne sçauroit dire la ioye qu'ils en eurent ; & leur ayant communiqué leur dessein , ils resolurent de le tenir secret , de peur de quelque inconuenient.

Ce qui passa, touchant l'amour des deux princes de Dardanie & de Comagene, avec leurs maistresses.

CHAP. XC.

LE prince Anaxandre de Dardanie, & le prince Fioradin de Comagene, s'en allerent en ceste resolution, de gagner les volonteiz de leurs maistresses. Le soir precedant le iour du tournoy, l'Infante d'Alquimer fut aduertie, que quelques-vns de ces princes Payens, qui auoyent esté abbatuz aux ioustes par les sept cheualiers, auoyent coniuré de les tuer tous au tournoy, à cause de l'enuie conceuë contre eux. Ceste coniuration fut reuelee par le moyen d'une noble damoiselle de la court, laquelle estoit fort aimee d'un des coniurez ; & comme elle luy fist cas des sept vaillans cheualiers estranges, le coniuré luy dist. Le temps viendra bien tost, qu'ils ne se pourront vanter de ce qu'ils se peuent vanter mainte-

nant. La damoiselle qui estoit fort aduisee, nota ces propos, & l'interrogant vn peu plus auant, le coniurateur peu accort, se confiant en l'amour qu'il pensoit que la damoiselle luy portast, luy manifesta le secret, que le lendemain, ils deuoyent estre tuez, venans au tournoy. La damoiselle aimoit ce cheualier; mais estant de cœur noble, & voyant estre grand dommage de tuer ainsi ces vaillans cheualiers en trahison, considerant aussi le mal qui en pouuoit aduenir, pource que le Roy de Salandrie trouueroit cela mauuais, & comme genereux tascheroit de s'en vanger, elle raconta toutes ces choses à la princesse d'Alquimer: laquelle pource qu'il estoit tard, & qu'il n'y auoit beaucoup d'espace de temps, delibera le communiquer à l'Infante Grisonie, de laquelle elle se sentoit fort familiere, & ne le voulut dire à la Roine, de peur qu'elle ne fust tant indignee contre les coniurateurs, qu'ils le cogneussent: à raison dequoy son amant, en particulier, en eust à souffrir: & l'ayant tiree à part, elle luy raconta le traict, & le danger des cheualiers. L'Infante fut toute troublee, ayant entendu cela, & changea de plusieurs couleurs, tout à la fois; & ayant dist à la damoiselle qu'elle ne sonnast mort,

ne pouuant penser de soy-mefine ce qui estoit conuenable de faire, fit appeller l'Infante Corinne fa cousine, & luy raconta tout le faict, la priant luy donner conseil, en ce cas. L'Infante fut bien estonnee ayant entëdu cela, & se sentit pour vn peu outree de douleur, sans pouuoir parler; & en fin elles aduiferent ensemble, que, pource que le cas estoit d'importance, il ne falloit faire, pour le soir, autre chose que prier les deux cheualiers, de n'entrer pour ce iour au tournoy, & que cependant l'on aduiferoit mieux ce qu'il faudroit faire pour l'aduenir. L'Infante Grifonie trouua fort bon cest aduis, & apres soupper, comme ces danfes ordinaires tous les soirs, se commãceassent, ayans resolu toutes deux ce qui se deuoit faire, quand les deux cheualiers, selon la coustume, s'approcherët pour deuifer avec elles, le prince de Dardanie demanda à sa dame si elle vouloit point luy commander aucune chose, pour le iour du tournoy; & elle luy respondit d'un piteux & amoureux visage, que ouy; & qu'elle ne vouloit point, que ce iour là, il entrast au tournoy; pource que sa vertu estoit desia cogneue d'un chacun, & qu'elle scauoit bien que ceux du tournoy estoÿët troublez, de crainte qu'ils auoyent qu'eux & leurs compagnons s'y

trouuaſſent; eſtans aſſeurez que s'ils y venoyent, ils demoureroient cōfus, à cauſe des proueſſes par eux faiçtes, le iour de la iouſte; de maniere qu'il n'eſtoit pas bon, de leur donner en vn meſme temps deux telles venues. Madame, reſpondit-il, c'eſt à vous de me commander, & à moy d'obeir: ſoit faiçt, comme il vous plaira: ie n'outrepaiſſeray en forte quelconque ce que vous me commanderez. Ie n'auois pas enuie d'entrer au tournoy ſinon pour vous ſeruir: car au demourant, ie ne ſuis point conuoiteux de gloire, ſinon entant que par icelle, ie vous puiſſe plaire; puis que ſur toutes les choſes du monde, ie n'ay gloire plus grande que de ſeruir vne tant digne & belle maiſtreſſe, en laquelle i'ay mis tout mon contentement. La damoiſelle qui de grâde pitié auoit deſia les larmes aux yeux, entendant ces amoureuſes parolles, le retint, & le cœur luy attendriſſant d'amour & de douceur, elle ſe ſouzrit; & ſelon qu'elle ne l'aimoit pas moins que ſoy meſme, elle ne ſe peut pas tenir de luy dire, non ſans ſe taindre la face de viue couleur. Monsieur, ie vous remercie fort: au reſte, ne penſez pas que ie ne cognoiſſe la grande amitié que vous me portez; car ie ſerois biē meſcognoiſſante & de peu de iugement: car

ayant ſceu ſeulement que vous auez abā-
 donné le païs & laiſſé les auantures du
 monde que vous cherchiez comme che-
 ualier nouveau, pour me venir voir, ie ſuis
 obligee de vous correſpondre en amour:&
 ioinct à ce les rares qualitez qui ſe voyent
 en vous, il faut que ie vous aime, que ie
 vous eſtime & que ie vous priſe, encores
 que vous ſoyez Chreſtien & de foy con-
 traire à la mienne. Le prince luy baiſa les
 mains ſi prontement, qu'elle n'eut le temps
 de les retirer:& l'Infante luy diſt. Monſieur,
 vous ne deuez pas vous humilier iuſques
 là. Madame, diſt-il, ie le dois faire: car vous
 eſtes digne que non ſeulement moy, mais
 le plus grand prince du monde vous ho-
 nore, & vſe en voſtre endroit de ceſte hu-
 milité: ce que i'oſerois combattre & ſouſte-
 nir contre tout cheualier, qui oſeroit dire le
 contraire. La belle Infante ſe ſouzrit gra-
 cieuſement, & diſt. Monſieur, ie ne m'eſ-
 merueillerois pas de cela: car ſi l'amour
 que vous me portez, vous a faiſt laiſſer
 d'aimer tant d'autres belles damoiſelles, &
 de grand eſtat, qui ſont en voz païs, elle
 vous pourra bien faire croire que ie ſois en
 beauté & merite, telle que vous pēſez. Ma-
 dame, ie combatrois & ſouſtiendrois la rai-
 ſon:& ſçay bien que ie ne me trompe pas;

car i'ay hanté plusieurs grandes courts des princes Chrestiens, ainsi ieune que vous me voyez; i'ay veu plusieurs princesses excellentes en grace & beauté; mais ie ne trouue point qu'elles vous soyent egales, ny qu'elles apiochent de voz perfections. L'Infante rioit d'un visage gracieux, & neantmoins modestement, & dist. Je vous diray là où vous-vous trompez: m'ayant veu d'auanture depaincte, comme vous m'avez veüe, mon effigie vous entra au cœur; & pource que ceste fut la premiere impression qui y entra, de figure & beauté de femme, & le premier amour, ceste premiere impressiõ n'a permis qu'autre beauté de damoiselle y eust lieu: & par ce moyen vous avez faict force à vous-mesme, vous trompant en ce que parauanture toutes les autres vous semblent moins belles que moy. Et c'est là vne trespuissante occasion, qui faict que ie suis tenue de vous aimer, & de vous accepter pour mon amant: mais si ie pouuois obtenir de vous vn don, que ie desire plus que chose du monde, ie serois la plus consolee damoiselle qui fut iamais. Ah, ma vie! respondit Anaxandre, & quel don me pouuez-vous demander que ie ne sois tenu de vous l'accorder, puis que ie ne suis plus à moy, mais du tout vostre? & que

ie n'ay plus aucune part en ma volonté ? Et quand bien ie m'en ferois referué quelque partie, en qui la pourrois-ie mieux employer, que de la donner à mon beau Soleil ? à ceste singuliere beauté, de laquelle depend tout mon heur ? On ne scauroit dire la ioye que ceste amoureuse damoiselle Payenne receuoit, d'entendre les amoureuses parolles de son beau & gracieux amant, & mesmes voyant comme il les proferoit piteusement & ayant quasi les larmes aux yeux : certain indice de la douleur, qu'il souffroit pour l'amour d'elle : ce qui estoit cause de l'enflammer dauantage en l'amour d'iceluy, auquel elle respondit amiablement. Le don que ie vous ay demandé, est grand ; mais ie me le referue pour demain, à l'heure que le tournoy se fera, ou quand l'occasion se presentera. Cependant resiouissez vous, puis qu'estant celle que vous dites, qui vous console, & qui vous illumine, ie vous aime & vous ay donné mon cœur, aussi bien que vous m'avez donné le vostre. Ce disant la couleur luy monta au visage, de honte de tels propos, & print congé de luy sans le regarder en face.

Le propos qui fut, le soir, entre le prince de Comagene & l'Infante Corinne : & le don que l'une & l'autre demanderent à leurs chevaliers.

C H A P. X C I.

CE soir mesme, le prince Fioradin de Comagene, duquel la plus grande cōsolation en sa cuisante peine estoit de regarder & parler à sa bien aimée Infante Corinne, taschoit de s'en accoster; & l'Infante voyant cela, pource que son desir n'estoit autre que celuy de son amant, s'en vint où il estoit en ces danses: & la premiere chose qu'elle luy dist, fut que pour l'amour d'elle il n'entraist au tournoy, le lendemain, luy allegant la mesme raison aduisee entre elles, & proposee par l'Infante de Salandrie à son chevalier. Elle le pria de le dire aussi en son nom & au nom de l'Infante de Salandrie, à ces vaillans chevaliers leurs compagnons. Il respondit qu'il en estoit bien content, & qu'il le leur diroit à tous, le soir, encores qu'il sceust bien que personne d'entre eux n'auroit enuie de s'y trouver, si quelqu'une d'elles ne leur commandoit. Et si quelqu'une de ces nobles princesses & gracieuses damoiselles, qui sont icy, dist l'Infante en riant, le vous cōmãdoit, que feriez-vous? y entreriez-vous sans mon congé, encores que ie ne vous

l'eusse expressement commandé? Non, madame, respondit-il : car puis que ie me suis constitué vostre cheualier, & que ie ne fers autre que vous, ie ne peux ny ne dois, sans vostre expres commandement, disposer de moy, pour faire seruice à autre dame : mais si quelque dame ou damoiselle me requeroit à faire pour elles, chose qui leur peust profiter, comme à les defendre de l'outrage qui leur seroit faict, pource que l'ordre de cheualerie m'oblige à ce faire, & que ie le iuray deuant que ie vous donnasse mon cœur, ie sçay bien que vous en seriez contente. Il est bien vray, que vous estant presente, ie ne voudrois aller, sans vostre congé, en aucune de telles auantures, encores que i'en fusse requis; mais en vostre absence, ie vous supplie n'empescher que ie ne fasse ce que ie dois. Tant s'en faut que ie vous en vueille empescher, respondit l'Infante en souzriant, que mesmes ie seray biē aise que vous-vous employiez en toute autre chose, qui cōcerne vostre hōneur & deuoir; pource que vous aimant, comme ie vous aime, ie dois pourchasser tout ce qui tourne à vostre renom, encores qu'en cela ie vinssé à contreuenir à mon desir. Je vous aimeray tousiours : iamais autre que vous ne sera maistre de mon cœur, encores

qu'il fust le plus grand Empereur du monde. Je ne changeray iamais de pensee, si ie ne voyois, que vous me laissassiez pour aimer vne autre dame; car en ce cas, ie n'aurois point de patience. Tout ainsi, respondit l'amoureux prince, que vous ne pourriez endurer cela, vous pouuez penser que iamais cela n'aduiédra: car vostre parfaicte beauté a tellement prins possession de mon cœur, que si de toute la beauté du monde se formoit vne dame, qui fut Souueraine de l'univers, elle ne pourroit deslier le doux nœud, duquel vostre beauté l'a noué, pour l'enlacer à soy. Ceste Infante estoit fort ioyeuse en son cœur, & apres auoir vn peu deuisé de cela, ils se separerent, pour ne donner à cognoistre leurs amours. Les Infantes deuiserent ensemble de ce que chacune auoit enchargé à son cheualier: & l'Infante Grisonie dist à sa cousine, qu'elle auoit demandé vn don à son cheualier; & que le don deuoit estre de luy dire, ce dequoy elles auoyent souuēt tenu propos ensemble, & qu'elles desiroient tant sçauoir, qu'ils estoient. Et qu'elle ne luy auoit voulu specifier le dō, pour le reseruer, au l'endemain, l'aduisant d'en demander autāt à son cheualier. Cela fut agreable à la belle Corinne, qui dist que le matin, elle requerroit son

cheualier de ce don, ce quelle fit. Car le lendemain, comme les damoifelles se promenoient en la fale avec la Roine, elle trouua occafion de faire cefte demande à fon amant, qui luy fut accordée, fe refervant à luy fpecifier ce qu'elle demandoit, à quelque autre heure. Mais ils n'eurent le moyen ny la commodité de parler enfemble, iufques à la fin du tournoy, auquel nul des fept cheualiers ne trouua; pource que les deux Infantes en firent parler à tous. La damoifelle qui auoit defcouuert la coniuration, & les deux Infantes cogneurent bien à plufieurs fignes, que l'on auoit brassé ce trait; mais pource que nul des princes ne sortit, il n'y eut aucun trouble, & le tout fe passa paisiblement. Le peuple & toutes les dames, qui ne fçauoyent pas le fecret, defiroient fort que les cheualiers victorieux aux iouftes paffées, entraffent contre ceux du tournoy, à fin de voir comme ils se fçauoyent bien aider des efpees. La Roine ne fçauoit pas encore, & n'auoit cognoiffance de cefte coniuration, & neantmoins elle eftoit bién aife que les cheualiers n'estoyent entrez en ce tournoy, qui fut beau. Apres, comme ces princeffes paffaient le temps, en attendant l'heure de foupper, les deux Infantes appellerēt leurs cheualiers, & leur

descouurât le secret de leur demande, elles les prierent de leur dire, qui ils estoient, à fin de viure en repos & contentement de leurs cœurs. Ils se regarderēt tous deux au visage, troublez d'une telle requeste; & les Infantes qui s'apperceurēt qu'il leur faschoit beaucoup de le dire, trouuerent en cela vn bon signe, iugeans qu'ils fussent quelques grands personnages entre les Chrestiens, puis qu'ils craignoient ainsi de dire qui ils estoient: & pour ceste cause, elles leur dirēt toutes deux d'un visage fort agreable. Messieurs, nous sçauons bien qu'il vous fasche beaucoup de venir à l'execution de vostre promesse; & pensons que cela vient, de ce que vous trouuans en pays estrange, & entre voz naturels ennemis, vous auez d'auanture quelque desfiance de nous. Nous vous prions, par l'amitié qui vous a induits de venir nous voir & seruir, abandonnant vostre pays, de mettre tout doute souz le pied, & ne vous desfier de nous: car nous serions de cœur vil, pensans que pour l'amour de nous, vous estes venuz vous exposer à vn si grand danger, si nous vous faillions de foy, pour estre cause de vostre mort. Vous nous estimeriez bien ingrates, si vous auiez opinion que nous voulussions brasser vne telle trahison, nous acquerāt vn blasme entre

les damoifelles d'honneur le plus grand qui fut iamais:& fi nous pensions que vous euſſiez ceſte deſfiance de nous, nous laiſſeriõs de vous aimer.Et à fin que vous ſoyez plus certains de noſtre amitié enuers vous,nous vous aduiſons que ſi vous eſtes tels de ſang & parentage que voſtre viſage demonſtre, nous receurons voſtre foy , à laquelle il y a deſia long temps que nous ſommes enclines.Les deux princes , n'eſtans apperceuz, baiſerēt quaſi par force, les mains des deux Infantes,larmoyans de ioye, à cauſe de ces courtoiſes & magnanimes parolles , & dirent. Mes dames, ne penſez pas que nous neſſions aucunement de voſtre fidélité & loyalle amour:car quand nous eſtions entre les mains d'Olápard, attendans d'heure en autre , la mort, vous ſçauiez que ſi nous enuoyafmes vous dire que nous reputeriõs noſtre mort bien-heureuſe,au cas que nous peuſſions ſçauoir qu'elle vous fuſt deſplaiſante;à plus forte raiſon ferions nous contens de mourir,en voſtre maiſon, cognoiſſans que vous en fuſſiez la cauſe. Mais ſi nous auons eſté.en doute de reſpondre incontínēt,ce a eſté,pource que ne nous cognoiſſans auoir faiēt encore choſe tāt remarquable que nous puiſſiõs declarer qui nous ſommes , & nous eſtimer dignes de

nous aduouër du noble sang duquel nous sommes yssuz, nous n'auions desir de nous manifester: mais ne vous pouuans pas celer ce secret, puis que vous estes maistresses de noz cœurs, il est raisonnable que vous le sachiez, veu que vous nous l'avez ainsi commandé. Et Anaxandre dist, Vous deuez sçauoir, mes dames, que nous sommes de la race des Empereurs de Constantinople fils de don Florian Roy de Dardanie, de Thrace & de Comagene, fils du renommé don Florisel de Grece: nous sommes freres, mais de diuerses meres: car ie suis fils de la Roine Lucenie premiere femme; & mon frere est fils de la Roine de Comagene Radiane: il s'appelle Fioradin; & moy, Anaxandre: lesquels, comme plusieurs fois vous avez entendu, estās armez nouueaux cheualiers, & sortis pour aller chercher les auantures du mōde, ayans veu en vn palais royal voz effigies depaintes, avec voz noms & tiltres au dessus, enflammez tous deux d'une si grāde beauté, laissant à part toute autre auanture, & portās avec nous les pourtraicts de vos belles faces, que nous perdismes en apres, en la prison du Geāt, nous entreprisimes de venir vous voir viues & vraies, & vous seruir tant qu'il vous pleust nous admettre en vostre grace, & nous rēdre dignes de vostre

amour, par le moyē du mariage entre nous,
 taschans de vous ranger pareillement à la
 cognoissance de la vraye foy, pour sauuer
 voz ames, tout ainsi que vous nous sauue-
 rez noz vies. Qui pourroit iamais dire la io-
 ye de ces belles Infantes, quand elles enten-
 dirent que leurs amans, outre leur grande
 vertu & beauré, non seulement estoient de
 tresnoble sang, mais descenduz de ceste Im-
 perialle souche tant renommee au monde,
 par les faicts glorieux nō seulement de ceux
 qui viuoyent, mais aussi de leurs peres & au-
 tres predecesseurs, qui auoyent faict trēbler
 plusieurs fois tout le Paganisme? Leurs
 beaux vi'ages donnerent bien à cognoistre
 leur alegresse; à raison dequoy, riāt gracieu-
 sement, elles leur dirent. Messieurs, si nous
 pouuions vous manifester, combien noz
 cœurs sont ioyeux & contens d'auoir sceu
 qui vous estes, vous cognoistriez cōbien est
 grande l'amour q̄ nous vous portōs. Et puis
 que princes si excellens n'ont pas faict diffi-
 culté de venir exposer leurs vies en si grād
 danger, en la maison de leurs ennemis, à fin
 que vous ne puissiez vous vanter de nous
 auoir vaincus d'ainour & courtoisie, nous
 ne douterons d'exposer noz vies au dāger
 d'abandonner nostre foy, & d'estre voz fem-
 mes, puis que vous le desirez ainsi. Au de-

mourant, le temps & l'occasion nous enseignera ce que nous deuõs faire. Elles vouloyent parler dauantage, & les deux amoureux princes leur vouloyẽt repliquer, quand ils virent venir la Roine vers eux; & à ceste heure-là, interrõpans leur propos, ils cõmãcerẽt à parler du tournoy, faict ce iour-là, & des cheualiers qui s'y estoyẽt si biẽ portez; & la Roine deuisa vn peu avec eux, tandis q le prince Sferamõd & les autres deuisoyẽt avec ces autres nobles princesses, qui estoyẽt biẽ aises de contẽpler leur beauré, & d'entẽdre leurs sages propos, les louãt infinimẽt.

Comme l'Infante Grisonie manifesta à la Roine sa mere la coniuuration de ces princes, contre les Chrestiens: & ce qui fut faict.

C H A P. X C I I.

LEs princes Payens voyãs que les cheualiers estranges n'estoyẽt entrez au tournoy, s'esmerueillerent, sans toutes fois cõsiderer que leur trahison se fust descouuerte. Et voyãs en quel credit ils estoyẽt enuers la Roine & ces belles princesses, & Infantes, ils leur porterẽt plus d'enuie & de haine; & pensans estre reculez à l'occasiõ d'iceux, auẽglez de ceste mauuaise volõté, ils resoluerẽt de les faire mourir, en quelque maniere: & pource qu'il y auoit affaire, ne voulãs faire grand bruit, & sachans qu'ils estoyẽt fort

vaillans, ils obseruoient le temps & l'opportunité. Mais le cheualier qui aimoit de grande amour la belle damoiselle de l'Infante Grifonie (qui auoit charge de sçauoir ce qui se brasloit) s'en alla deuiser avec elle; & estās en deuis, elle luy fit dire par subtils moyens & grande dexterité, & sans qu'elle luy demandast, le nouueau dessein de ces princes, disant que ce qui se faisoit, venoit de despit d'auoir esté par eux deshonoré, & d'auoir perdu, ce leur sembloit, la grace & faueur de ces dames, qui ne leur faisoient plus bonne chere, depuis que ces estrangers estoient venus. La damoiselle, à fin de luy faire dire plus asseurement ce qu'il auoit sur le cœur, blasma expressement ces dames, d'auoir laissé ces princes tant honorables, pour ie ne sçay quels cheualiers estrāges & vagabōds: & par ce moyen, elle luy faisoit tout dire. Elle sceut finalement, que puis qu'ils ne les auoient peu auoir en ce tournoy, ils leur auoient rendu des embusches par plusieurs voyes, & que pour ceste cause, estoient en la ville plusieurs cheualiers secrettement armez, sans pouuoir sçauoir pourquoy. La damoiselle s'en alla incontīnēt le dire à sa maistresse, laquelle espouuātee du mal qui pourroit aduenir à ces cheualiers, qui ne pensoient en rien de tout cecy, appella sa cousi-

ne Corinne; & apres-auoir consulté ensemble de ce faict, elle delibera d'aller le dire à la Roine: ce qu'elle fit à l'heure mesme. Quand la Roine fut acertenee du faict, elle fut fort irritee contre ces princes; & considerant le faict avec vn conseil plus meur, & qu'ils estoient quasi tous fils de Rois & de grands princes en ces quartiers-là, outre ce qu'elle voyoit estre mal-aisé de remedier à ceste affaire, sans amas de gens, elle cogneut la haine & inimitié qu'elle encourroit, telle que puis apres elle s'en pourroit repentir, si elle faisoit quelque chose cōtre ces princes. Par quoy elle fut en grād doute; & de peur que quelque mal aduint aux cheualiers, attendant qu'elle eust prouueu à ce faict, elle arresta qu'il leur falloist manifester le secret, de peur qu'ils fussent prins à l'improuueu: & les ayāt appelez, elle les aduertit de ne sortir du palais, de s'armer; pource qu'elle auoit esté aduertie qu'aucū de ces braues cheualiers abbatuz par eux, ne les aimoyent pas beaucoup: mais ils se rirēt de cela, monstrās n'en faire aucune estime: & aduisans entre eux ce qu'il falloist faire, ils resolerēt de se tenir sur leurs gardes, & leur dōner vne autre secousse. Ils respōdirēt à la Roine, que pour ueu qu'ils ne luy fissent point de desplaisir, ils ne se soucioyēt pas beaucoup d'eux. Les

deux Infantes furēt fort desplaisātes ce iour, tāt pour la crainte q̄ quelque mal suruinst à leurs aimez cheualiers, sachās le grād nōbre & pouuoir des aduerfaires, que pour la peur qu'elles auoyēt qu'ils ne fissēt tāt cōtre eux, qu'en fin ils fussent cōtraints de les laisser, par amas de gens. Le soir mesme l'Infante Grisonie en pleura avec son cher amant, qui la consola fort disant, qu'elle ne se deuoit point fascher, & qu'ils auiseroyent si bien à leurs affaires q̄ tout se porteroit biē. La princesse d'Alquimer, qui s'entretenoit fort de dō Fortunian le beau, peu à peu assist tellement son amitié en luy, qu'elle en estoit toute embrasée. Ce prince parloit aucunesfois à elle & la regardoit, non cōme la princesse d'Alquimer, mais comme vne damoiselle qui ressembloit fort à sa biē aimée princesse Clairestoille, de laquelle elle auoit l'air & stature. Par ce moyē cest amoureux prince venoit à adoucir & refroidir vn peu ses anciennes flammes, au lieu que le feu d'icelle croissoit, se voyant ainsi regardée, & ne sçauoit-on dire la peine qu'elle sentoit pour l'amour de luy. Le lēdemain, les deux freres fils de dō Florarlan resolurent de sortir, au moins pour voir le tournoy, à fin que leurs maistresses ne pensassent pas qu'ils se tinssent enfermez, & qu'ils eussent peur

de ces princes. Ils le dirēt aux autres, & tous
 resolurent de sortir en bon ordre. Ne pou-
 uans donc plus supporter ceste iniure, ils
 prièrent tous la Roine & les deux Infantes,
 qu'ils trouuerēt ensemble, de les laisser for-
 tir. Ils demâderent ce congé de si bōne gra-
 ce, que la Roine ne leur peut pas refuser:
 mais les Infantes en furēt fort marries, qui
 trouuerent puis apres leurs cheualiers à
 part, & leur en firent la plaincte, ne pouuās
 contenir les larmes: mais ils les consolerēt,
 & dirēt que les cheualiers leurs cōpagnons
 estoient si excellens aux armes, cōme elles
 auoyēt peu voir, qu'aussi tost qu'ils auoyēt
 esté aduertiz de ce faict, comme ceux qui
 auoyēt coustume de faire peur & nō la rece-
 uoir, & qui estoient ioyeux des difficiles en-
 treprinſes, ils n'auoyēt peu supporter ceste
 hōte de demourer ainsi enfermez, encores
 que tout le monde fust assemblé cōtre eux.
 Et aiousterent, que veu ceste leur resolutiō,
 ils leur laissoient pēser, quel blasme & des-
 hōneur ce leur feroit de demourer seuls en-
 fermez: & qu'elles deuoyent cōsiderer que
 deuāt estre biē tost leurs maris, tout le blas-
 me & deshonneur d'iceux viēdroit à tōber
 sur elles; pource qu'on leur reprocheroit
 qu'elles aimeroient deux cheualiers estrā-
 ges, Chrestiens & couards. Elles qui estoient

discretes, combien qu'elles fussent fort troubles de l'amoureuse passion, en fin iugerēt ces raisons vrayes & certaines, & s'appaisèrent vn peu, voyant que tāt s'en faut qu'ils fussent intimidez du dāger, que mesmes ils estoeyēt ioyeux. La Roine, sans rien manifester à aucune de ces princesses & cheualiers de la court, le soir mesme fit venir le grand Cōestable du Royaume, & luy dist qu'elle auoit esté aduertie d'vne assemblee de quelques malins cōtre ces sept cheualiers estrāges, qui auoyēt emporté l'hōneur des ioustes, & qu'ils n'en sçauoyēt rien, & que pour ceste cause, ils s'en iroyent voir le tournoy, sans aucū doute. Et luy dist que, pource que le cas n'estoit certain, elle ne leur en auoit riē voulu dire: mais qu'elle luy en chargeoit, à toute aduanture, de tenir cent cheualiers prests, de ceux de la garde ordinaire du Roy, pour empescher de faire outrage à ces braves & magnanimes cheualiers; ne luy semblant honnestes de permettre, qu'on fist tort aux cheualiers estrāges venuz en celle ville souz l'asseurance de la iouste. Madame, dist le Cōestable, ie feray prōtemēt ce qu'il plaist à vostre maiesté me cōmander: mais veu les prouesses que ie leur ay veuës faire aux ioustes passees, vostre maiesté se peut asseurer, que s'ils ont les armes en main, ils sont suffi

ſans de ſe garder qu'on leur faſſe aucune iniure. Le pële biē qu'ainſi ſoit, reſpōdit la Roine: ceneātmoins ne faut laiſſer de ce faire, à iuſte raiſō, veu que le ſecret n'eſt manifeſté à aucū d'eux, & à fin que ſi ce rapport ne ſe trouue veritable, ils ne conçoient haine contre aucun. Le Conneſtable ſ'en alla, & le ſoir meſme il fit armer ces cēt cheualiers, & les mit en deux lieux ſi ſecretemēt, que perſonne ne ſ'en apperceut; attendu que à cauſe du tournoy, qui ſe deuoit faire, chaſcun ſe pouuoit armer, & ne ſe pouuoit-on douter d'aucune aſſemblée.

Comme les cheualiers ſortirent en deux parts: comme ils furent aſſailliz par les princes conu- rateurs: & la grande bataille qui fut faiſte ce iour.

C H A P. X C I I I.

LEs deux amoureuses Infantes furent la nuit en grande peine, à cauſe du danger où ils deuoient voir leurs amans, le lendemain: ce neantmoins, de peur de les faſcher, ou deſcourager, eſtans deuant eux, elles ne le donnoient pas à cognoiſtre. Quand le tournoy fut cōmancé, le prince Sferamond, don Lucendus & don Fortuniā ſortirēt armez, ſur leurs cheuaux, avec les meſmes caſques qu'ils auoyēt aux iours des iouſtes,

& pres d'eux estoient trois escuyers avec les lances en la main. Quand ces gentils cheualiers aimez du peuple & de tous les assistans furent venuz en la grande place, chacun laissa de voir le tournoy, à fin de les contempler tous trois ayans fort bonne grace. Les deux Infantes & la princesse d'Alquimer, ayans veu la ioye du peuple, furent elles-mesmes fort ioyeuses avec toutes les autres. Les princes sachans qu'ils estoient venuz là seulement trois, se tindrent plus asseurez de leurs affaires : & voyans qu'ils n'entroyent point au tournoy, pour ne perdre ceste occasiõ, six d'entre eux fort vaillãs avec cinquante braues cheualiers desplacerent pour les venir assaillir. Quand les assistans virent en vn moment tirer les espees par les cinquante conjurateurs qui alloient contre les trois cheualiers estrãges, ils furent tous bien estonnez. Et en cest endroit fut veu vne terreur & espouuãtement si grand entre le peuple, que celuy s'estimoit heureux qui pouuoit le plustost gangner au pied ; & le tumulte d'armes & de gens fut si grand, que quelques-vns furent trespuchez en terre par le heurt des cheuaux, & les autres foulez aux pieds & tuez. Le cry estoit grand & espouuantable, & ne voyoit-on sinon espees &

lances dressees cōtre les trois vaillans princes Chrestiens , lesquels ayans embrassé leurs escus , & mis tous ensemble la main aux espees, assaillirent leurs ennemis si hardiment , qu'ils sembloient trois furieux Mars en l'arçon. Sferamond fendit l'armet au premier qu'il rencontra , luy mit son espee iusques aux yeux , & le renuersa mort par terre : il occit le second & le troisieme quasi en la mesme maniere:& puis apres se fourra entre les autres, comme vn sanglier frappé, fendant la troupe, par force. Don Lucendus fit sentir les coups de son puissant bras à deux cheualiers qu'il tua, & don Fortunian à deux autres, & commencerent à faire choses merueilleuses aux armes : & sans la compassion que l'on auoit de ceux qui mouroyēt, on ne pouuoit dōner à ceux qui regardoyent d'enhaut , pour vn tournoy & combat , vn plus beau & plus plaisant spectacle. Les six princes qui estoient en ceste troupe avec les cinquante , les environnerent tellemēt, que les dames , nonobstant les prouesses des trois cheualiers, eurent grande peur de leurs vies: mais comme ils se fussent trouuez plusieurs fois en semblables dangers, ne faisans cas de tout leur effort , ils se mirent à frapper d'une merueilleuse hardiesse. Sferamond rua vn si grand

grand coup à l'Infant de Samourace, qu'il l'enuoya par terre tout eslourdy, & luy fit sortir le sang par le nez & par la bouche en grande abondance: il fendit d'un coup merueilleux l'escu du seigneur de Ville-franche, luy couppa vne partie du bras, & l'espee descendant plus bas couppa la teste du cheual à l'endroit de la nuque; & par ce moyen & l'homme & le cheual tomberēt avec vne grande angoisse. Don Lucendus tua le Seigneur de la Roche-fendue, frere de ce Seigneur de Ville-franche, & ietta par terre le Seigneur de Solferre griefuement blessé: & don Fortunian occit l'Infant de Silerne, & le prince d'Albacorte: & puis ils se lancerent tous trois parmy les autres d'une telle furie, que quiconque receuoit vn coup de leurs puissans bras, n'auoit plus besoin d'estre medeciné. La Roine & les autres princesses voyās la temerité des princes Payens se fascherent merueilleusement contre eux, encores qu'aucuns d'iceux leur fussent proches parens. Elles les maudissoient & detestoyent vne si meschante trahison: & la Roine disoit qu'il ne se falloit pas beaucoup soucier, & qu'ils seroyent punis, comme l'exces & l'outrage le meritoit. Et voyās la bataille inegalle, ils apperceurent que les trois vaillans princes repoussoyent hardi-

ment les ennemis, desquels outre les six princes (dont aucuns estoient morts, & les autres griefuement blesez) ils auoyent abbatu & desfaict plus de la moitié, & faisoient bien reculer les autres, qui vouloyent tenir bon. Ils faisoient foudroyer leurs espees, trebuscher cheuaux & cheualiers par terre: & chacun estoit bien aise, que les princes Payens receuoient le payement de leur meschante desloyauté & trahison. Tant y a que les coniurateurs ne pouuans plus supporter ces pesans coups, se mirent en fuite; & lors vindrent en la place six autres de ces princes, avec cinquante autres de ces cheualiers, qui pensoient bien fendre les pierres: mais à ceste heure-là mesme, le vaillant Anaxandre & Fioradin sortirent au secours des trois princes, avec les lances au poing. Anaxandre du premier abord, occit l'Infant d'Albarose; & Fioradin, celuy d'Almanfor: & puis ayans mis la main aux espees, ils se fourrerent entre les autres, de telle force, qu'ils monstroyent bien ne faire compte de tous les aduersaires. Sferamond & les deux autres empongnerēt autres lances, & du premier rencontre occirent deux de ces Seigneurs payens, & chargeans les autres, ils firent des cas admirables: & la Roine disoit

aux autres princesses, Je voy maintenant ce que ie ne vis de ma vie, & que ie ne pensay iamais voir au monde: car il ne semble pas que ces cheualiers soyent mortels comme les autres, mais foudres du ciel. Les deux Infantes, quivirent faire de si grandes prouesses à leurs amans, deuindrent ioyeuses & colorees, sans leuer les yeux de dessus eux. Toutesfois la Roine & les autres aussi, ayans entendu que de ces princes qu'elles auoyent veu tomber en terre, la plus-part estoient depefchez & les autres fort blesez, se troublerent grandement: car la Roine craignoit le mal qui en pouuoit aduenir, & les princesses y auoyent quasi toutes leurs parés, encores qu'elles leur sceussent mauuais gré de ce vituperable assaut. Les deux Infantes eurent bien leur part de la douleur, considerans que la mort de ces Princes n'ameneroit que mal à leurs amas; & qu'au moins, ils seroyent contraincts de les abandonner, pour la grande inimitié de tout le pais. L'assaut des ennemis des trois princes fut incontinent renforcé de six autres princes qui vindrent d'un autre costé avec cinquante autres cheualiers, qui les pensoient tous foudroyer & terracer, tout d'un coup; mais leurs cheuaux furēt espouuantez des corps gisans par terre, de ma-

niere qu'au lieu d'auancer ils reculerent: & par ce moyen les coniurateurs ne firent pas ce qu'ils pensoient; mais au contraire les cinq braues princes chargerent de deux costez les ennemis si viuement & d'une telle hardiesse, qu'ils ne deschargeoyent pas vn coup, sans abatre vn cheualier. Ceste meslee fut grande & dangereuse, pour les princes Chrestiens: mais à l'instant vindrent à leur secours, les vaillans Girafer & Stilpon, sur leurs grands cheuaux, qui entrerent avec les lances en l'arrest, en la bataille; & deuant que les rompre, ils occirent chascun trois cheualiers; & puis ils mirent la main aux espees, ruinans tout ce qu'ils rencontroyent. Ceste bataille dura long temps, & le Connestable voyant que les sept cheualiers auoyent du meilleur, se souuenant de ce que la Roine luy auoit commandé, & considerant qu'il valoit mieux que ceste insolence fust chastice, par les offensesz, à fin d'euitier les grandes inimitiez que la Roine & le Roy son fils eussent peu encourir, en faisant mourir ces princes, il ne voulut pas bouger, encores qu'il tint ces cent cheualiers tous prests de sortir. Ce neantmoins la Roine ne peut euitier ceste grande inimitié, comme nous dirons en temps & lieu.

*La fin de ceste bataille : & ce qui s'en ensuyuit
puis apres.*

CHAP. XCIII.

Cependant les cinq vaillans princes, & le Comte Stilpon avec Girafer, se mirent à charger tellement leurs aduersaires, qu'en brief ils en tuerent la plus grande partie, & mirent l'autre en route, qui fut poursuyue iusques hors la place. De dix-huict Seigneurs & Princes Payens, qui se trouuerent en ceste bataille comme chefs de ceste coniuration, en demourerent dix sur le paué, du nombre desquels estoient quatre fils de Rois que nous nommerons; les autres furent griefuement blesez, gisans par terre, que les sept courtois cheualiers ne voulurent pas tuer, combien qu'ils le peussent faire. Ils furent leuez & emportez en leurs logis, pour les faire panser: & quand ils furent medecinez, ils ne voulurent arrester plus long temps en la ville, tant pour auoir entendu que la Roine estoit fort indignee cõtre eux, que pour la honte de leur mesfait, & la peur qu'ils auoyent d'auoir pire. La Roine, pour son honneur, ne pouuoit moins faire que de se monstrier fort indignee contre ces princes,

qui auoyent osé mespriser tellement sa iustice, que de commettre en sa presence vne si grande meschanceté. Les nobles dames qui estoient pres d'elle, louoyent son courroux, & disoyent que les morts & blessez auoyent receu le chastiment qu'ils meritoient. Mais sur toutes, les deux Infantes exaggeroyent fort le cas, qui estoit pareillement blasmé de chascun, qui disoit que la Roine auoit eu grande patience, de n'auoir demonstré son iuste courroux, par effect, aux coniuérateurs & delinquans. Ce neantmoins la Roine ne peut euitier l'ini-mitié des Rois peres de ces princes, lesquels vaincuz du sens & passion ne leur permettant discerner le iuste de l'iniuste, sachans la mort de leurs fils & nepueux, entrerent en vne telle rage & furie, que comme forcenez, apres vn grand dueil, ils s'assemblerent, & delibererent se vanger, non seulement des sept cheualiers estranges, mais aussi de la Roine & du Royaume de Salandrie. Comme ceste guerre s'aprestoit (qui seruit beaucoup à la Chrestienté, comme sera dict en apres) aduint vne chose notable en l'Empire de Perse, que le nombre des Payens se fit si grand en iceluy, que l'Emperiere Persea mesme qui les auoit faicts venir, en eut peur: ioinct, qu'aucuns

de ces Rois (comme a esté dict autrepart) estoient deuenuz fort amoureux des princesses & grandes dames de la court. Sur tous, le vaillant & gentil Roy de Salandrie estoit espris de l'amour de la princesse ; & le vaillant Roy Polidamant des fortes montagnes aimoit l'Emperiere. Ces deux Rois estoient beaucoup reputez en richesses & valeur d'armes ; mais ils estoient si courtois , qu'ils ne dōnerent à cognoistre à personne ceste leur amitié ; & l'Emperiere & la fille se montrās gracieuses enuers tous, demourerent long temps, sans qu'elles s'en apperceussent ; & elles les aimoyent de pure & sincere amitié , pource qu'elles les cognoissoient bien qualifiez en toutes leurs actions. La princesse Clairestoille, dont la beauté estoit incomparable, auoit trois autres amans, le prince de Chizole , le prince de Sallalte, & le Roy des Abderites, qui n'osoient pas luy manifester leur amour , de peur de la fâcher. Le vaillant & puissant Roy de Balian , aimoit spécialement l'Infante Fortune , qui estoit aussi d'admirable beauté : Bamanaldon fils du redoutable geant Arion Seigneur des Isles de l'auanture , aimoit la belle geante Gauriffe. Or aduint que l'amour ne se pouuant tenir long temps caché, l'Emperiere & les autres

s'en apperceurent, dont elles furent toutes fort desplaisantes, craignans que l'amour ne poust ces Rois à leur vser de force. Cela fut cause de les faire retirer peu à peu, de leur familiarité: mais la medecine eut contraire effect, pour l'auoir apliquee trop tard: car quand ces princes se virent priuez de ce doux entretenement, par lequel ils moderoyent leur passion, ne trouuans remede à leur mal, ils commencerent à penser de les auoir souz couleur de mariage, voyans qu'ils n'en pourroyent autrement venir à bout. Les affaires estoient en tel estat, quand le Roy de Salandrie fut aduertty par la Roine sa mere, de ce qui estoit aduenü en ce royaume, & de la grande guerre que ces Rois coniurez luy apprestoyent, pour le ruiner. Ce Roy fut bien esbahy de ces nouuelles, & selon qu'il estoit ieune, vaillant & de grand cœur, il resolut de partir, avec sa gendarmerie, à fin de prouoir à cecy. Parquoy, il mit à part, pour l'heure, l'amour de la princesse, & se resiouit en soy mesme d'y auoir si sagement procedé. Il s'en alla donc prendre congé de l'Empereure & de la princesse, leur declarant la cause de son depart: & tandis qu'il prenoit congé des autres rois Payens, le Roy d'Alcazar son cousin pour ceste mesme occasion print

aussi congé de l'Emperiere: & le lendemain
 ils s'embarquerent tous deux, ayans eu le
 soir autre aduis que les ennemis estoient
 desia en campagne, pour ruiner son royaume,
 & que les sept cheualiers en auoyent
 prins la defense, s'estans monstrez si vail-
 lans, qu'avec deux mille braues cheualiers,
 ayans esté aduertiz qu'un de ces Rois pas-
 soit aux limites, pour se ioindre à l'armee
 generale, ils l'auoyent assailly & mis en
 route. Le Roy se resiouit fort de ceste nou-
 uelle, & s'affectionna avec son cousin à ces
 sept hardis cheualiers, sans les cognoistre.
 Apres leur depart, l'Emperiere vint à consi-
 derer, qu'il luy seroit plustost nuisible que
 profitable: pource, que veu la courtoisie de
 ce Roy & de son cousin, elles pouuoient
 par eux estre gardees des iniures des autres
 princes amoureux, qui pourroyent faire
 quelque folie en leur absence. Parquoy elle
 & les autres se trouuoient bien esbahies:
 ioinct, que les Rois Payens s'estoient telle-
 ment emparez de tout l'empire de Perse,
 qu'il n'estoit au pouuoir de l'Emperiere
 d'empescher par force, leur mauuaise vo-
 lonté. Sur ce elle considera comme le cour-
 roux l'auoit tant aueuglee, que de se met-
 tre en danger, pour cuider vaincre les au-
 tres. Elle en souspiroit, & ayant honte de

son erreur, elle n'osoit communiquer son ennuy à sa fille, ny à l'Infante Fortune; qui voyoyent bien qu'elle se repentoit, mais elles n'osoient pas luy en parler. Toute la consolation de l'Emperiere estoit d'avoir pres sa maiesté, au palais Imperial, la belle grande Sauvage, qui estoit fort vaillante, (encores qu'elle eust l'armee de la Roine Calidor en campagne) & qui luy tenoit familiere compagnie. Elle aimoit l'Emperiere, à cause de la haine qu'elle portoit à la race des Empereurs Grecs: & cōbien qu'elle sceust que l'Infante Fortune estoit niepce de l'Empereur Lisuarr, qui luy avoit occis son pere, si est-ce qu'elle estoit si genereuse, qu'elle ne luy en monstroît aucune inimitié, ains l'aimoit fort, tant pour sa grande beauté & royalle contenance, que pour les caresses qu'elle luy faisoit.

Comme aucuns Rois Payens voulurent enlever l'Emperiere & les Princesses: & le grand trouble qui en aduint.

C H A P. X C V.

LEs affaires estans en ce poinct, aucuns Rois Payens plus fins que les autres, commencerent à s'appercevoir n'estre sans cause que l'Emperiere ne se soucioit point de faire marcher ceste puissante armee, pour aller assaillir l'Empire de Trebisonde.

Ils le communiquèrent aux autres, & commencerent à se douter qu'elle se repentoit de les auoir appelez, pour faire la guerre aux Chrestiens, qui tenoyent sa loy & religion; & qu'avec vn remors de conscience, elle taschoit d'y remedier, par le retardement, attendant vne meilleure resolution: & combien que ceux qui aimoyent l'Emperiere & les autres, fussent d'autre opiniõ, en fin fut resolu entre eux de s'emparer de cest Empire, & de celuy de Medie, qui luy estoit pareillement subiect, pour le diuiser entre eux, ou à tout le moins, le tenir en subiection, iusques à ce que ceste guerre se fist, & paracheuast. Et puis aduiserent de partir avec l'armee, pour aller, ou en Trebisonde, ou en autre lieu, pour nuire d'auantage aux Chrestiens; lesquels empeschez à defendre la Grece, contre les autres Rois Payens, ne pourroyent pas leur faire grãde resistance. On resolut de ce faire proutement. Mais le Roy Polidamant, qui aimoit tant l'Emperiere, pria tous les autres de l'entendre: & pource qu'il estoit entre eux en grande reputation, il fut ouy, & il leur dist. Il y a long temps que ie porte vne grãde amitié à l'Emperiere Persea, de laquelle i'ay receu desia beaucoup de faueurs: à raison dequoy i'espere de la faire Payenne, &c.

la prendre à femme & espouse. Parquoy ie vous prie de proceder icy avec plus d'égard, pour l'amour de moy, puis qu'il y a esperance d'obtenir d'elle amiablement, ce que vous voulez auoir par force. Le prince de Chizol, celui de Sallalte & le Roy des Abderites dirent aussi qu'ils s'entretenoyēt de ces autres princesses & nobles damoifelles, & qu'ils auoyent quelque esperance d'obtenir leurs amours, & que pour ceste cause il se falloit porter en cecy sagement. Parquoy fut resolu que Polidamant parleroit en sorte à l'Emperiere & les autres à leurs aimees damoifelles, qu'ils peussent tirer resolution de leurs amours; & s'ils les trouuoient endurcies, que l'on viendroit à ceste force: pource que la resolution en tel cas, estoit de grande importance. Ils promirent de ce faire, mais non si tost qu'ils eussent voulu; pource que l'Emperiere & les deux princesses ne sortoyent pas souuent, pour le regard susdict; & quand elle sortoit, les autres ne sortoyent pas. En fin Polidamāt importuné par ces Rois, & poussé d'une de ces vaines esperances qui paissent plusieurs amans, qui pensent estre aimez, quand on les a aduisez de bon œil, seulement vne fois, print la hardiesse de dire à l'Emperiere. **Madame, ne me reputez, s'il**

(c) Biblioteca Valenciana (Generalitat de Catalunya)

vous plaist, audacieux, si ie passe en vostre endroit les bornes de modestie, en vous manifestant, par parolles, la peine que ie souffre pour l'amour de vous, comme ie l'ay desia plusieurs fois manifestee, par le visage. Car ne pouuant plus supporter ceste griefue ardeur, qui est pour me faire mourir, i'ay esté contraint de venir vous crier mercy, & demander le remede que vous me pouuez seule donner en ceste mienne infirmité; lequel consiste seulemēt à sçauoir, que vous soyez desplaisante de la passion que i'endure à cause de vostre grande beauté. L'Emperiere fut si troublee de ces parolles, qu'on s'esbahit qu'elle ne se tourna en guise d'un aspic ou tigre enragé, deuers le Roy, & ne luy dist mille iniures; tant elle estoit indignee. Mais selon qu'elle estoit prudente, considerant le danger où elle se trouuoit à cause de son mauvais gouuernement, elle fit de necessité vertu, & se surmontant soy mesme, rougissant de grande colere (ce que le Roy pensa luy estre aduenu de honte) elle luy respondit. Vertueux Roy, vous auez passé plus outre qu'il n'est conuenable à la modestie d'un si grand prince: mais considerāt qu'amour fait faire plusieurs fautes dignes d'excuse, ie ne vous monstre pas la facherie

que ie deurois, attendu que vous estes Roy digne de tout honneur. Il me fait mal que pour l'amour de moy, vous sentiez ceste peine; & si ie vous en pouuois alleger, sans faire tort à mon honneur, croyez que ie le ferois volontiers. Ie ne suis pas maintenāt en terme de penser à ce que vous pensez; & pourtant ie vous supplie ne me troubler, tant que ces miens trauaux soyent passez: & au demourant, puis que vous prenez si grand plaisir à deuiser avec moy, ie vous escouteray volontiers, pourueu que vostre propos soit fondé sur l'honnesteré. Le Roy eut esperance, & respondit avec humilité, s'excusant de sa presumption, & remonstrant qu'il ne pouuoit moins faire, se sentant ainsi brusler, & que puis qu'il luy auoit déclaré son cœur, il pensoit estre infiniment consolé, la supliant de le receuoir en sa bonne grace. L'Emperiere se gouverna au mieux qu'elle peut, pour ne manifester le courroux qui la dontoit: mais apres qu'il fut party, elle se retira en sa chambre, tant enflammee de colere, qu'elle pleura bonne piece, disant en soy mesme. O chetifue Emperiere Persea, où t'a rengé ta folie? voulant offenser autrui, en repoussant l'injure que l'on t'a faicte, ne prenant garde au tort que tu te faisois, tu t'es reduite en tel e

extremité, que l'on te fait encores tous les iours, plus grand tort, sans t'en pouuoir garentir. Voila comme il est vray, que qui-conque fait la guerre, se renge soy-même en vne plus grande necessité, que l'ennemy duquel il se veut vanger. Qui eust pensé, qu'homme du monde eust eu l'audace de faire ce que Polidamant a faict aujour-d'huy? Sçauroit-on voir vne plus grande presumption? ô la grande temerité de ce Roy, d'auoir osé me dire, qu'il s'est faict mō amant! Ma beauté est bien abaissée, puis qu'un Roy payen a esperance d'en iouir: ma reputation & mon degré est bien auily, puis que celuy proiette de m'auoir à femme, que ie ne daignerois pas seulement regarder au visage, sans la necessité de ceste guerre. O chetifue! ie cognois bien maintenant ma faute, d'auoir, à mon grand dommage, entrepris la guerre cōtre les Chrestiens. O Emperiere de Perse! que ce Roy fait peu d'estat de toy? car combien que tu sois douée de si grande beauté, combien que tu sois dame de deux empires, & que ayes pour mary, le plus beau, vaillant & noble prince qui soit au monde, un Roy Payen te veut auoir pour amie. Mais, ou ie perdray l'empire & la vie, ou ie me vangeray d'une telle iniure. Tandis que sur ce el-

le ruminoit plusieurs choses, pensant d'un costé à faire mourir ce Roy, & d'autre part considerant le danger où elle se trouuoit, avec sa fille & l'Infante Fortune, si à tout le moins elle ne faisoit bonne chere à ce Roy, de si grand crédit enuers les Payens, l'Infante Fortune entra en la chambre, & l'ayant trouuee ainsi enflammee elle s'esmerueillà, sachant que ceste Emperiere estoit d'un cœur magnanime, & luy en demanda l'occasion. L'Emperiere bruslant de colere, contre ce Roy, luy raconta tout ce qui luy estoit aduenu avec luy, & qu'elle auoit monsté vne grande patience à supporter ces outrecuidez propos; pource qu'elle se voyoit ainsi en sa puissance, & celle des autres; mais qu'à la fin elle s'en vouloit resentir. L'Infante, pour ne la troubler dauantage, ne luy voulut pas proposer la faute qu'elle auoit faicte, en ce que de libre, elle s'estoit ainsi rendue suiette, pour n'ajouter douleur dessus douleur: mais elle luy dist. Madame, vous avez bien faicte: car il y a temps d'endurer, & temps de repousser aigrement les iniures. Sur ces entrefaictes, la belle grande Sauvage entra, laquelle rapporta qu'elle auoit entendu le conseil tenu entre les Payens, & qu'elle l'auoit sceu de ses amis, qui ne le luy auoyent

pas voulu celer; dont elles se troublèrent toutes deux plus que deuant: & en fin cōme elle les eust veuës ainsi espouuantees, elle leur dist qu'elles ne se souciaffēt point, & qu'elle vouloit mettre sa vie pour leur seruice, comme celle qui ne pouuoit souffrir que l'on vfast d'une si grande trahison & desloyauté à l'endroit d'une si grande Emperiere, & dames tāt honorables. L'emperiere & l'Infante se recommanderent fort à elle, & deuifans du moyen d'euitier ceste furie, la belle Sauvage demanda si lon pouuoit entrer en la Forteresse de la ville, par quelque endroit du palais. L'Emperiere respōdit que ouy, & qu'il y auoit vn chemin souz terre, pour y aller, que peu de ses gens scauoyēt, que les anciēs Empereurs auoyēt faict faire, pour y entrer secretement. La grande Sauvage se resiouit fort, & donnerent ordre qu'il fust ouuert & nettoyé: & l'Emperiere, sans aucun bruit, y fit porter peu à peu, les plus cheres besongnes qu'elle eust: car la forteresse estoit desia munie de tout ce qu'il falloit, pour la defendre de l'assaut des ennemis. Cependant la belle grande Sauvage s'en alla parler à la gendarmerie que la Roine Calidor luy auoit recommandee, & aduisa avec les capitaines ce qui se deuoit faire, quand elle leur

enuoyeroit aduertissement. L'on entendit tout ce iour & la nuict ensuiuant à prouoir le chasteau d'autres viures, que ceux qui y estoient: & l'Emperiere ayant appelle ses Satrapes, leur fit entendre le danger où elle se trouuoit, & ce qu'elle auoit delibéré de faire: & ils la prouueurent de cinq cens cheualiers choifiz & de marque, pour la garde de la Forteresse, qui estoit grande merueille. L'Emperiere fit venir les principaux de la ville, auxquels elle manifesta ce secret; & ils porterent en la Forteresse ce qu'ils auoyent de bon & precieux, & peu à peu y menerēt leurs femmes & filles. Toutes ces choses se firent en l'espace de trois iours.

Comme le Roy Astrapole & la Roine Calidor arriuerent à la court de l'Emperiere: l'honneur qui luy fut faict: & ce qui se fit.

C H A P. X C V I.

EStans les affaires en ces termes, on fut aduertty que la Roine Calidor estoit au port le plus proche de la ville, qui venoit avec autre gendarmerie voir l'Emperiere, & que le renommé Roy Astrapole estoit avec elle. Les Rois Payens s'en resiouirent sachans la grande puissance de ceste Roine, & combiē elle estoit estimee en tout le pa-

ganisme: car ils ne ſçauoyent pas encore qu'elle ſe fuſt faiſte Chreſtienne, & la receurent avec grand honneur. L'Emperiere qui auoit deſia entendu la grande renommee aux armes de ce vaillant Roy Aſtrapole, & comme il eſtoit Chreſtien, ſe reſiouiſſoit aucunement, eſperant qu'elle l'auroit de ſon coſté, à ſon grand beſoing. Mais la grande Sauuage ſe reſiouiſſoit infiniment, de la venue de ceſte Roine ſon amie: & quant à Aſtrapole, combien qu'elle l'aimaſt, à cauſe de leur ancienne amitié, elle le haiſſoit au contraire, conſiderant qu'il eſtoit de la race des Empereurs Grecs ſes mortels ennemis: & ſouuent, depuis qu'elle ſceut qui il eſtoit, elle ſe plaignoit en ſoy meſme, de ce que le premier qu'elle auoit trouué de la race de l'Empereur Liſuart, ſ'eſtoit faiſt ſon amy. Cela, non pour l'auoir eſprouué avec les armes, la garda de l'appeller incontînêt au combat ſur ceſte querelle. Alors eſtoit aduenü que le vertueux Seluagin ſon frere eſtoit deuenü tant amoureux de la belle Gauriſſe, qu'il ſ'en ſentoit merueilleuſemēt enflammé: mais elle, qui ne ſçauoit pas encore de quelle force eſtoit amour, d'un coſté eſtoit deſplaiſante de voir qu'il fuſt en ſi grande peine pour l'amour d'elle; & d'autre part, elle ſe rioit aucunement de luy,

l'estimant simple de mener vne tant triste vie. La grande Sauvage sa sœur luy auoit auparauant communiqué la coniuration des Rois Payens, & le traict qu'ils vouloyent iouer à ceste Emperiere & aux autres princesses: & comme ne pouuant souffrir vne telle iniure, elle estoit deliberee, ou de mourir, ou de la defendre & exempter d'vne tant maudite trahison. Seluagin qui entendit que la trahison estoit pareillement ordie contre sa dame, se troubla du tout, & dist que sa volonté estoit saincte & bonne, & que luy mesme vouloit exposer sa vie, pour empescher vn tel outrage; pource qu'il ne la pouuoit pas employer en faict plus glorieux. Elle aduisa avec luy ce qu'il falloit faire, qui estoit de tenir preste la gendarmerie de Calidor, pour la tirer avec les forces que les Satrapes de Perse auroient prestes en la ville, à fin de la defendre. Le vertueux Seluagin qui estoit de grand cœur, print ceste charge: & sur ce, comme a esté dict, vint la nouuelle que la Roine Calidor estoit venue, qui resiouit l'Emperiere & les autres, sachans que le Roy Astrapole tant renommé aux armes, & fils du vaillant don Silues de la Selue, estoit avec elle. La princesse Clairestoille, sur toutes, receut vne grâde consolatiõ de

la venue de ceste belle Roine & d'Astrapole; pource qu'au parauant elle estoit tât ennuiee & triste, qu'elle ne pouuoit ny boire ny manger, pleurant continuellement, & preuoyât tout ce qui deuoit aduenir à l'Emperiere, à elle, & à tout cest Empire: & sa mere la voyant ainsi affligée, cognoissant que le tour venoit par sa folie, ne faisoit que soupirer; & la princesse voyât qu'elle auoit cogneu sa faute, n'osoit pas la luy reprocher, tant pour la reuerence qu'elle luy deuoit, que pour n'aiouster mal sur mal. L'Emperiere enuoya au port le grand Connestable de son Empire receuoir l'un & l'autre; & la reception fut telle de la part des Rois Payens & des Satrapes de Perse, qu'ils meritoient tous deux. Ils entrerēt en la ville, où leur fut faict grand honneur: & ne scauroit-on dire comme l'Emperiere & toutes les autres furent contentes de la grande beauté de ceste Roine, & de sa bonne nourriture. Le Roy Astrapole voulut baiser les mains à l'Emperiere; mais elle ne les luy voulut pas bailler; ains l'honora grandement, le trouuant le plus beau & le plus dispos cheualier qu'elle vid onques, hors-mis don Rogel & les deux cheualiers de la ioye, desquels elle auoit fresche memoire: & ce qui luy fit porter plus d'affection à ce Roy, estoit de voir, qu'il

qu'il ressembloit à son aimé prince don Rogel. Mais quand ce Roy & la princesse Clairestoille s'embrasserét, qui pourroit iamaïs dire le plaisir qu'elle sentit, sachant que ce beau & vertueux Roy estoit de son sang, & tant renommé aux armes? L'Infante Fortune le receut aussi avec grande ioye, sachant outre le parentage, qu'il auoit esté nourry & esleué avec don Fortunian le beau, son fils. Et apres toutes ces caresses & accueils, tandis que l'Emperiere deuisoit avec la Roine Calidor, estant l'une amoureuse de la gentillesse de l'autre, le Roy Astrapole estoit émerueillé de la beauté de Clairestoille, & ne pouuoit leuer les yeux de dessus la belle Infante Fortune, se resiouissant merueilleusement d'auoir trouué là des parens de si grande beauté. Elles le voyans si familier & ioyeux, luy communiquerent le grand danger auquel elles se trouuoient, disans qu'elles auoyét occasion de benir tousiours ce iour bien fortuné de leur venue, moyennant laquelle, elles esperoyent asseurer en partie leur estat, qui estoit en vn extreme danger. Le Roy se troubla fort, ayant entendu cela, & fut fort courroucé cōtre ces Rois Payés, comme elles cogneurent à son visage: & apres qu'elles se furent recommandées à luy, le priant de conseiller & secourir l'Emperie-

re & elles contre la trahison de ces Rois, il leur donna bon courage. En apres, le Roy deuifa bien longuemēt avec la belle Sauuage; & apres plusieurs courtoisies, la gracieuse Sauuage luy dist. Monsieur, ie me dois biē fācher de mon mauuais sort, en ce qu'estāt entre nous contractee vne tant bonne amitiē, de laquelle i'estois bien fiere, il faut que i'en sois priuee à mon grād regret. Et pourquoy cela, madame, respondit-il? Ie vous le diray apres, dist la grande Sauuage, & cognoistrez que mon honneur me cōtrainct à ce faire. Le Roy se souzrist, & dist. Ie n'entends pas que de ma part ceste amitiē se viē ne iamais à dissoudre; car ie l'estime autāt, que si ie l'auois avec la plus grande princesse du monde: & là où vous voudrez la rompre, ie la veux entretenir ferme, tant que ie pourray: car ie ferois vne trop grande perte. La damoiselle le regarda, & vid biē qu'il auoit esté desplaisant de ses parolles: & selō qu'elle l'aimoit beaucoup, elle ne voulut dire autre chose pour l'heure: mais entrant à deuiser du danger, où l'Emperiere & les autres se trouuoient, ils proposerent, ou de mourir en la peine, ou d'empescher le meschant dessein des Rois Payens: & le Roy luy dist. Madame, si ie vous ay avec moy en ceste entreprinse, ie ne me soucie gueres du

pouuoir des ennemis. Monsieur, respondit-elle, vous me pouuez auoir avec vous : car ie ne peux souffrir, que l'on fasse vne telle iniure à ces grandes dames. Apres cela, la Roine demoura à deuiser avec l'Infante & la princesse, se resiouissant avec elles; d'auoir cogneu parés tant nobles & de si grande beauté : & cependant l'Emperiere & le Roy Astrapole parlerent ensemble de ce faict; & comme le Roy l'eust fort encouragée, ils appellerent la grande Sauvage & le bon Sauuagin son frere; & conclurēt entre eux de faire secrettement bonne garde, de peur que les Rois Payens, qui auoyent leurs forces dehors, ne s'emparassent de la ville; pour la garde de laquelle, ils se presenterent tous trois, & l'Emperiere dist qu'elle feroit entrer secrettement trois mille cheualiers, & trois mille hommes de pied, dedans la ville, & que les citoyens en estoient desaduertiz. Ils arresterent, que Seluagin, à vn certain signe, ameneroit le matin, dedans la ville, toutes les forces de la Roine, faisant semblant qu'elle voulust les reuoir pour son plaisir; & que ce soir mesme, le Roy Astrapole feroit entrer la gendarmerie, qu'il auoit amence, le pouuant faire sans aucun soupçon, d'autant qu'elle estoit arriuee & desembarquee, ce iour : qu'en ceste manie-

re se trouueroyēt dedās la ville, douze mille cheualiers, & vingt cinq mille hōmes de pied de la Roine, pour la defense de la ville & de l'Emperiere, sans ceux que les Satrapes y amenoyent peu à peu: que lors avec la presence de tous trois, l'Emperiere pourroit courageusement respondre aux Rois Payens, & leur faire teste; & que s'il estoit besoin de plus grand appuy, le Roy feroit venir prontement autre secours. L'on s'arresta là, & les dames demourerent tant consolees, que encores qu'elles vissent les forces grandes des Rois Payens, les viues couleurs leur retournerēt au visage, ne faisant que remercier Dieu, de leur auoir enuoyé ce vaillāt Roy pour les secourir, à leur grand besoin. La Roine fut par moyen & expressement logee en la forteresse du chasteau; & la princesse Clairestoille, l'Infante Fortune & Gauriffe, avec toutes les autres plus belles & gentiles damoiselles, demourerent tout à propos avec elle. L'Emperiere seule demoura au palais, avec aucunes siēnes dames & damoiselles. Le soir, la gēdarmerie que le Roy & la Roine auoyēt amenee, entra, souz ceste excuse, dedās la ville; & personne ne se trouua, qui y prinst garde: & la nuit, les Satrapes, par le commandement du Roy de Siranquie, mirēt secrette-

ment bon ordre à la garde de la ville, qui estoit forte & bié prouueuë. Le chemin souz-terrain du palais à la forteresse, estoit desia net, par lequel passoyët tous les seruiteurs avec les prouisions necessaires; & le lendemain, le vaillant Roy de Siranquie mit par tout tel ordre, qu'il sembloit que l'Emperiere qui estoit magnanime & courageuse, ne fist pas grand cas des ennemis, voyant mesmement le Roy Astrapole, & la grande Sauvage tant vertueuse, aupres d'elle. Ce iour-là, la gendarmerie de la Roine Calidor entra dedans la ville, avec grande allegresse de reuoir leur naturelle Roine; & n'y eut personne des Payës, qui prinst garde pourquoy l'on faisoit cela. Le lendemain le Roy Polidamat, par l'importunité des Rois Payës, s'en vint à l'Emperiere, qui sçauoit bié desia ce qu'elle deuoit respondre, & le Roy Astrapole estoit desia secrettement armé, ayât avec soy la vaillante grande Sauvage desarmée, mais avec les armes tant prestes, qu'elle se pouuoit incontinent armer.

La rude responce que l'Emperiere donna au Roy Polidamat: les paroles qui furent tenues entre luy & le Roy Astrapole: & comme les Payens tascherent de forcer la ville.

LE Roy Polidamant, cōme a esté dict, retourna requerir derechef, avec plus grāde cōfiāce de pouuoir obtenir del' Emperiere, le fruct desiré de son amour, pour les dernieres paroles qu'elle luy auoit dictes: & le Roy des Abderites, allant avec luy, delibera de descouvrir son feu à la princesse Clairestoille. L'Emperiere ayant sceu qu'ils estoient desia entrez au palais, s'estoit assise sus vn riche siege, en la grāde sale, souz son poile magnifique. Le Roy qui estoit fort courtois, la salua avec grande reuerence, & salua le Roy Astrapole, & la Roine Calidor avec la grande Sauuage, qui estoient à deuiser à part. L'Emperiere le receut avec grāde courtoisie, & le fit seoir aupres d'elle: à lors, apres vn long circuit de paroles, il ne faillit pas à repliquer ce qu'il auoit dict, & que si elle eust sceu la peine de son cœur, cōme noble & genereuse dame, elle seroit induite à auoir cōpassion de luy. L'Emperiere qui auoit la responce preste, ne peut auoir la patience de le laisser acheuer de dire & remōstrer sa grande peine; mais luy respōdit. O Roy, puis que vous auez si peu de prudēce, qu'elle ne vous laisse cōsiderer ce qui est de vostre deuoir, ny distinguer vostre estat, du mien, & cōme vous ayant appelé à mō secours en ceste guerre, au lieu que ie pēsois

que vous fussiez en campagne armé contre mes ennemis, vous-vous estes mis à aimer les dames & moy particulierement, à qui vous deuriez auoir respect; ie vous veux faire entendre, que vous deuez aller apliquer vostre amitié en dame qui soit selon vostre estat, & non pas en vne Emperiere de Perse, à qui ne se trouuera Roy en tout le Paganisme, qui soit egal. Vous estimez bien peu ma grandeur, & faites peu de cas de ma beauté, si vous auez esperance d'obtenir mon amour, que le plus grand & le plus vaillant prince du monde, don Rogel de Grece, duquel vous n'estes pas digne seulemēt de porter la lāce, a obtenu, cōme mō mary, & nō autremēt. Ostez vous de deuant moy, & que ie ne vous voye iamais, si vous ne voulez que ie vous fasse seruir d'exēple à tous les presomptueux cheualiers qui sont au monde. Retournez en vostre païs, où, puis que vous estes plus enclin à l'amour des dames, qu'à manier la lance, vous n'aurez faute de maistresse qui vous accepte pour amant; car on trouue des dames par tout, mais non pas des Emperieres mes semblables: & ce disant, elle se leua en si grāde colere, que de la plus belle dame qui se soit trouuee de son temps, elle sembla la plus horrible furie infernalle, qui se peust

voir; tant la colere & courroux l'auoit trou-
 blee, & changee. Le Roy Polidamant fut si
 estonné de ces propos, qu'il demoura cōme
 vne pierre, sans pouuoir respondre: mais
 quand ceste perturbatiō luy fut passée, selō
 qu'il estoit superbe, changeant l'amour en
 haine, pour se voir ainsi mesprisé, il fut si te-
 meraire qu'il voulut aller mettre les mains
 sur elle, se confiant à trois Rois Payés qui e-
 stoyēt avec luy, sçauoir est le Roy des Abde-
 rites, le Roy Nicanor, & le Soldan d'Alape,
 avec cinquāte cheualiers: mais le Roy Astra-
 pole se mit biē tost au deuāt, qui luy dist. Po-
 lidamant, ne faites pas ceste folie, de mettre
 la main sur vne noble Emperiere, principal-
 lemēt deuāt moy qui vous en feray repētir.
 La belle Sauvage voyāt le debat cōmancé,
 s'en alla prontemēt s'armer: & le Roy Polida-
 māt deuenu furieux, mit incontīnēt la main
 à l'espee contre le Roy Astrapole, sans respō-
 dre vn mot: & Astrapole ne fut tardif à tirer
 la sienne: & ayant prins vn escu d'entre les
 mains d'vn escuyer, il en repara le coup du
 Roy forcené, qui descēdit d'vne telle force,
 qu'il en fendit vne partie. Le vaillāt Roy de
 Siranque luy deschargea vn grand coup
 sur son escu, duquel il s'estoit couuert la te-
 ste, & le luy fendit du tout, & luy mit l'es-
 pee vn doigt dedans l'armer. Alors les cin-

quante cheualiers Payens mirent la main aux espees; & au contraire, le vaillant Seluagin, qui estoit là armé, avec deux Satrapes de Perse, & trente vaillans cheualiers, degainerent pareillement leurs espees; & comme lors le Soldan d'Alape, & les deux autres eussent les armes au poing, l'on commença vn espouuâtable debat. Mais l'Emperiere, la Roine & ces nobles dames, qui estoient là, s'estoyent lors retirees en chambres seures & hors de danger; & l'Emperiere donna ordre que le Roy fust secouru. A lors la vaillante grande Sauvage estant entree en la sale sembla vn loup entre plusieurs agneaux, & estant entree en la foule, frappa le Roy Nicanor le premier, luy fendit son escu & l'armet, & luy mit l'espee vn doigt auant dedâs l'os. A lors s'augmenta la meslee, pource que deux autres Satrapes de la garde de l'Emperiere entrerent en la sale avec plus de soixante cheualiers, & les payens furent tous despeschez, hors-mis le Roy Polidamant, le Soldan, & les autres deux Rois: car la grande Sauvage les sauua, & pria le Roy de Siranquie de ne leur faire autre mal. On les laissa donc aller, en menaçant & barbotant entre leurs dents, & disans la paternostre du singe. Le vaillant Seluagin print la charge à l'heure de met-

tre en poinct les foldats , pour la garde de la ville , confiderât bien ce qui aduiendrait à caufe de ce grand debat; & ayant faict fermer les portes , le peuple print les armes, fâchant ce qui eftoit aduenû; & combien qu'il fust eftonné de voir fi pres , vne puiffante armee payenne, fi eft-ce que fâchant que le Roy de Siranquie , Chreftien, eftoit du cofte de l'Emperiere , que fa gendarmerie eftoit dedâs la ville, & que pareillement la grande Sauuage & fon frere auoyent prins les armes en main pour elle, il s'affeurâ entieremēt & deuint courageux. Quand les Rois Payens ainfi bleffez furent en l'armee, & que l'on ſceut ce qui eftoit aduenû, les autres Rois furent tant irritez , que à l'heure meſme ils cuiderent prendre les armes, & affaillir la ville, ſans ordre : mais les plus ſages dirent qu'il ne falloit pas faire cela; pource que la ville eftoit gardee par le Roy de Siranquie & ſes gens, & qu'il valoit mieux ſ'apreſter à la prendre ainſi qu'il falloit, & mettre le ſiege deuant. Ce iour meſme ſe vindrent camper deuant la ville ſoixante mille cheualiers & cent mille hommes de pied; & le Soldan d'Alape fut enuoyé avec dix de ces Rois , ſ'emparer de tout ceſt empire , & le ſoumettre à leurs loix. La ville fut aſſiegee de tous coftez,

non sans la crainte des dames & du peuple de dedans, voyant vne armee si grande : & l'Emperiere se retira avec la Roine & les autres dedans le chasteau, qui estoit fort, où le Roy, la grande Sauvage & les Satrapes alloient les voir, & leur donnoient courage, voyans que la ville estoit bien munie. Le vaillât Seluagin qui estoit de bonne grace, entra, ce iour, & non deuant, en la bonne grace de la belle Gauriffe, qui sentoit peu l'ardeur amoureuse, cōme il a esté dit, seulement pour auoir entendu par ces dames, qui s'estoyent trouuees à ceste querelle, la valeur, qu'il auoit monstree, avec les armes; ioinct qu'il la regardoit & seruoit d'une grande amour, & que l'Emperiere luy disoit souuēt qu'elle estoit bien rigoureuse de n'accepter son seruice, estant si vertueux & gentil cheualier. Toutes les autres luy en parloyent souuent, & particulièrement l'Infante Fortune. Parquoy, pour ne sembler sauvage, elle commancea à luy faire quelque honneste faueur, dont il estoit si ioyeux, qu'il ne pouuoit durer. La grande Sauvage sa sœur, voyant son frere si gail-
lard en son amour, s'en rioit, & souuent, en riant, le recommandoit, en public, à la belle Gauriffe : dont elle rougissoit souuent ; & neantmoins, elle qui parauāt n'auoit gou-

sté de quelle qualité estoit amour, comman-
 cea à le sentir; & là où au precedant, elle ne
 se soucioit gueres de luy, elle commancea à
 se resiouir, en le voyant, & à desirer de le
 voir, quand il estoit loïn. L'Emperiere & le
 Roy de Siranquie sachans que les Payens
 se faisoient tousiours de plus en plus mai-
 stres de l'Empire de Perse, commancerent à
 craindre fort le mauuais succez de ceste
 guerre, considerans qu'ils ne pouuoient
 auoir secours, puis que tous les secours ap-
 pellez & non encores venuz, seroyent con-
 tre elle, quand ils seroyent arriuez. Par le
 discours de toutes ces choses, la princesse
 Clairestoille ne se pouuoit pas resiouir, &
 disoit souuent en soy-mesme, qu'il n'y auoit
 damoiselle au monde, de grand estat, plus
 trauaillee d'esprit qu'elle estoit; pource
 qu'apres vn mal, luy en venoit incontinent
 vn autre plus grand. L'Emperiere qui la
 voyoit ainsi affligee, sentoît vne grande
 peine, & l'Infante Fortune la consoloit con-
 tinuellement. Ceste gétile princesse, se sou-
 uenant bien souuent de son cher amant,
 desiroit le reuoir, & se sentoît tant enflam-
 mee en son amour, qu'elle disoit en soy-
 mesme. Ah a vertueux prince! que ie suis
 peu fortunee en vostre amour, en ce que
 vous ayant imprimé en mon cœur, ie ne

peux vous reuoir. O maudite damoiselle, qui vinstes me demander mon cœur, que ie n'ay peu reuoir, depuis qu'il est party. Helas ! si maintenant mon aimé cheualier estoit avec moy, que ie penserois estre asseuree ? ie me resiouirois bien tant, que ie ne craindrois plus les forces de noz ennemis. O vertueux prince ! où estes-vous maintenant ? ne considerez-vous pas le danger où ie suis, & que si ie tōbe entre les mains de ces chiens, ie ne peux plus estre vostre ? si cest Empire se perd, qui vous est reserué, quand le pourra-on r'auoir ? Ah a ! tout le monde est esmeu à cause de ceste guerre, & n'y a cheualier qui n'ait prins les armes, & vous ne venez pas pour defendre celle que vous monstrez aimer si fort. O sçauante Dragosine, où sont les promesses tant de fois reiterees que vous m'avez faictes, disant que mon aimé prince don Fortunian le beau, ne peut tarder à venir me trouuer, pour me defendre ? & vous voyez qu'il n'est encores venu. Ah ! que me sert, ou que m'importe le seruice que le prince Sferamond m'a faict de le deliurer du fort enchantement qui le retenoit, puis que maintenant qu'il est en liberté, il ne vient me trouuer ? Ah a ! quand il estoit enchanté, ie le tenois pour excusé, sachant qu'il n'estoit

en luy de venir : mais maintenant qu'il est hors de ceste prison, que peux- ie penser, voyant qu'il ne vient point ? La belle princesse avec telles exclamations, pleuroit aigrement, & souuent faisoit venir à soy la sçauante Dragosine, à laquelle elle se plaignoit que son amant ne retournoit point, comme elle luy auoit dict tant de fois, qu'il retourneroit. Dragosine, qui auoit desia acquis, par long estude, tant de son antique sçauoir, qu'elle sçauoit tout ce que depuis son departement luy estoit aduenü, luy disoit tout, & la consoloit grandement, la priant d'auoir patience, & qu'elle feroit bien tost consolee, par sa presence : mais comme elle ne fist que gemir & soupirer, Dragosine en eut si grande pitié, qu'elle proposa d'aller pour l'appeller, & l'amener là à toute force, craignât que ceste desolee princesse ne tombast en quelque dangereuse maladie, à cause de sa longue tristesse.

Ce que le Roy Astrapole proposa de faire pour l'aide & secours de l'Emperiere : comme elle y consentit en fin : & ce qui fut fait.

CHAP. XC VIII.

LE Roy de Siranquie discourant sur le moyen de defendre l'Emperiere en ceste guerre, considera que ceste estoit parauanture vne occasion de faire, que l'Emperiere

periere se pacifieroit avec le prince don Rogel & les Empereurs Grecs : & ayant communiqué, vn iour, le faict, à l'Infante Fortune, & à la princesse Clairestoille, il appella vn iour l'Emperiere à part, qui estoit fort troublée de se voir reduite en tel poinct, & ayant desia entendu que les Rois Payens, qui estoient espenduz par l'Empire avec l'autre armee, s'en estoient quasi du tout saïfiz : & le Roy luy dist. Tresserenissime Emperiere, vous deuez estre certaine, que toutes choses aduiennent au monde, par la volonté de Dieu, ou par occasion, ou par permission. Et quant à ce que ces desloyaux Payens, vous ont brassé ceste trahison, ie pense que Dieu l'a permis pour deux raisons; l'une, à fin que vous cognoissiez vostre grande faute, de vous vouloir fier en ses ennemis & les vostres, pour vous en seruir cōtre ses fideles Chrestiens; l'autre, pource que par ceste occasion, il vous veut acheminer à faire paix & vous pacifier avec le prince don Rogel, & les autres de sa race. Il a parauanture voulu se seruir de moy, comme de son instrument, m'ayāt faict à present venir icy, pour prendre non seulement la protection de vous, contre noz communs ennemis, mais aussi pour accorder les affaires entre vous &

don Rogel: de quoy i'ayvne telle esperance, depuis que i'y ay pensé, qu'il me semble delia voir, que non seulement vous l'aurez pour mary, mais qu'il s'estimera heureux de vous regagner. I'ay parlé à luy, & sçay bien qu'il vous porte grauee en son cœur, il cognoist sa faute, il s'en repent; & soyiez assuree que le plus grand contentement qu'il puisse auoir, est, d'entendre, que vous ayez laissé la haine cōceue contre luy, que vous luy ayez pardonné, & que vous le vueilliez recevoir en vostre grace. Madame, ie sçay bien que ie vous dy: s'il pouvoit sçauoir cecy, il n'y eut onques cheualier au monde, qui fust plus heureux que luy. Ie suis certain que sentant l'iniure que ces meschās Rois Payens vous font, il sera tout en feu du desir de vous vanger; mais, sans doute, il craindra vostre courroux, duquel il faict plus de cas, que de toutes les armes du monde: & sans cela, croyez que sans attendre la suite de ses troupes, il s'en viendrait vistement prendre les armes pour vostre defense. Ie vous voudrois supplier, qu'il vous plaise que ie luy fasse entendre ce cas, comme de moy, que vous estes disposée à luy remettre toute iniure passée, cognoissant que tout est auenu, à cause d'amour, lequel n'ayant aucune loy

en foy, auffi ne la peut donner ny receuoir
 d'aucun : & finalement ie vous fuplie, que
 pour la confolation de vofre fille, qui fem-
 ble vouloir mourir de desplair, pour don-
 ner la vie à celuy, auquel vous auez tafché
 de donner la mort, & pour mettre le mon-
 de en repos, & pouuoir vous vanger du
 tort, que ces barbares vous ont faict, en
 leur donnant vn chafiment qui foit à ia-
 mais memorable, ie vous fuplie, di-ie, vou-
 loir que ie prêne la charge de cefte affaire;
 & ie vous promets dés maintenant, que
 vous- vous trouuerez la plus confolee prin-
 cefle du monde: vofre ancienne ioye vous
 fera rendue, & le tout fe paftera, à vofre fi
 grand honneur & gloire, que vous ne fçau-
 riez defirer mieux. Ces propos furent fa-
 gement notez par l'Emperiere, laquelle
 ayant cōfideré que le tout eftoit pour fuc-
 ceder & aduenir comme il difoit, ores que
 don Rogel eftoit libre de fe marier, fe ref-
 iouiſſoit en fon cœur, tandis qu'il difcou-
 roit ainſi : & quand le Roy eut acheué de
 parler, elle ne ſe peut pas garder de ietter
 vn ſouſpir, en diſant. Monsieur, ie cognoy
 bien que le confeil que vous me donnez,
 eſt bon & ſainct, & cognois ſemblablement
 qu'il m'eſt expedient de le prendre. Ie veux
 experimenter ſi don Rogel a ſouuenance
 de mon amour, & ſ'il eſt vray qu'il ſe ſoit

repenty du mal qu'il m'a faict; & si ie trouue qu'ainfi soit, ie pourray comme vous dites, m'estimer heureuse: mais s'il aduient autrement, soyez certain, que de ces propres mains, ie mettray fin moymesme à toutes mes calamitez. Le remets en vous & vostre prudence, ce mien affaire; escriuez comme il vous plaira, & faites en sorte que la reputation de ma grandeur & mon honneur soit gardé; ie ne contrediray à aucune chose que vous fassiez; & là où le prince don Rogel aura souuenance de moy, & de l'amour qu'il m'a portee, se repentant deuant moy, du tort qu'il m'a faict, ie luy pardonneray, & le receuray en ma grace. Acheuant de dire ces paroles, les grosses larmes luy vindrent abondamment aux yeux, & elle demoura vn peu, sans les pouuoir estancher. Le Roy la remercia fort de l'honneur qu'elle luy faisoit, & apres l'auoir fort consolée, il s'en alla, & escriuit à don Rogel, en Trebifonde. Ce iour mesme, le Roy pour consoler la princesse Clairestoille, s'en alla la trouuer, & luy dist secrettement ce qu'il auoit faict avec l'Emperiere, & ce qu'il auoit obtenu d'elle: dequoy elle fut si ioyeuse, qu'elle ne faisoit que rire, & en mener feste avec l'infante Fortune, à laquelle elle dist, que desormais elle deuoit bien viure

en repos, pource que le prince don Rogel son pere prendroit la charge de recouurer cest Empire d'entre les mains de ses ennemis: & pource que la magicienne Dragosine luy auoit promis d'aller trouuer son aimé prince, elle l'en pria de rechef; & elle sachant où il estoit, se mit en vne nue, & passa d'vne merueilleuse legereté, au Royaume de Salandrie; & ayant salué ces princes à l'improuuen, elle leur dist le danger de l'Empire de Perse, & comme l'Emperiere estoit estroitement assiégée en la ville de Taurique, qui auoit besoin de prompt secours: autrement, qu'elle estoit entre les mains des Payens, dont elle ne pourroit eschapper, sinon par vne longue guerre, & avec grande difficulté. Elle les pria, au nom de l'Infante Fortune & de la princesse Clairestoille, vouloir laisser toute autre affaire, pour les aller secourir en diligence; & elle leur raconta comme elles auoyent euité le danger de tomber en la puissance de ces Rois Payens, par la venue du Roy Astrapole de Siranquie, & tout ce qui estoit aduenü à l'Emperiere, avec le Roy Polidamant des fortes montagnes; & cōme apres que l'Emperiere eut rendu vne rude responce à sa requeste, selon que l'insolence d'iceluy le requeroit, il auoit voulu mettre la

main sur elle, qui auoit esté defendue par la grande Sauvage & le Roy Astrapole. Ils s'enquirent de ceste grande Sauvage, à cause du renō de sa valeur, & de sa rare beauté; & la magicienne leur en dist tant de choses, qu'ils eurent desir de la voir. Parquoy, les trois princes resolurent de partir, tant pour le secours qu'ils pouuoient donner à l'Empereur, par lequel ils pouuoient l'attirer à faire la paix avec don Rogel, que pource qu'ils estoient interessez en cest danger, tous trois, à cause de l'Infante Fortune, & la princesse Clairestoille. Ils en parlerēt aux autres, & finalement ayans fait promesse à la Roine de Salandrie & aux deux Infantes de retourner bien tost, ils partirent tous trois, non sans grand desplaisir de ces dames. Les deux vaillans princes Anaxandre & Fioradin demourerent avec les deux geans Girafer & Stilpon, lesquels à grande peine voulurent demourer: mais les princes l'impetrerent d'iceux, à cause des urgentes affaires. Ils prindrent tous quatre la charge de la guerre, & se porterent tellement à l'encontre des ennemis, que souvent ils les endommageoyent par leurs escarmouches, qui les rendoyent redoutables à tout le camp payen. Les trois princes partis du royaume de Salandrie, ne s'a-

miferent en chemin à aucune entreprinſe,
 pour arriuer bien toſt en Perſe. Cependant
 ſe renouuella l'amoureuſe playe au cœur
 de don Fortunian le beau, ſequel ſe repre-
 ſentant deuant les yeux la belle princeſſe
 Claireſtoille, ſe ſentoit tout ioyeux en ſes
 amoureuſes flammes. Il ſe ſouuenoit des
 faueurs qu'il auoit receuës d'elle, de l'a-
 mour qu'elle luy auoit touſiours monſtree,
 & comme elle auoit procuré à l'endroit de
 Sferamond, ſa deliurance. Au contraire il
 confideroit qu'elle auoit eu vn pauvre con-
 tre-change de luy, en ce qu'il n'eſtoit allé
 incontinent la ſeruir. Et quand il penſoit
 que la renommee de ſa grande beauté auoit
 attiré à ſoy tant d'excellens princes, & qu'el-
 le auoit touſiours eſté conſtante en l'amour
 d'iceluy, il ſe conſommoit en ſon feu, & ſe
 reputoit ingrat & meſcognoiſſant. Tant y
 a qu'il ne penſoit en autre choſe, qu'en la
 beauté de ſa belle princeſſe. Dragofine luy
 diſoit en chemin tant de choſes d'elle, que
 le pauvre amant eſtoit tout rauy d'aïſe,
 eſtât marry d'auoir demouré ſi long temps
 abſent, & deſirant extremement la voir &
 ſeruir, de maniere qu'il diſoit ſouuēt. Ah a,
 qu'il me ſeroit bien employé, que ceſte
 haute & noble princeſſe m'eust mis en ou-
 bly, ou ne voulust, de deſpit, m'accepter, ny

pour amant, ny pour seruiteur ! Mais Dragosine luy disoit qu'il ne luy falloit pas craindre cela , & que iamais elle ne l'oubliroit , pourueu qu'il retournaſt la ſeruir , en laiſſant toute autre affaire. Tandis que ces trois princes ſuyuoient , ioyeux, leur chemin, les Rois Payens commencerent à aſſieger eſtroitement la ville de Taurique : & quand Polidamant fut guarý de ſes playes, il changea en ſi grande haine, l'amitié qu'il portoit premierement à l'Emperiere , qu'il ne penſoit nuit & iour en autre choſe, qu'à luy nuire; & fut eſtably Chef de ce ſiege, par tous les autres Rois , qui s'adonnerent totalement à ceſte entreprinſe. Le Soldan d'Alape occupa tout l'Empire des Perſes, en moins d'un mois, & print Medie, & ayãt mis par tout bõne & groſſe garniſon, il ſ'en retourna au camp, avec vingt mille cheualiers & quatre vingt mille hommes de pied. Cependant, le vaillant Roy de Siranquie, avec l'aide de Sauuagin & de la grande Sauuage, faiſoit ordinairement trauailler, nuit & iour , aux fortifications de la ville. La grande Sauuage auoit entrepris de defendre, avec cinq mille cheuaux & dix mille hommes de pied, le tiers de la ville; le Roy de Siranquie, avec autant de forces, l'autre tiers; & le vaillant Sauuagin, le demourant,

avec vn pareil nombre. Les quatre Satrapes avec les citoyës & la garnison, auoyent charge de defendre la place, & de courir ça delà, où il feroit befoin.

Comme les Rois Payens s'aprestèrent de donner vn furieux assaut à la ville : & comme Saurmagin fut faict Cheualier de la belle Gauriffe.

C H A P. X C I X.

LA Princesse & l'Infante Fortune auoyët grande peur, voyans à toute heure du haut de la forteresse, tant de pauillons à l'entour de la ville, ne voyans autre chose que luire les armes de tous costez. Mais quand elles virent puis apres arriuer le Soldan d'Alape, avec autres forces, & que l'on sceut que les Payens auoyent entre leurs mains tout l'Empire de Perse & de Medie, qui pourroit iamais exprimer la douleur particuliere de la belle Clairestoille, laquelle sans la consolation que l'Infante Fortune luy donnoit souuent, & aucunes fois, la gracieuse Gauriffe, fust tombee en quelque griefue maladie. Ceste Gauriffe estoit fort plaisante & facetieuse ; & comme elle rûe entrec en ceste fantasie amoureuse, qu'elle

n'auoit encores esprouuee, elle alloit voir souuent la princesse, & selon qu'elle estoit libre en propos, elle luy disoit des choses dignes de rire, touchant la nouuelle amitié que Sauuagin luy portoit; & la princesse luy disoit, qu'elle auoit grand tort de ne l'aimer, puis qu'il estoit tant bon & gentil cheualier: & elle luy disoit, Madame, ie suis contente de luy vouloir bien, pour l'amour de vous, puis qu'il vous semble qu'il le merite. Alors Sauuagin suruint là à l'improueu, & comme elles rioyent, la princesse luy dist. Seigneur Sauuagin, si vous sçauiez, ce que nous venons de faire pour vous, vous nous voudriez vn grand bien. Mes dames, respondit-il, ie vous aime tousiours, honore, & reuere en mon cœur, pour voz autres merites, sans sçauoir que vous fassiez pour moy, aucune chose; à plus forte raison le doy- ie faire, sachant vostre bon office en mon endroit. Mais, luy dist la princesse, que voudriez-vous obtenir de nous maintenant, qui vous fust plus agreable? Vne chose, respondit-il, par laquelle vous me rendriez heureux sur tous les cheualiers du monde. Or dites que c'est: nous vous l'accordons, dist la princesse, toute gaye; & Sauuagin respondit. Je voudrois que vous fissiez tant que ceste belle & gail-

larde damoiselle Gauriffe me receust pour
 son cheualier. A l'heure Gauriffe deuint
 rouge, & comme elle ne respondist point,
 la princesse & l'Infante Fortune luy dist.
 Madame, puis que ce gentil cheualier me-
 rite, à cause de ses vertuz & de l'honneste
 amitié qu'il vous porte, toute honneste fa-
 ueur de vous, octroyez luy, s'il vous plaist,
 ce qu'il demande: car cela ne peut pas pre-
 iudicier vostre hōneur. Mes dames, respon-
 dit Gauriffe, puis que vous me le conseil-
 lez, ie le feray, sachant que l'on ne me peut
 blasmer d'auoir suyuy vostre conseil: mais,
 pource que ie ne sçay pas ceste maniere
 d'accepter quelqu'un pour son cheualier;
 ce que la damoiselle l'acceptant, est tenue
 de faire pour luy, & ce qu'il est tenu de faire
 pour elle, ie voudrois en estre informee. La
 princesse & l'Infante rians, dirent que c'e-
 stoit sagement faict à elle, de ne se soumet-
 tre à aucune loy, sans cognoistre la force
 d'icelle: & l'Infante luy dist. Vostre cheua-
 lier est tenu de vous obeir, en tout ce que
 vous luy commanderez, & de n'entrepren-
 dre aucune chose, sans vostre congé; & s'il
 faict quelque entreprinse & la mette à exe-
 cution, il faut que ce soit souz vostre nom
 & faueur; & ne pourra mettre son amitié
 en aucune dame ou damoiselle, sans vostre
 licence

licence. Au contraire vous estes tenue de luy mōstrer & faire toute honneste faueur, à fin que par ce moyen le cœur & la force luy croisse pour vostre seruice, qu'il doit preferer à toute autre chose. Gauriffe se souzrit d'une merueilleuse grace, & dist. S'il est ainsi, ie gangne beaucoup, par ce moyen, puis que ie m'aquiers vn cheualier tant noble & vertueux, pour me seruir. Le l'accepte volontiers dès à present pour mon cheualier, pourueu neantmoins qu'il se soumette de garder ce à quoy il s'oblige; & quant à moy, ie me soumets de luy maintenir toutes les honnestes faueurs, qu'une damoiselle scauroit faire à cheualier: mais s'il vient à defaillir à ce qu'il promet, quelle punition luy donneray-ie? Elles se souzrurent toutes deux, & dirent. Vous le degraderez & priuerez de vostre grace; qui ne sera pas peu de chose: car outre ce qu'il perdra vne tant belle & gaillarde damoiselle, il perdra son credit à l'endroit des dames & damoiselles d'honneur. Gauriffe toute ioyeuse, & avec vn visage riant, par lequel elle augmentoit beaucoup sa beauté, se tourna à l'heure vers Sauuagin, & luy dist. Seigneur Sauuagin, vous entendez le tout; voyez s'il vous plaist accepter les conditions & char-

ges que ces dames alleguent: si vous les acceptez, ie vous accepte dès à present, pour mon cheualier: mais si vous les trouuez trop aigres & seueres, dites le librement, à fin que nous n'ayons point de debat. La princesse & l'Infante se prindrent à rire de rechef, avec les autres qui estoient là, ayans entendu ces parolles: & l'amoureux Sauuagin, se ietta, à ceste heure-là, à genoux deuant elle, & luy dist. Ces conditions non seulement me plaisent, mais ie feray tousiours content de les garder: & en signe que vous m'acceptez pour vostre cheualier, & que vous auez puissance sur moy, baillez moy voz belles mains, à fin que ie vous les baïse, comme le deuoir porte. La belle Gauriffe fut honteuse de le voir à genoux deuant soy: & pource qu'il ne se vouloit pas leuer, elle luy dist. Ie vous commande, comme à mon cheualier, de vous leuer: & quant à ce que vous me demandez mes mains à baïser, nous voirrons puis apres, si ie le puis faire, avec mon honneur. Il se leua incōtinent, & l'Infante Fortune opina qu'elle luy deuoit bailler ses mains, en signe de foy & hommage: & elle les luy bailla, & Sauuagin les luy baïsa plusieurs fois, avec le plus grand plaisir du monde. Sur ce, l'Emperiere entra en la

chambre, tenant la belle grande Sauvage par la main; & ayans entendu, ce qui auoit esté faict là, elles se refiouirent avec l'un & l'autre, estimans Sauvagin heureux d'auoir choisy vne damoiselle de si grande honnesteté & beauté; & Gauriffe heureuse, d'auoir rencontré vn cheualier tant vertueux & gaillard. Ils leur firent reuerence, à ceste occasion; & la belle grande Sauvage receut vn grãd plaisir, de voir son frere tant ioyeux de ceste amour; car elle aimoit fort Gauriffe, pour son honnesteté & autres siennes rares qualitez. Ils passerent ainsi ce iour: mais sur le soir, les espions vindrent rapporter que les Payës faisoient leurs aprests, pour assaillir la ville: ce qui fut cause de les espouuanter toutes, & principalement les nobles damoiselles de la ville, qui estoient en la forteresse du chasteau. Mais le vaillant Roy de Siranquie, la vertueuse Sauvage, & le vaillant Sauvagin, avec les Satrapes de Perse, n'auoyent, tant s'en faut, crainte, que mesmes ils sembloient desirer cest assaut, pour faire preuue de leur vaillance, ayans mesmemēt bien muny la ville de toutes les choses qu'il falloit, pour la defense de la muraille. L'Emperiere s'estant retirée en la Forteresse, avec la Roine Calidor & les autres, encores qu'elle fust de

cœur franc & magnanime, considérât bien toutes les choses, & comme elle se trouuoit entre les forces de tant d'ennemis, qui la contraindroient à tout le moins, s'ils la pouuoient tenir, de se marier à quelqu'un d'eux; que le semblable aduiédroit à sa fille, & que son Empire estoit totalement perdu, sentoit en son cœur vne grande tristesse, & ne se pouuoit resiouir, encores qu'elle s'en efforceast, deuant le monde; & si elle prenoit quelque confort en son mal, c'estoit de penser en ce que le Roy Astrapole luy auoit dict de don Rogel, qu'elle auoit imprimé en son cœur, avec vne douce inimitié. S'occupant en ceste douce pensée, elle venoit à tirer quelque cōsolation à sa douleur: mais pensant qu'elle le reuoirroit bien tost, elle estoit bien si ioyeuse, qu'elle disoit en soy mesme, que si elle pouuoit voir cela, elle ne se soucieroit pas de demourer sans son Empire. Estant aucunes fois en ceste consideration, elle se le representoit deuant les yeux armé de toutes ses armes, qui luy demandoit humblement pardon, & la suplioit le remettre en sa grace: en quoy elle prenoit vn si grand plaisir, qu'elle se sentoit entièrement consolee. Et pource que ceste meditation luy estoit agreable, elle y entroit souuent, & mettant toute autre pensée à

part, elle s'y amusoit; de maniere que peu à peu aduint que au lieu que premierement quand elle entédoit son nom, elle s'enflammoit de colere & courroux, maintenāt elle estoit toute cōsolee, quād on parloit de luy: & quand on n'en parloit pas, elle donnoit occasiō aux autres d'ē parler, à fin de l'ouir nōmer. De là peut-on cognoistre, que quād vn cœur amoureux a receu vne fois, vne vraye amitié, avec bon fondement, il ne la peut oublier; & si aucunes fois il est indigné enuers la persōne aimée, en fin ceste amour toujours repuilule, principallemēt quand elle s'est emparée d'un gentil cœur. Mais re tournans à nostre propos, ie dy que la ville s'emplit de peur & terreur, quand l'on sceut le dessein des ennemis: mais les vaillans & courageux chefs de dedās, donnoyēt courage aux craintifs & pusillanimes. L'Emperiere & les autres, sur le soir, enuoyerēt appeler le Roy, la grande Sauvage & son frere, pour entendre leurs volonteiz, & aussi pour prédre cœur; car elles se sentoiet toutes cōsolees, quād elles les voyoyēt & entendoyēt parler. Ils s'en allerent vn peu deuiser avec elles, & cependant Sauvagin s'accosta de la damoiselle Gauriffe, laquelle estoit naturellement courageuse & hardie; & neātmoins ayant cōmancé à mettre en luy son amitié, elle

elle auoit peur qu'en l'assaut qui se deuoit donner, quelque malencontre aduint à son cheualier, par la hardiesse qu'il auoit prinse de la faueur qu'il receuoit d'estre par elle accepté pour son cheualier. Sauuagin la pria affectueusement de voir le matin ceste bataille, & luy faire vne speciale faueur, de se mettre en haut du chasteau, à le regarder de ceste tour, qui tendoit au quartier, qu'il auoit entrepris de defendre, à fin que se mirant souuentes fois en son beau visage, la force & le courage luy augmentast tout à la fois. Gauriffe luy dist, avec quelque larme à l'œil, souzriant neâtmoins vn peu. Je veux faire tout au contraire : car ie ne veux pas que vous me voyiez. Ah a! respondit-il, & pourquoy cela? Pource, dist Gauriffe, que ie veux mieux faire que vous ne sçauiez, me gouuernant avec vous, comme le bon medecin, qui ne donne pas au malade ce qu'il demande, quand il voit qu'il demande ce qui est contraire à sa santé. Sauuagin la supplia de luy vouloir declarer ce que vouloyent signifier ces parolles, & elle luy dist, avec vn gracieux souzris. Monsieur, ie vous refuse ma presence, en ceste bataille: pource que ie sçay bien qu'estant faict nouuellement mon cheualier, pour me cōplaire, & pour monstrier que vous estes digne

de ceste faueur, & de toute autre que ie vous sçaurois faire, vous me voudrez mōstrer vostre valeur, & l'estendue de voz forces: & pour ceste cause, vous pourriez vous mettre en si grand danger, que vous y perdriez la vie, & moy vn loyal & amiable cheualier: & ce disant, la couleur luy monta au visage, & Sauuagin, à cause de ces amoureuses parolles, vint à s'enflammer dauantage en son amour, & luy respondit. Vous pouuez estre certaine, madame, que ie seray plus temperé en mon ardeur de combattre contre les ennemis, si vous le me commandez: & si iamais la vie me fut chere, c'est maintenant; puis qu'en viuant, ie sens vn si grand plaisir, en pensant seulement que ie suis faict digne d'estre vostre cheualier & de vous seruir. I'estime tāt ceste faueur, que ie ne mesprise plus ma vie, comme quand ie n'estois soumis au seruice d'aucune damoiselle. Elle deuint rouge & toute gaye à cause de ces parolles, & luy dist. Et ie vous cōmande, par l'obligation que vous auez à moy, de fuir les dangers de ceste bataille, entant neantmoins que vostre honneur le pourra permettre. Souuenez-vous que i'ay desormais puissance sur vous, & que vous n'en pouuez pas disposer de vous-mesmes. le le sçay biē, madame, dist Sauuagin, & suis plus

Plus content d'auoir perdu avec vous maliberté, que n'est vn autre quand il l'a recouuree. Sur ce furent tenuz entre eux plusieurs autres amoureux propos, par lesquels l'vn cogneut l'amitié de l'autre; & partirent, quand le Roy & la grande Sauvage, voyans deormais la nuit close, prindrent congé, pour se retirer en la ville, estant la nuit ensuiuant, celle, en laquelle il falloit demourer plus vigilant que iamais, à cause de l'affaut que l'on attendoit des ennemis.

Le grand & furieux assaut que les Payens liurerent à la grande ville de Taurique: & ce qui succeda, à cause du secours que ceux de dedans eurent.

C H A P. C.

A Pres que le Roy de Siranquie, la belle grande Sauvage & Sauuagin eurent souppé, en la grande sale du palais, ayans à l'entour d'eux, les trois Sattapes, & leurs autres capitaines, ils s'en allerent à la lueur de plusieurs torches, reuoir les gardes & la muraille entierement: & apres auoir mis bon ordre à toutes choses, ils se retirerent au grãd palais, & les Sattapes, tour à tour, s'en allerent faire la ronde par la ville. Mais le vaillant Roy Polidamant, le Roy de Nica-

nor, le Roy des Abderites, le grand Soldan d'Alape, & les autres Rois, ayans tenu conseil sur l'assaut qu'ils deuoyent donner le lendemain, ayans faict vne reueuë de leurs gens, trouuerent qu'ils auoyent quatre vingt cinq mille cheualiers, & deux cës cinquante mille hommes de pied, pour combattre. Ils resolurēt d'assaillir la ville de tous costez, & particulierement la Forteresse, sachans que s'ils la prenoyent, ils seroyent maistres de la ville. Le Roy Polidamant, qui haïssoit tant l'Emperiere, print la charge de combattre de ce costé, ayant avec soy vingt cinq mille cheuaux, & cinquante mille hommes de pied fort experts & vaillans. Le Roy de Nicanor, avec le prince de Salalte, le Roy Crouant, le Roy de Calimor & le Roy de Sipons, avec tant d'autres cheualiers & gens de pied, entreprindrent de combattre du costé d'Occident. Le Soldan d'Alape, avec le Roy de Girmond, le Roy des Isles obscures, le Roy de l'Isle Superbe, & le Roy d'Olane avec plusieurs autres princes & notables cheualiers, entreprindrent de combattre du costé d'Orient, qui sembloit fort difficile à gangner. La fortresse estoit du costé d'Occidēt, que Polidamant auoit entrepris d'assaillir. Le Roy Branzan de Taronicon homme tres-vaillant & membru com-

me vn geant, ayant avec soy huiet Rois excellens, avec quinze mille hommes de cheual & soixāte & dix mille hommes de pied, entreprint d'assaillir la ville du costé du Midy. Le Roy de Silan, cheualier fort vaillant & de grand conseil, demoura à la garde du camp, avec le reste des gens de pied. Deux heures deuant l'aube du iour, on tira la gendarmerie, en ordonnance, hors du camp; & le bruit des trompettes & tabours estoit si grand, qu'il sembloit que tout deust abysser. L'Emperiere, la Roine Calidor & les deux princesses avec Gauriffe, se leuerent, avec grand espouuancement, de leurs liets, & se vestirent, toutes passées à cause d'un si grand tumulte, & sachans que l'on deuoit assaillir la ville. A l'aube du iour, on vid les troupes aux lieux deputez, & incontinent apres furent cōmancez ces furieux assauts avec vn si grand bruit, qu'il n'y auoit cœur si hardy qui n'eust peur, hors-mis les braues capitaines. Et quand l'Emperiere & les autres virent les estendars & enseignes desia souz le chasteau où elles estoient, elles eurent si grande peur, qu'elles ne faisoient que prier Dieu, qu'il les secourust. Le Sarrape, qui auoit la charge du Fort, avec les cinq cens braues cheualiers de Perse, s'apresta à la defense d'iceluy. Mais le Roy Polida-

mant se presenta avec toute sa troupe, souz
 les murailles, tant de la ville de ce costé là,
 que du chasteau : & quand les eschelles fu-
 rent dressees, on ne sçauroit dire la grande
 hardiesse des Payens, qui y montoyēt pour
 gangner la cime de la muraille. Les Rois qui
 marchoyēt deuant, encourageoyēt les pufil-
 lanimes, & par leur exēple augmentoyent le
 courage aux vertueux. Le vaillant Roy Po-
 lidamāt sur tous, mōtoit aux eschelles, d'v-
 ne si grande hardiesse, que les dames qui le
 cogneurent se contristoyent, comme si des-
 ia il eust gangné le dessus de la muraille. Le
 vaillant Sauuagin auoit ce quartier en gar-
 de, l'ayant choisy, lequel encourageant ses
 gens, couroit de tous costez, où il y auoit
 du danger : & les braues defenseurs, aucuns
 avec fiesches, autres avec pierres, soufre,
 poix chaude & huiles bouillans, escartoyēt
 bien les Payens ; & plusieurs qui d'vne trop
 grande hardiesse se mettoient à monter les
 eschelles, estoyēt repoussez & culebutez de-
 dans le fossé : & pour ceste cause, la poussiere
 estoit tant esleuee en haut, que l'on ne pou-
 uoit pas voir ny la muraille, ny les comba-
 tans. L'Emperiere, la Roine Calidor, & les
 autres princesses, prians Dieu au haut des
 tours, où elles estoient asseurees & hors le
 danger des fiesches qui offusquoyent l'air

de tous costez, regardoyent tout ce qui se faisoit là, & virent que le vaillant Roy Polidamant estoit mōté en haut, lequel se tenāt de la main gauche à vn creneau, frapport de l'autre main sur les defenseurs d'en haut. Les dames à cause de ce danger commencerent à crier, & à ce cry courut là le vaillant Sauuagin, lequel auoit renuersé en bas plus de trois cens cheualiers; & voyant ce Roy qui estoit prest d'entrer, luy deschargea vn si grād coup sur l'armet, qu'il le fit tresbucher de haut en bas. Alors les dames ietterent vn cry de ioye, & louoyēt infiniment le vaillant Sauuagin, lequel sachant bien que sa bien aimée Gauriffe le voyoit, faisoit choses plus que merueilleuses, courant de toutes parts. La bataille estoit grande en ce lieu: car le Roy Polidamant s'estant releué sollicitoit ses gens de monter; & les gens de pied descochoyent tant de flesches contre les defenseurs de la muraille, que l'air en estoit plein & la terre couuerte. Les trois autres assauts estoient furieux, aux autres endroits, & le bruit estoit si grand par dehors, des trompettes, tabourins, le tumulte de ceux de dedans, le brisement des eschelles, le fracasser des pierres & creneaux, qui tomboyent en bas, que toute chose n'estoit qu'espouuancement & terreur. Le Roy Astrapole defen-

doit vaillamment son quartier ; car il auoit abbatu de sa main plus de cinq cens cheualiers. Il couroit par tout, où il voyoit estre besoin de secours ; & tous les autres, à son exemple, menoyent hardiment les mains. La belle grande Sauvage pareillement, armee de luisantes & riches armes, faisoit des choses plus qu'admirables, frappant ceux qu'elle voyoit desia pres des creneaux, pour se ietter dedans, & donnant courage à ses gens. Les trois Satrapes faisoient aussi bien leur deuoir de leur costé, & encourageoyēt merueilleusement les cheualiers de Perse, disans que s'il aduenoit que les ennemis entrassent de leur costé, c'estoit faict de la gloire du nom de Perse. Ces assauts furent donnez si viuement & soustenuz si vaillamment, qu'il y eut vne grande occisiō, principalement du costé des Payens, desquels les fosses estoient remplis. Le vaillant Soldā d'Alape & les autres Rois faisoient vn merueilleux effort de mōter sur la muraille, de leur costé, & montoient deuant les autres: ils furent plusieurs fois renuersez en bas: mais eux preferans l'honneur & la gloire à leurs vies, sembloyēt des Dragons; plusieurs fois firent peur à ceux de dedans, & à la vaillāte grande Sauvage, laquelle eut, ce iour-là, beaucoup à faire, à defendre son quartier;

pource qu'en cest endroit, l'esfort des Payens
 fut grand. Le combat fut si espouuantable,
 que l'on n'entendoit autre chose que voix
 de blesez, horribles cris de ceux qui y mou-
 roient, cliquetis d'armes, & terribles sons
 d'instrumens de guerre, qui ne menaçoÿent
 que de mort & ruine: de voir puis apres,
 d'un spectacle tant horrible, les morts qui
 remplissoÿent les fossez, c'estoit pour espou-
 uanter la mort mesme. Ce grand assaut fut
 tellement continué, que dès le iour qu'il fut
 cōmancé de tous costez, ceux de dedās n'eus-
 rent iamais loisir de reposer: pource que les
 assauts estoient tellemēt ordonnez, qu'une
 partie de l'armee combattoit tousiours de-
 hors, tandis que l'autre reposoit; de manie-
 re que les defenseurs n'auoyent pas seule-
 ment le loisir de prendre leur repas. La dili-
 gence des Payens estoit grande, ce iour-là,
 & la vigilance pareille des assiegez. L'Em-
 periere & toutes les autres s'occupoyent à
 prier deuotement Dieu, qu'il les secourust;
 & les autres dames prioient sans cesse, aux
 Eglises & maisons; & le tumulte estoit si
 grand, par la ville, que l'on ne se voyoit pas
 l'un l'autre. Le Roy de Siranquie soustint,
 ce iour-là, vne grāde peine: car courāt ores
 deçà, ores delà, il ne pouuoit plus respirer;
 tant les Payens renforçoient incessammēt
 l'assaut.

l'affaut. Gauriffe voyoit du haut d'une tour son aimé cheualier, qui couroit sur la muraille, avec mille fleches fichees en son escu & armes, lequel tuoit & renuersoit de haut en bas, tous ceux qui s'esforçoient de gagner le mur. L'orgueilleux Roy des fortes montagnes combattoit d'une si grãde colere & courroux, que voyant son effort estre vain, il maudissoit & blasphemoit horriblement ses Dieux, qui donnoyēt la force aux ennemis de pouuoir resister à vn tel assaut. Les Payens furent prests d'entrer plusieurs fois en diuers lieux, & tousiours ceux d'en haut les renuerserent en bas, & ne fut veuë de long temps vne bataille semblable à ceste-là. Et combien que les defenseurs combattissent vaillamment, quand les citoyens virent l'obstination des ennemis, ils cōmencerent à perdre cœur; mais ils auoyent seulement esperance en la nuit qui aprochoit, laquelle mit fin è ceste horrible bataille: car les Rois Payens, voyans la grande occision de leur costé, & leur desauantage de combattre en l'obscurité, firent sonner la retraite, & s'en allerent mal empoinct, & tous sanglans.

La provision qui fut faicte par le vaillant Roy de Siranquie dedans la ville : & comme les Payens , trois iours apres , aprestèrent vn autre assaut.

C H A P. C I.

A Pres que l'assaut eut prins fin, les citoyens reprindrent cœur, & l'Emperiere, la Roine Calidor & les autres remercièrent la bonté de Dieu, qui les auoit deliurees de ce danger. Le Roy demoura à donner ordre en la ville, pour les gardes de la nuit, avec la grande Sauuage, les louanges desquels estoient merueilleuses à l'endroit des citoyens. Ils enchargerent au vaillant Sauuagin d'aller resiouir les dames & soupper avec elles, pour leur oster toute melancolie du cœur. Ce qu'il fit de bõne volõté, à fin de voir sa belle Gauriffe, pour laquelle il se sentoit le cœur frappé du trait amoureux. Les dames & damoiselles de la ville auoyent esté, ce iour, en grãde peine: mais apres que la douleur fut cessée, & qu'elles virent le bõ Sauuagin, qui apporta certaine nouuell: de la retraite des ennemis, à leur grãde perte, elles se resiouirēt dauantage, & se mirent toutes à l'interroger de plusieurs choses. Il leur presenta à toutes les recommandations

du Roy & de sa sœur, les excusant de ce qu'ils ne pouuoient venir, ce soir, soupper avec elles, ayans à donner ordre aux gardes de la ville, pour la nuit, & prouuoir à ce qui estoit de besoin. Il baïsa, par force, les mains à la belle Gauriffe, qui estoit toute ioyeuse & contente de sa venue, & l'Empereiere luy dist. Vous pouuez maintenant cognoistre combien vous estes obligee à fauoriser & estimer vostre cheualier, à cause des grandes prouesses qu'il a faictes au iourd'huy, s'exposant à tout danger, pour vous sauuer & nous aussi, des mains des ennemis: vous auez veu comme il fut celui qui fit trefbucher du haut en bas le furieux Roy Polidamant, qui estoit desia venu iusques aux creneaux, avec vn si grand orgueil. Madame, respondit Gauriffe, vous dites bien, que mon cheualier est digne de toute faueur: car veritablement il s'est au iourd'huy monstre vaillant; & ie me puis vanter d'auoir en mon seruice, vn cheualier digne de tout honneur. Il s'humilia à cause de ces parolles-là, & respōdit. Madame, s'il y a quelque chose de bon en moy, cela viēt de la grāde hardiesse que me donne vostre beauté, sans laquelle ie ne ferois rien: & pourtāt si i'ay faict quelque chose ouable, la louāge vous en doit estre attri-

buce, & non pas à moy, puis que vous en estes la cause. Deuisans ainsi ioyeusement, elles entrèrent toutes en la grande sale, pour soupper, sans auoir autre cheualier que luy, qui repeut, en ce soupper, dauantage ses yeux de la douce presence de la belle Gauriffe, que le corps, de viandes : de quoy elle estoit toute honteuse, bien qu'elle eust en son cœur grand contentement, de voir qu'il la regardoit ainsi d'un œil amoureux, & aucunes fois si attentiuement, qu'il ne se souuenoit pas de manger. On parla en souppant de la grande hardiesse des ennemis, qui s'exposoyent si obstinement aux dangers de mort, de la grande occisiõ d'iceux, & comme les fossez estoient remplis de leurs corps. On parla du grand cœur & vaillance du Roy Polidamant; & Sauuagin loua fort le Soldan d'Alape, qui auoit vaillamment combatu, ce iour-là. Il loua merueilleusement le Roy Astrapole, qui auoit semblé, ce iour, vn foudre de guerre, cõtre les ennemis: & apres vn long deuis, il se retira, quand il fut temps, ayant laissé ces grandes dames fort consolees, lesquelles s'en allerent dormir en plus grand repos de leurs cœurs, se fians à la bonne garde du Satrape, qui auoit la charge de la Forteresse. Les citoyens furent, en la ville,

un peu consolez le soir, & se resiouirent d'auoir veu les ennemis repoussez, & leur villetant vaillamment defendue; louans infiniment le Roy Astrapole, lequel ils disoyent dōner bien à cognoistre qu'il estoit sorty du glorieux sang des princes Grecs, & qu'il estoit digne de ce grand renom, que par sa haute valeur, il auoit acquis par le monde. Ils faisoient grand cas, avec la force du bras, de son grand courage & de la hardiesse qu'il auoit monstree, de sa dextérité, diligence, & de son bon sens, à auoir diligemment prouueu à tout ce qui estoit besoin, pour ceste defense. Ils ne cessoyent d'attribuer grande gloire à la belle Sauuage, disans que comme Dieu l'auoit accomplie en toute grace & beauté, aussi l'auoit-il faicte nompareille en force & agilité de corps: & ne cessoyent point de louer aussi Sauuagin son frere. Le Roy & la belle Sauuage donnerent ordre apres soupper à toutes choses, & voulurent aller en personne, voir les blesez, prendre soucy de les faire medeciner, & les prouuoir de toutes choses necessaires. Quand les Rois Payens furent retirez en leurs pauillons, non fort ioyeux en leurs cœurs de ce qui leur estoit adueni contre ce qu'ils auoyent pensé, firent en apparence bon semblant, de peur

d'intimider leurs soldats, & firent panser les blesez; iurans par le pouuoir de leurs Dieux, qu'ils ne cesseroient iamais, tant qu'ils eussent prins & profané ceste ville, qu'ils donneroyent au pillage, aux soldats: & apres qu'ils eurent mis bon ordre au camp, ils s'en allerent reposer, à cause du long trauail. Le lendemain, la trefue fut accordée pour deux iours, à fin d'enseuelir les morts, qui estoient en grand nombre du costé des Payens; lesquels pensoient bien auoir la ville au second assaut, avec ces princesses, lesquelles ils auoyent desia diuisees entre eux, avec tout cest empire, en intention d'aller bien tost apres assaillir l'Empire de Trebisonde, attendant autres secours des Rois Payens. Ils delibererent de donner vn autre furieux assaut à la ville, incontinent apres la fin de la trefue, & ne cesser tant qu'ils l'eussent prinse: & quand l'Emperiere & les princesses sceurent cela, elles retournerent en leur premiere melancolie; mais le Roy, la grande Sauuage & Sauuagin ne faillirent de les encourager, remonstrans que leurs soldats auoyent volonté de combattre mieux que deuant: ce neantmoins elles ne se pouuoient resiouir. On fit, ce iour, de grands aprests de part & d'autre, à cause de la trefue expirée; & la

princesse Clairestoille, tant à cause de ceste
 dangereuse bataille, que l'on attendoit, que
 pour n'auoir nouuelle de son aimé prince
 don Fortunian le beau, estoit toute pensif-
 ue, quād elle vid Dragosine (en laquelle elle
 pensoit à l'heure) se presenter deuant elle ; à
 laquelle toute ioyeuse, elle dist. M'amie,
 que signifie ce tant vostre secret retour? Il
 signifie, respondit Dragosine, la bōne nou-
 uelle que ie vous apporte : car vous deuez
 sçauoir que vostre aimé cheualier don For-
 tunian le beau est icy pres, & vous le voir-
 rez demain, sans faulté. Ceste delicate da-
 moiselle fut surprinse d'une ioye si extre-
 me, qu'elle cuida choir de son siege, & fust
 tombee si la magicienne ne l'eust retenue,
 qui s'en apperceut, & luy aida à se coucher
 sus vn petit liēt, qui estoit là, & luy deslaça
 sa robbe; de maniere qu'elle ne tarda point
 à retourner à soy: & la magicienne luy dist.
 Mais que deuiendrez-vous quand vous
 voirrez vostre amant, puis que vous-vous
 troublez ainsi, entendant seulement qu'il
 est pres d'icy? Ah, m'amie, respondit la prin-
 cesse, ay-ie pas occasiō d'estre ainsi esmeuē
 à cause de ceste nouveauté, & d'entendre
 que celuy qui a mon cœur en sa puissan-
 ce, retourne me voir, veu qu'il y a si long
 temps que nous ne nous sommes veuz des-

yeux corporels, encores que ie l'aye tousiours veu des yeux de l'esprit. O puissance d'amour, qui m'eust iamais faict croire que ie me fusse ainsi priuee de moy-mesme de ma liberté? le vous prie de me dire la verité, si mon aymé don Fortunian le plus beau qui fut iamais, sera demain icy, à me consoler par sa douce & agreable presence. Madame, respondit Dragosine, il y sera, sans doute, pour la consolation de son cœur, pour vous resiouir, pour vous seruir & pour vous defendre de l'oppresse de voz ennemis. Si vous sçauiez comme il s'est resiouy, quand il vous a ouy nommer seulement, vous diriez bien qu'il vous surpasses encores en amour. Ah, que dites vous m'amie, luy dist Clairestoille, pensez vous donc que ie cede à mon cheualier en nostre amour? Ah a, si ie pouuois exprimer par parolles, ce que ie sens en mon cœur, il n'y a celuy qui ne confessast, qu'il n'y eut onques damoiselle, qui sentist plus grande peine, pour l'amour de son aymé cheualier, que moy. Mais comment pourrois-ie croire qu'il me fust egal en nostre amour, si depuis si long temps qu'il m'a laissée, il n'est point retourné me voir? Dragosine l'excusa fort de ce costé là, disant qu'il auoit eu quelques empeschemens. Mais que vous

dist-il, m'amie, dist la princesse, quand vous luy donnastes à entendre, que noz ennemis me tenoyent ainsi serree? Ie le vis tant troublé contre eux, respondit elle, & tant indigné, que ie ne me tenois quasi plus assise aupres de luy, tant il estoit irrité: & quand ie luy racontois en chemin, ce que les Payens vous auoyent faict, & comme aucuns princes entre eux, auoyent proietté de vous auoir pour femme & de iouir de vostre amour, il estoit en grande colere, & sollicitoit tousiours ses compagnons de haster le pas, craignant d'arriuer trop tard à vous donner secours. La passionnee damoiselle estoit si consolee de cela, qu'elle eust voulu que la magicienne n'eust iamais acheué de le raconter. Apres elle luy demanda qui venoit quant & luy. La meilleure compagnie, respōdit elle, qui se puisse desirer: à sçauoir le prince Sferamond de Grece vostre frere, qui vient aussi pour vous seruir & ayder en ceste guerre, avec vn grand desir de vous voir & de vous cognoistre, & le pere don Lucendus de Frâce pere de vostre amant. Ils sont trois cheualiers si excellens, qu'à peine se pourroyent trouuer trois semblables. Qui pourroit iamais dire le contentement que receut ceste belle & gracieuse Princesse, quand elle ouit

ces choses? Elle fit venir incontinent l'Infante Fortune, à laquelle aduint quasi ce qui estoit aduenu à la princesse, quand elle sceut la venue de son mary & de son fils, avec le prince Sferamond. Elle ioignit les mains au ciel, & avec larmes de ioye, rendit graces à Dieu, qui les auoit ramenez tous deux sains & saues, apres les auoir si long temps attenduz. Elles se prindrent avec ceste ioye toutes deux par les mains, & estans suiuiues de Dragosine, elles s'en allerent trouuer l'Emperiere, en sa chambre, qui faisoit à ceste heure là ses prieres en son cabinet, fort trauaillee à cause du grand assaut, qui s'apprestoit le lendemain à la ville & au chasteau. L'Emperiere qui les vid entrer si ioyeuses, s'esmerueillla fort, ne prenant pas garde que Dragosine venoit derriere elles: & la princesse luy dist Madame, mettez deormais tout ennuy & fascherie souz le pied, puis que Dieu, ayant pitié de noz calamitez, nous enuoye maintenant vn secours si grand, que nous auons bien occasion de nous resiouir. Dea, ma fille, dist l'Emperiere, ne tardez point à me dire, ce que vous sçavez de ce secours. Le prince Sferamond de Grece mon frere, sera demain icy à nostre secours, & avec luy, le prince don Lucendus & don Fortunian le beau,

beau, vostre cheualier & le mien. On ne scauroit dire la grande ioye que receut l'Emperiere, qui deuint toute vermeille en face, & dist avec vn grand contentement, Vous m'apportez bonnes nouuelles : & en cest endroit Dragosine luy raconta tout ce qui a esté dict desia, & comme elle les auoit laissez à vne iournee pres, ayans intention d'affaillir, tous trois, le camp des ennemis, & ne se presenter deuant elles, que premierement ils ne les eussent vangees en partie, du tort que les Payens leur auoyent faict, de les trahir & assieger ainsi. L'Emperiere remplie d'une ioye infinie dist, Or puis que i'ay avec moy, ces trois excellens princes, ie ne veux plus craindre les forces des ennemis. Allons en aduertir la Roine Calidor, & puis le faisons scauoir au Roy Astrapole & à la grande Sauage; & ainsi elles s'en allerent trouuer ceste Roine.

Comme les trois princes comparurent le lendemain à l'assaut: comme ils chargerent le camp des Payens: & ce qui aduint.

CHAP. CII.

LA Roine Calidor fut merueilleusement ioyeuse de ceste nouuelle, & tout in-

conti

continent elles enuoyerent querir le Roy, & le luy dirent, qui en fut fort content; & estant retourné en la ville, il le dist à la grande Sauvage, laquelle apres auoir demouré vn peu en suspens, luy dist. La venue de ces princes me deuroit fort resiouir, à fin de les cognoistre, pour la grâde renommee qu'ils ont aquisie par les armes, outre ce qu'ils sont de sang & race si nobles: mais l'inimitié que j'ay avec le sang de Grece, & l'obligation qui m'astreinct à vanger la mort du grand Sauvage mon pere, faict que ie desire les voir & iuis bien aise de leur venue, pour combattre contre eux & me monstrier leur ennemie. Madame, respondit le Roy, ie vous aduise que vous ne sçauriez haïr ces princes, encores que vous le voulussiez; car ils sont tant genereux & de sang si nobles, que sachans seulement que vous estes damoiselle, vous ne sçauriez faire qu'ils ne vous seruent, & que vous ne les receuiez pour voz seruiteurs: & si vous les vouliez tuer, encores qu'ils se vissent le cousteau à la gorge, ils ne mettroient iamais la main aux armes, pour se reuolter, ou pour se defendre de vous. La belle & vertueuse Sauvage, qui estoit toute courtoise & noble de cœur, comme puissante de corps, se mit à le regarder sans luy donner

responce, sinon qu'elle dist. Puis que ces princes veulent charger le camp des ennemis, il faut que nous soyons prests de les secourir, en sortant du costé qu'ils viennent. C'est bien dict, respondit le Roy. L'Emperiere & les autres soupperent & dormirent à leur aise; & l'Emperiere pensa toute la nuict, en la grande generosité du prince Sferamond, lequel ne regardant pas à vne si grande inimitié qu'elle auoit à don Rogel son pere, venoit non pour luy nuire, mais pour la seruir & secourir, & luy tardoit que le iour n'estoit venu, à fin de le voir & cognoistre. Mais que dirons-nous de l'Infante Fortune, laquelle pensant en la grande amitié qu'elle portoit à son cher mary, à ce qu'il auoit souffert au monde, en ses aduersitez, & en la grande amour qu'il luy auoit tousiours monstree, pleura la nuict beaucoup de fois de ioye & d'amour, s'enflammant la poitrine, s'esmouuant toute, & se leuant bien souuent, couuerte d'une tresfine robbe, pour voir si le iour aprochoit point encores. La ioye extreme que sentoit la princesse à cause de la venue de son aimé cheualier, la fit tenir esueillée pensant tousiours en luy, & aucunesfois en son aymé frere le prince Sferamond, qu'elle aymoît tant à cause de sa

grandeur & de sa haute valeur, & desiroit
 fort le voir, disant que quand don Rogel
 son pere, estant courroucé, ne voudroit ia-
 mais venir en celle court, ce prince seroit
 propre à composer le different qui estoit
 entre le pere & la mere, par sa presence.
 Les Payens sortirent en belle ordonnance,
 sur le poinct du iour, en campagne, pour
 assaillir la ville, & auoyent faict plusieurs
 moutons & instrumens à l'vsage ancien,
 pour battre & esbranler la muraille de tous
 costez, menás plusieurs Elefans, avec quel-
 ques chasteaux de bois, sur leur dos, où
 estoient plusieurs archers, à fin d'oster &
 empescher la defense à ceux qui gardoyent
 la muraille. D'autre costé, le vaillant Roy
 de Siranquie, & la vaillante grande Sau-
 uage & Sauvagin, disposerent leurs gens à
 soustenir vaillamment l'assault, qui fut in-
 continent commencé, avec vne des plus
 cruelles batailles que l'on vid iamais. Car
 les Payens, voulans reconuer leur hon-
 neur, faisoient des choses merueilleuses.
 Les archers, qui estoient dessus les Elefans
 faisoient beaucoup de dommage, sans pou-
 uoir estre offensez: les moutons & instru-
 mens anciens de guerre commencerent à
 rompre & ouurir la muraille. Mais le Roy
 Astrapole defendit courageusement ceste

bresche, & fit bien reculer les ennemis, & en
 vn instant remparer l'ouuerture. L'assault
 estoit grand & espouuantable de tous co-
 stez, & le Roy Polidamant, qui donnoit l'as-
 fault à la Forteresse, espouuanta fort les
 princesses. L'assault auoit duré quatre gros-
 ses heures, quand l'on entendit au camp vn
 grand bruit, qui augmentoit tousiours. Ce
 qui venoit des trois vaillans princes Sfera-
 mond, don Lucendus & don Fortunian,
 qui auoyent assailly la troupe du Roy Po-
 lidamant, du costé qu'il combattoit, d'vne
 telle furie, qu'ils occirent vn grand nom-
 bre des ennemis. Et quand on le dist aux
 Rois Payens, ils ne se faisoient que rire &
 se moquer de ceux qui disoyent que ce tu-
 multe venoit de trois cheualiers, qui auoiēt
 donné à dos sur la troupe du Roy Polida-
 mant, d'vne telle hardiesse & fureur, que si
 elle n'estoit prontemēt secourue, elle feroit
 bien tost desfaiete : & s'amusoient à leurs
 assaults. Mais Astrapole qui entēdit ce qui
 se faisoit dehors, apresta la belle grande
 Sauvage avec vne troupe de cinq mille che-
 ualiers, pour les aller secourir. Les princ-
 ses virent bien du chasteau, les merueilles
 que ces trois cheualiers faisoient contre
 les ennemis, qui sembloient trois foudres
 de guerre, ou trois Mars descenduz du ciel,

& en furent esmerueillees. La belle grande Sauvage sortit sur les ennemis si furieusement de ce costé-là, que selon qu'ils furent prins à l'improuueu, on ne voyoit que chevaux & cheualiers par terre. Le prince Sferamond se rencontra d'auanture contre le Roy Polidamant, qu'il desarçonna & blessa griefuement, & puis ayant sceu qu'il estoit, le fit prédre & porter prisonnier en la ville, & commanda qu'on le menast à l'Emperiere Persea de la part de Sferamond de Grece. Quand ce nom de Sferamond fut publié entre la gendarmerie, se leua vn cry de ioye, de la part des Chrestiens, disans. Viue, viue Sferamond de Grece : & ce bruit s'espandit iusques dedás la ville, où sans neantmoins sçauoir certainement l'affaire, l'on crioit le semblable, Viue Sferamond de Grece, qui est venu secourir nostre Emperiere. Ce mesme cry s'espandit aussi au reste de l'armee Payenne; & avec ce l'on sceut, que la troupe du Roy Polidamant auoit esté mise en route & desfaicte, & qu'il auoit esté prins par le prince Sferamond. Les Rois Payens esmerueillez de ce cas, ne voyans ny entendans qu'il yeust autres forces en faueur des assiegez, que ce peu qui s'estoit veu, prirent cœur; & le Soldan d'Alape, ayant neantmoins donné bon ordre à la continua

tion des assauts, s'en alla avec vne partie secourir ce qui pouuoit refter des gens du Roy Polidamât: mais en cest exploit, aduint ce qui sera dit maintenant, qui fut cause de plus grande confusion.

Comme comparurent trois autres cheualiers estranges à donner sur le camp des ennemis: l'occasion qu'ils firent: & qui ils estoient.

CHAP. CII.

TAndis que les gens du Soldan d'Alape se preparoyent d'aller du costé qui a esté dict, l'on ouit de l'autre costé du chasteau, vn autre grand bruit: & l'Emperiere qui fut la premiere à l'entendre, courut de ce costé, & vid vne grande confusion & desordre entre les ennemis; & estant esmerueillée elle s'en alla appeller la Roine & les autres, leur disant. Mes dames, venez voir vne autre notable nouueauté, qui est aduenue de ceste autre part. Vous voirrez vne semblable merueille de trois autres cheualiers, comme vous avez veu de ce costé. Elles allerent donc de l'autre part, & virent trois autres cheualiers qui chamailloyent sur les ennemis, & faisoient de leurs espees ce que faict la faulx au champ & pré tout d'un coup; & ne sembloit que les lances, dards ou espees, leur peussent nuire aucunement. Ah mon Dieu! dist l'Emperiere,

qui peuuent estre ces trois autres excellens cheualiers , qui sont venuz en ma faueur, & pour me secourir à mon si grand besoin? La princesse & l'Infante regardoyent ces merueilles si attentiuellement, qu'elles n'osoyent pas respirer, & disoyent. Vraiment ceux-cy sont enuoyez de Dieu, pour defendre vostre innocence : resiouissons nous, madame, puis que nous auons la faueur de Dieu & le secours des hōmes. Tandis qu'elles regardoyent ainsi, & voyoyent que le Soldan, pour entendre ce bruit, différoit le depart, à aller secourir cest autre costé, l'Infante Fortune qui estoit retournée voir, ce que son mary & son fils faisoient avec Sferamond, appella l'Emperiere & la roine Calidor, disant. Dea, mes dames, comment laissez vous de regarder les hautes prouesses de ces autres, qui ont desia mis ceste troupe en ruine? Elles estoyēt merueilleusement contentes & esbahies de voir ces six cheualiers faire choses incroyables à ceux qui ne l'eussent veu : mais elles ne sçauoyent pas qui estoient ceux qui auoyent assailly le camp des ennemis du costé d'Occident. L'Emperiere le fit sçauoir au Roy Astrapole, lequel ioyeux de cest autre secours, & iugeant qui pouuoient estre ces trois cheualiers, sortir de ce costé, avec cinq mille hommes,

hommes, & le tumulte fut grand. Apres que la troupe de Polidamant fut du tout mise en route & desfaiete, le prince Sferamond & ces deux autres cōpagnons, ioinets avec la grande Sauvage & ses cinq mille cheualiers, se mirent à assaillir le regimēt du vaillant Roy Nicanor, qui assailloit la ville d'un autre costé, & le fit desister tellement de son entreprinse, que la ville n'estoit plus combatee d'aucune part. Le Soldan d'Alape, voyāt la grande occision que les trois cheualiers faisoient de ses gens, s'enflāma de telle rage, qu'ayāt prins cinq mille hōmes, il s'en alla pour y dōner ordre: mais à lors il vid sortir le Roy Astrapole, avec sa gēdarmerie. Parquoy voyant son dessein rompu, il enuoya deux mille cheualiers, pour charger & tuer les trois vaillans cheualiers, qui faisoient un si grand degast: & il se tourna avec le reste, contre le Roy de Siranquie, lequel s'en alloit le rencontrer, la lance baissée: & en ce rencontre qui fut ardent & impetueux, le Soldan fut blessé & desarçonné par son aduersaire, auquel les armes seulemēt furent perrees. Le Roy Astrapole en ietta cinq autres par terre sans s'arrester, & la Roine Calidor estoit fort ioyeuse de voir son mary si bien mener les mains, & l'Emperiere s'en rioit, qui pensoit recognoistre les trois che-

ualiers , qui s'aprocherent de la Forteresse, pour les cheualiers de la ioye , & toutes les autres eurent ceste mesme opinion , & en menerent grande feste , disans. Bon Dieu, que ce secours nous vient à propos ! que nous sommes tenues d'honorer ces magnanimes cheualiers , lesquels sont venuz proutement nous aider ! Ceste grande bataille dura iusques à la nuit , & lors les Rois Payens firent sonner la retraicte. Le Roy Polidamant fut fort contristé d'estre entre les mains de ses ennemis, & en cuida mourir de regret. Les Rois Payens esmerueillez de la grande valeur qu'ils auoyent veuë en ces six cheualiers , se regardoyent l'un l'autre disans , qu'ils n'estoyent pas hommes mortels , mais ou diuins , ou infernaux. Ils estoyent fort desplaifans d'auoir perdu le Roy Polidamant , qui estoit vn grand appuy pour leur camp ; & sachans qu'il auoit esté abbatu & prins par le vaillant prince Sferamond , ils estoyent esmerueillez , comme il estoit venu là , à lors. Le soir venu , la grande Sauvage , qui auoit bien noté , ce iour , les hautes & merueilleuses prouesses des trois cheualiers , & principalement de Sferamond , s'en alla où ils estoyent tous tachez du sang des ennemis , & les salua avec grande courtoisie.

Eux qui auoyent noté la haute valeur de cestuy, qu'ils reputoyent cheualier, & qu'ils cogneurent estre le Chef de ceux qui estoient sortiz à leur secours, l'honorèrent grandement, & elle leur dist. Seigneurs cheualiers, il est temps deormais de vous aller reposer des grands trauaux que vous auez soufferts en ceste bataille, & d'aller receuoir la recognoissance de voz vertueux exploicts, par ceste noble Emperiere. Seigneur cheualier, respōdit le prince Sferamond, nous sommes contens de baiser les mains à ceste digne & gracieuse Emperiere, non pour autre chose, que la cognoistre & seruir, principalement en ceste guerre, que ces Rois Payens luy font contre toute raison. Elle tourna son cheual, pour les accompagner, & ils se mirent en chemin vers la porte du Chasteau; & comme l'Infante & la princesse les eussent veuz d'enhaut, remplies d'une ioye merueilleuse, elles coururent le dire à l'Emperiere, laquelle estoit ententue à voir comme le Roy Astrapole menoit dedans la ville deux des cheualiers de la ioye; & s'esmeruilloit fort, qu'elle ne voyoit le troisieme: dequoy elle se contrista fort, craignant qu'il ne fust tué, ou demouré entre les mains des ennemis. Elle print donc par la main,

la Roine; & la princesse, l'Infante Fortune;
& s'aprestèrent de receuoir les cheualiers
en la grande sale du Chasteau, avec la plus
grande ioye & chere qu'il seroit possible.

*Comme l'Emperiere Persea & les autres re-
ceurent les trois cheualiers; & puis les deux;
& ce qui se passa entre eux.*

C H A P. C I I I I.

LA belle grande Sauvage & les trois
vaillans princes n'arrestèrent point à
entrer au chasteau: à raison dequoy les
princesses & toutes les autres damoiselles
furent surprinses d'une ioye si grâde, qu'el-
les estoient comme estonnees, & trem-
bloient du cœur à reuoir ceux, qu'elles
aimoyent plus qu'elles-mesmes, & esto-
ient si ioyeuses, que la parole leur de-
failloit. Quand les trois princes furent
deuant l'Emperiere & les princesses, ils
se troublerent entierement de supreme
ioye, & s'estans leué leurs armets de la
teste, ils se mirent à genoux deuant elles,
& don Lucendus leur baïsa les mains, &
puis s'estant souzleué, courut embrasser

la

la belle Infante Fortune, qui estoit à ceste heure-là, si estonnée d'auoir recogneu & luy & son fils, qu'elle cuida en perdre l'esprit de ioye: & à peine le peust-elle embrasser rauie de trop grand aise, ne faisant autre chose que le regarder & soupirer. Le prince don Lucendus qui s'apperceut de sa passion, l'embrassa & baïsa de rechef, tant que de honte, elle vint à se confondre: mais il la caressa tant, qu'il la fit retourner en son estre: & à ceste heure-là, don Fortunian, qui auoit salué l'Emperiere, s'approcha de la princesse, & luy baïsa, quasi par force, la main, avec grande ioye. L'Emperiere parloit alors au prince Sferamond, de la beauté & disposition duquel, la Roine Calidor & elle estoient esmerueillées, qui ne faisoient que le regarder, disans en leurs cœurs, que la nature n'eust sceu former vn cheualier plus beau que cestuy-là, ny plus accompli en toutes choses conuenables à vn prince; & luy firent l'honneur que son grand estat, & les merites de sa haute valeur meritoient. Le prince qui estoit bien né & de merueilleuse modestie, se tenoit deuant ces princesses, avec tel respect & humilité, que s'il eust esté vn cheualier priué. Incontinent l'on fut aduerty que le Roy Astrapole montoit les degrez, & qu'il ame-

noit deux des trois vaillans cheualiers, qui auoyent assailly le camp d'un autre costé. Les trois princes qui auoyent desia entendu les grandes prouesses que ces cheualiers auoyent faictes ce iour mesme, & qui auoyent vn grand desir de sçauoir qui ils estoient, se mirent à les receuoir, avec ces dames. Quand ils furent entrez en la grande sale, ils se tirerent les heaumes, & s'en allerent vers l'Emperiere : car ils la recogneurent incontinent, qui surpassoit les autres en grandeur & disposition, laquelle ils saluerent humblement. Elle & les autres les recogneurent incōtinent pour les deux vaillans cheualiers de la ioye, Amadis d'Astre & don Lucidamor de Boëce : & quand la Roine Calidor les vid de si grande beauté, & tant semblables l'un à l'autre, elle fut toute estonnee, disant en soy mesme, qu'elle voyoit des cheualiers les plus beaux qui fussent au monde. L'Emperiere leur fit grād accueil; aussi fit la princesse & l'Infante : & quand elles virent là don Lucendus, & le prince armez, elles coururent incontinent les embrasser, en s'escriant de ioye : & ils dirent: mais pourquoy ne faites-vous honneur au prince Sferamond? Quand elles le virent, qui sçauroit dire la ioye de leurs cœurs? elles le receurent avec grande feste,

& penferent incontinent qu'ils estoient les cheualiers, qui auoyent tant endommagé les ennemis de l'autre costé du chasteau. Le plaisir & la ioye fut grande de tous, de se voir en ce lieu, sans iamais l'auoir pensé: & les vns s'affeurerēt tellement de la presence des autres, qu'ils ne faisoient plus de compte des Payens, en sorte du monde. L'Emperiere, la Roine & les autres estoient infiniment ioyeuses en leurs cœurs, de voir là tant de grands & excellens princes assemblez. Mais le prince don Fortunian & le Roy Astrapole s'embrasserent de grande amour, & le prince Sferamond & Amadis d'Astre ne se pouuoient separer l'un de l'autre, se tenans par les mains; mais ils n'auoyent pas la commodité de deuiser de beaucoup de choses, qu'ils eussent bien voulu, à cause de ces dames & princes qui estoient là. Le Roy Astrapole qui auoit eu si grand desir de cognoistre le prince Sferamond, & le prince, luy, deuiserent long temps ensemble, & se firent beaucoup de caresse. L'Emperiere estant faschee de ne voir le troisieme cheualier de la ioye, demanda aux deux qu'il estoit deuenue; & ils luy dirent, qu'elle le scauroit bien tost. Cependant elles les prierent tous ensemble de se desarmer, & quand ils le furent, l'Empe-

rière leur enuoya de riches habillemens. Incontinent apres, leurs escuyers entrerēt, qui au yent passé, non sans grand danger, par le milieu des Payens. Quand les cinq cheualiers furent en la sale, & que l'Emperiere les vid tant beaux & dispos, elle se souuint du prince don Rogel, & des donces amours passees entre eux; dequoy elle ne se peut tenir de larmoyer vn peu. Les cheualiers se mirent à deuiser avec ces grandes princesses; & quand la belle Claire estoit le ne parloit point à son aimé prince don Fortunian, elle deuisoit avec le prince Sferamond son frere, qu'elle aimoit tant: mais leur deuis n'estoit que de choses de plaisir & de ioye, & non d'aucune affaire de guerre. L'Emperiere voulut que ces genereux princes logeassent, pour celle nuict, pres sa maiesté, & leur fit bailler de belles chambres. Le Roy Astrapole & la grande Sauuage s'en retournerent à la ville, pour prédre garde aux affaires. Apres soupper, comme la princesse fust à deuiser avec son cher amant; l'Infante, avec don Lucendus son mary; Sferamond, avec la Roine Calidor; & Sauuagin, avec sa bien aimée Gaurisse, l'Emperiere se mit au milieu d'Amadis d'Astre & de dō Lucidamor de Boëce, & Amadis luy dist. Madame, il est raisonnable que

vous sachiez, que combiẽ que nostre principale intention ait esté, en venant vous voir, d'employer noz petites forces contre voz ennemis, & de vous servir en ceste guerre, sachãs l'extremité en laquelle vous estiez, nous sommes aussi venuz vous demander l'observation du don, que vous nous avez desia promis, & duquel vous devez auoir souuenance. Il m'en souuiet, respondit l'Emperiere, & vous veux tenir ma promesse, comme le deuoir porte, quãd bien vous me demanderiez la moitié de cest empire: car i'ay tousiours voulu garder ma parolle, encores que l'on ne m'ait pas faict de mesme: & si ie l'ay tousiours gardee à tous generallement, à plus forte raison la dois-ie garder à princes si hauts & si genereux que vous: ce qu'elle disoit, sachant bien desia, qui ils estoient. Ils s'humilierent grandement à cause de ceste response, & dirent. Nous auions tousiours eu telle cõfiance en vostre magnanimité. Demandez, dist-elle, ce que vous voulez? car ie seray plus contente de le vous donner, que vous de l'obtenir. Ils la remercierent humblement, & apres plusieurs gracieuses parolles, ils luy dirent.

Comme

Comme les Cheualiers de la Joye demanderent l'observation du don à l'Emperiere Persea: quel estoit le don: & ce qui succeda entre eux.

C H A P. C V.

MAdame, ne vous desplaise, s'il vous semble que le don que nous vous demandons soit tel, qu'il vous soit grief de l'accomplir, tant à cause de la promesse que vous nous auez faicte, que pource que nous esperons aussi que le temps viendra que vous demourerez fort contente de nous l'auoir octroyé. Sachez que vostre promesse est, que vous deuez pardonner la grande faute, que le prince don Rogel de Grece a commise contre vous, en le remettant en vostre grace: car si vous sçauiez la grande fascherie de son cœur, la penite. ce qu'il a faicte & faict encores tous les iours, de son erreur, avec l'ennuy continuel qu'il a de se voir priué de vostre amour, qu'il estime tant, quãd vous seriez la plus courroucée du monde contre luy, comme genereuse & magnanime, vous en auriez cõpassion, & luy pardõneriez taschât de le cõsoler. Il vous requiert pardon, il veut venir s'humilier deuant vous & vous supplier de luy remettre toute iniure: & si vous ne

le voulez faire, il vous supplie de luy oster la vie de vostre propre main, pour faire qu'il meure de la plus glorieuse mort, dont jamais cheualier mourut. Aussi tost qu'il a entendu l'opresse que ces Barbares ennemis de Dieu vous ont voulu faire, nous ayant appelé tous deux, il s'est mis en chemin pour venir vous secourir: & cestuy-là est le cheualier nostre compagnon, qui a fait auourd'huy tant de choses aux armes, cōtre voz ennemis, lequel craignāt vostre courroux, n'a pas eu la hardiesse de se presenter deuant vous, non pour la crainte qu'il ait que vous le fassiez mourir; car cōme il dit, ce luy seroit grand honneur; mais de peur qu'il vous voye indignee & courroucee cōtre luy: car il craint plus cela que la mort mesme. L'Emperiere changea de diuerses couleurs, & ayant baissé le visage en terre, les larmes luy vindrent aux yeux, en grande abondance, & en fin leuant les yeux au ciel, & soupirant du profond du cœur, elle dist ainsi. O chetifue Emperiere! à combien de trauaux la fortune t'a assuettie au monde? en quel estrange estat te trouues-tu maintenant? Ah a! quelle resolution pourray-ie prendre en vn tel accident, mon honneur sauf? cōment pourray-ie monstrier ma clemence à l'endroit de ce-

luy qui m'a tant offensée ? que ie ne sois estimee trop aisee à pardonner les griefues iniures, ou trop rigoureuse, si ie ne les remets à celuy qui confesse de m'auoir offensée ? L'offense est si griefue, que pour mō honneur, ie ne la dois pas laisser impunie: & la pitié que i'ay du malfaiteur, qui requiert mercy, m'attire à douceur & clemence. O don Rogel de Grece, fleur & miroir de la cheualerie du monde, qui vous incita à m'offenser tellemēt, q̄ si ie ne me voulois faire grand tort, ie ne pourrois moins faire que de m'en ressentir, pour monstrier mon innocence & manifester vostre grāde faute ? Ce dit, elle baissa les yeux de rechef, & puis les larmes commancerent à luy baigner le visage en grande abondance. Les deux princes meuz à pitié de l'ambiguité & trauail, auquel ceste belle Emperiere se trouuoit, considerans bien qu'elle estoit combatue en vn mesme instāt, de l'amour & courroux, taschās de luy adoucir le cœur, ils la conforterent, & Amadis d'Astre luy dist. Madame, puis qu'il n'y a point de remede à ce qui est faict, & que ce gētil prince cognoist sa faute, & confesse vous auoir offensée, s'offrant en contre-chāge, de vous seruir tout le temps de sa vie, il se rend à vous; il se remet entre voz mains, à fin que

vous disposiez de luy à vostre volōté. Pourrez-vous auoir le cœur si dur, que vous ne soyez induite à luy pardonner & à le recevoir en vostre grace? Vous estes estimee en toutes choses, magnanime & genereuse: & maintenant sera-il possible que vous ne soyez meuë à pardonner à celuy, qui s'humilie & confesse vous auoir offensée? Regardez, madame, que celuy qui vous a offensée, est vn des plus grands princes du mōde, lequel ne vous a point offensée volontairemēt, mais comme ayant esté sa volōté forcee d'amour, cōtre lequel il ne semble point que la prudence humaine puisse aucune chose, ny raison ny puissance de l'ame. S'il vous auoit offensée pour trahir vostre estat, pour s'estre rendu rebelle à vostre maiesté, ou pour regner, ou pour se vāger de vous, vous auriez raison de luy estre rigoureuse & de ne luy pardonner. L'Emperiere demoura vn peu pensue, & puis apres dist. Messieurs, ne pensez pas que ie sois ainsi faschee & pensifue, pour estre en doute, si ie dois pardonner à don Rogel, ou non; pource qu'estant coustumiere de garder ma paroile, que i'ay tousiours gardee, & que i'entēs maintenir iusques à la mort, vous pouuez estre certains, que dès maintenant ie luy ay pardōné à votre requeste:

mais la raison qui me tient ainsi pensive & trauaillee, est la cōsideration que i'ay de ce que dira le monde, qui m'estimera sotte & mal aduisee de luy auoir ainsi vistement pardonné, veu le grād aprest de guerre que i'ay faict contre luy, au moyen de laquelle i'ay tout mis en trouble, renuersé le mōde, & me suis mise au danger que vous voyez. Voila, messieurs, ce qui me trauaille & me tient tant en suspens. Don Lucidamor de Boèce se souzrit, & luy dist. Puis qu'autre chose que cela, ne vous retient, ie veux que vous cognoissiez, madame, que vous n'avez pas occasion de vous fascher aucunement. Chascun sçait bien desia que ce genereux prince meu de sa propre consciēce, est venu se rendre coupable de sa faute, vous demander pardon & demāder d'estre remis en vostre grace: & puis qu'ainsi est, estes-vous pas tenue, selō vostre magnanimité & generosité (encores que nous mettions à part la promesse de vostre don) de luy pardonner & remettre toute iniure? Il faut que vous cōfessiez que ouy, & que ce faisant, vous acquerrez le bruit d'une Emperiere humaine & magnanime; & faisant le cōtraire, d'inhumaine & de cruelle. Cōsiderez-vous pas puis apres, que le mōde iugera, voyant qu'il vous demāde pardō, que

veritablement vous auiez raison de vous plaindre, & qu'il est certain, qu'il vous a failly de promesse, puis qu'il confesse sa faute? Voyez-vous pas, qu'en luy pardõnant l'on dira que veritablemẽt vous estes d'un cœur genereux, duquel le propre est de debeller les superbes, & de pardonner à ceux qui se rendẽt? L'Emperiere regarda ce prince ferme au visage, & luy respondit avec grauité. Ne parlons plus de cela; car ie ne veux pas faillir de tenir ma promesse: mais pourquoy est-ce que le prince don Rogel n'est venu deuant moy avec vous? il s'est beaucoup desfié de ma benignité, pensant que ie ne luy deusse pardonner en confessant sa faute: où pensez-vous qu'il se soit retiré ceste nuit? i'ay grand peur qu'estans tous les enuironz réplis d'ennemis, il ne tombe en leur puissance. S'il luy aduenoit quelque mal, ie ne serois iamais à mon aise. Et ce disant, les larmes luy vindrent de rechef aux yeux. A l'heure, les deux princes cogneurẽt que la paix estoit faicte, & se resiouirẽt fort, & Amadis d'Astre luy dist, que don Rogel n'osoit se presenter, tant qu'il sceust qu'elle luy eust pardonné. Car, dist-il quand nous nous sommes separez, il nous a dict q̃ nous vinssiõs demãder & requerir vostre grace; & que s'il auenoit q̃ vous fussiez seuerẽ en

son endroit, il ne vouloit pourtant desister de
 vous seruir, sans q̃ vous le vissiez en ceste
 guerre; & apres cela, il veut aller se rendre
 hermite & faire penitence de sa faute, sans
 iamais retourner en lieu habité, mais finir là
 ses iours, en pleurs & gemissemens, disant
 tousiours qu'il a offensé la plus belle & la
 plus gentile dame qui fut iamais au mōde.
 Elle ne se peut tenir de larmoyer vn peu a-
 yant entendu cela, & respondit. I'ay à me
 plaindre de luy qu'il se soit ainsi deslié de
 ma generosité. Madame, respondirent-ils,
 vous pouuez cognoistre, par ce moyen, cō-
 me il craint vostre courroux & comme il re-
 cognoist sa faute. Qu'il vienne hardiment;
 car ie luy pardonne dès ceste heure, puis
 qu'il confesse de m'auoir offensée: mais de-
 uant que venir à ce poinct, i'entens que
 vous en parliez à l'Infante Fortune & à la
 princesse ma fille, à fin qu'elles me priēt de
 ce faire: ce que ie ne fais pour autre chose,
 que pour ne monstrier (comme ainsi soit,
 qu'elles m'en ayēt plusieurs fois prie) que
 ie l'aye faict à vostre instance, & non pour
 elles. Les deux princes merueilleusement
 ioyeux dirent qu'ils le feroient, & ils luy en
 baisèrent humblemēt les mains, disans. Ma-
 dame, tous les princes Grecs seront ioyeux
 de cecy; car ayans veu la grande douleur &

melancolie qui estoit entree au cœur du prince don Rogel, ils ont grande peur de le perdre vn iour; mais quand ils sçauront ceste nouuelle, ils ne receurent iamais ioye egalle à ceste-cy. Or voyez donc, madame, le grand bien qui est aujourd'huy aduenu au monde, par vostre grande benignité. L'Emperiere estoit bien aise d'entendre ces parolles, & Amadis d'Astre luy dist. Madame, vous pouuez bien maintenant vous resiouir, sans plus penser au faict de ceste guerre, puis que vous avez vn tel defendeur aupres de vous, don Rogel, avec le prince Sferamond, fleur de la cheuallerie du monde. Ils doiuent, respondit l'Emperiere, prendre la protection de cest Empire, & le recouurer des mains de ces cruels ennemis, puis que Clairestoille ma fille en doit estre heritiere, apres moy, laquelle est fille de l'un & sœur de l'autre. En ce deuis ils employerent vne bonne partie de la nuit; & pource qu'il estoit temps d'aller dormir, ils prindrent congé d'elle, & s'en allerent fort ioyeux. Mais deuant que dormir, ils s'en allerent au prince Sferamond, à don Lucendus & don Fortunian le beau, auxquels ils descourirent le secret, que le troisieme cheualier leur compagnon, qui auoit ce iour, tant faict contre les ennemis, estoit le

prince don Rogel ; ils dirent pourquoy il n'auoit voulu entrer dedans la ville , & cōme ayant esté aduerty de la trahison des Payens, il estoit venu avec eux secourir l'Emperiere. Ils furent ioyeux de ceste nouuelle, tant pour le reuoir, que pource que desormais ils voyoyent la paix faicte , & les Payens qui estoient deuant Constantinople, surmontez. Ils resolurent de parler le matin à l'Emperiere & la disposer à ceste paix & pardon , & dormirent la nuit en grand repos. La princesse ayant reueu son cher amant, ne dormit gueres de toute la nuit, & le matin elle se leua & se para de ses plus riches accoustremens & ioyaux , de maniere qu'elle sembloit plus tost chose diuine que terriene.

Le propos qu'ils tindrent, le matin, à l'Emperiere: comme la paix fut conclue: & ce qui aduint entre l'Emperiere Persea & don Rogel.

C H A P. C V I.

LE matin, les deux princes allerent trouuer la princesse & l'Infante Fortune, qui auoit eue vne douce nuit avec son cher mary , & leur dirent tout ce faict & cōme le prince don Rogel estoit le cheualier qui estoit

estoit venu avec eux, au secours de l'Empe-
 riere, & declarerēt tout ce qu'ils luy auoyēt
 desia dict, les suplians de moyenner le par-
 don & la paix, & que le prince Sferamond,
 don Lucendus & don Fortunian feroient
 le semblable. Quand la princesse entendit
 ceste gracieuse nouvelle, de don Rogel son
 pere, elle dist. O mon Dieu, comme apres
 plusieurs trauaux que vous donnez à voz
 creatures, pour la correction de leurs pé-
 chez, en fin vous les enuironnez de vostre
 sainte misericorde! voila comme apres tāt
 d'ennuis & d'afflictions, vous auez incon-
 tinēt remis les affaires en bon & feur estat.
 Bien-heureux celuy, qui espere en vostre
 misericorde: car il ne sera iamais confus.
 Mon pere & seigneur don Rogel est don-
 ques en ces quartiers: a-il bien daigné ve-
 nir en personné, secourir l'Emperiere mada-
 me & mere, sans regarder à l'inimitié que
 l'Emperiere ma dite dame & mere luy por-
 te? Ouy, dirent-ils. A l'heure, les larmes vin-
 drēt aux yeux de la princesse, & dist. Vraimēt
 il s'est monsté du noble sang duquel il est
 descēdu, d'auoir vsé d'un trait tāt magnani-
 me. L'Infante ioyeuse outre mesure, encores
 qu'au precedent, elle eust sceu le tout la
 nuict par son mary, luy dist. Madame, allōs
 parler à l'Emperiere, & ne la laissons point

que nous n'ayons obtenu ceste grace. Ce qu'elles firent : & ayans obtenu le pardon, apres qu'elles eurent laissé l'Emperiere, le prince Sferamond, don Lucendus & don Fortunian le beau ne tarderent point à venir à elle, la requerir de la mesme chose, & eurent ce qu'ils vouloyent. Cela fut manifesté à la court, & y eut vne grande resiouissance entre toutes les dames; & l'Emperiere fit venir le Roy de Siranquie, pour luy dire la resolution qu'elle auoit dōnee à ces princes, & tout ce qui s'estoit passé. Le Roy, à ceste occasiō, luy voulut baiser les mains, comme proche parent de don Rogel, & luy dist qu'elle auoit bien faict & qu'elle en seroit à iamais louee. Ceste nouvelle fut incontinent semee par toute la ville; & Amadis d'Astre, & don Lucidamor de Boëce, sur le tard, sortirent dehors, du costé qu'ils scauoient que don Rogel estoit, & le trouuerent sus la coste d'une montagne, où estoit vn hermite; & apres qu'il sceut ces nouvelles, il s'en vint en la ville avec eux; & quand ils furent au camp des ennemis, ils le chargerent si bien qu'ils firent vuider les arçōs à plusieurs qui furent tuez, par leurs lances & espees. A ce bruit, l'Emperiere & les autres princesses se mirēt aux fenestres, se doutans bien de la cause de ceste bataille; &

quand elles virent les trois cheualiers faire vn si grand carnage des ennemis, elles furent fort estōnees. Elles ne cogneurēt pas dō Rogel d'entre les autres: pource qu'il estoit armé & vestu ny plus ny moins que les deux autres cheualiers de la ioye. Il n'auoit porté, le iour de deuant, ces armes & casaque; pource qu'à raison du courroux de l'Emperiere, il portoit armes & habits de dueil ou melancolie: mais il auoit bien porté vne casaque semblable à celle de ses cōpagnons, pour s'en vestir, s'il aduenoit que l'Emperiere luy pardonnast. Toutesfois il fut recogneu à sa vaillance entre les deux autres; & ne sçauoit-on dire la ioye qui entra au cœur de ceste Emperiere, aussi tost qu'elle l'eut bien remarqué. Tant ya qu'ayans faict tous trois vne merueilleuse occision, ils entrerent en la ville. L'Emperiere s'estoit vestue ce iour-là, d'vne robe de veloux cramoisy, semee par tout de plusieurs estoilles d'or, en chacune desquelles estoit vn riche diamāt attaché, qui faisoit vne mōstre merueilleusement belle. Elle portoit vn haut voile à l'vsage de Perse, si subtil & delié, que sa blonde tresse apparoissoit dessous; & selon qu'elle estoit de beauté admirable, haute de stature, gaillarde & bien proportionnee, elle sembloit plustost vne

Deesse descendue du ciel, que nee entre les mortels. Elle s'en alla suiuiue des autres princesses, accompagnées des princes, en la grâde sale du chasteau, attendans don Rogel, lequel ne tarda point à venir accompagné du prince Sferamond (car il auoit desia salué son pere, en bas) des deux cheualiers de la ioye & du Roy de Sirāquie. Mais quand le prince don Rogel vid l'Emperiere de si grande beauté qui venoit au deuant de luy, troublé de ioye extreme, il s'en alla pour se mettre à genoux deuant elle.

Comme le prince don Rogel fut receu par l'Emperiere Persea : & les amoureuses parolles qui se passerēt entre eux, & en public, & en particulier.

C H A P. C V I I.

L'Emperiere toute troublee de grande ioye voyant venir son doux ennemy deuant soy, ne voulut permettre qu'il se mist à genoux: mais elle luy dist. Monsieur, gardez vous bien de faire, ce qui n'est pas conuenable à la grandeur de vostre estat: & l'ayant prins par les mains, elle le fit seoir pres de soy, deffouz son poile, & luy dist en premier lieu. Monsieur, embrassez le fruit, que vous me laissastes : & à l'heure la prin-

celle, avec plusieurs larmes de ioye, s'agenouilla deuant luy, & luy voulut baiser les mains : mais quand don Rogel vid sa fille accomplie de si grande beauté, il fut esmerueillé, & la baisa tresuolontiers, & luy dist. Leuez-vous ma fille : vostre grande beauté vous manifeste issue d'une tant digne & belle Emperiere : resiouissez-vous : car combien que vous ayez semé un grand renom de vostre beauté, vous la surpassez encores d'effect, & par la presence. Elle ne faisoit que larmoyer, & l'ayant faict leuer, elle s'en alla seoir entre les autres. L'Emperiere qui vid leuer sur pied la Roine Calidor, dist à don Rogel qui elle estoit ; parquoy il s'en alla vers elle la saluer, estant fort esmerueillé de sa beauté & bonne grace. Apres, il salua l'Infante Fortune, & luy dist. Madame, nous parlerons plus à loisir de l'obligation que j'ay à vous, pour auoir esté mon aduocate à l'endroit de ceste belle Emperiere : Dieu vueille qu'en quelque maniere ie me puisse reuâcher d'un si grand plaisir. Monsieur, respondit-elle, voz merites, & la benignité d'une tant haute dame, vous ont faict gagner sa grace. A l'heure don Rogel se leua, & ayant prins l'Emperiere par les mains, en grande humilité & reuerence, il la mena à une fenestre, & luy dist. Madame, si vous

ſçauiez la cōfuſiō en laquelle ie me trouue, eſtant deuāt vous que i'ay ſi fort offenſee, comme vous auez pitié de moy au demourant, vous l'aurez encores en cecy. Ie vous ſuplie qu'entre tant de graces que i'ay receuës de vous aujourd'huy, vous ne me faſſiez plus rougir, en me reprochant la grande faute que i'ay commiſe contre vous, puis que ma conſcience me flagelle tāt, que ie peux bien dire que i'en fais parfaicte penitence. Contentez-vous, madame, que ie confeſſe ma faute, accusant amour qui m'a vaincu, la ieuneſſe & le mauuais ange qui m'a attiré à ce que ie n'eūſſe iamais penſé venir. Ie vous ſuplie me pardonner deuant toute ceſte compagnie : ie n'auray point de honte de vous crier mercy : car il n'y a que voſtre courroux, qui me puiſſe rendre honteux & confuz, là où vous me taxeriez de mon ingratitude, que vous oppoſeriez à voſtre amour. Et en ſigne que vous me pardonnez, ie vous prie que ie baiſe ces belles & delicates mains, qui ont eſté autrefois, & eſpere encores qu'elles ſeront, vn Soleil à mes vertuz languiſſantes. L'Emperiere qui voyoit la contrition de ce grand prince, luy reſpondit comme magnanime. Puis que vous recognoiſſez le tort que vous m'auez fait, ie vous pardonne dès à preſent, &

vous remets en ma grace, sans plus parler du passé. Au demourant, si mon honneur & la reputation de mon estat, ne m'eussent cōtrainte de me resentir, ie ne fusse iamais venue aux termes de vous faire la guerre: mais si ie n'eusse faict cela, le monde m'eust estimee vne mauuaise femme, & prodigue de mon honneur, & amour, seulemēt par vne lascifueté, & non à autre intentiō. Au demourant, i'ay à me plaindre de vous, de ce qu'estant venu me secourir, & demander pardon, vous-vous estes desfié de moy, ayant faict difficulté de venir avec voz compagnons. Le prince luy fit la respōse, qu'Amadis d'Astre auoit desia faicte au parauāt pour luy: & continua à dire, Si vous sçauiez, madame, en quelle peine i'ay esté, tout le temps que i'ay demouré priué de vostre grace, vous en seriez esmerueillée. Le considere bien maintenant le grand tourment des ames damnees, outre les autres peines qu'elles endurent, de se voir & trouuer priuees de la grace & visiō de Dieu; puis qu'estant priué de vostre faueur & du pouuoir de iouir de la douce presence de vostre grande beauté (seulement terrienne) i'ay senty vne si grande douleur. L'Emperiere se souzrit vn peu: car elle fut bien aile d'entendre ces parolles. Tandis qu'ils deuisoient ain-

si, la belle princesse Clairestoille regardoit
 la disposition, beauté & bonne grace de son
 pere, & en auoit vne ioye infinie en son
 cœur, disant en soy mesme, qu'il monstroit
 bien estre venu de la grande race des Em-
 pereurs Grecs, & que non sans cause il a-
 uoit acquis le nom d'un des plus braues
 cheualiers du monde, excusant l'Emperiere
 sa mere, de ce qu'elle auoit faict vn si grand
 bien, ayant perdu vn tel mary. La Roine Ca-
 lidor le regardoit attentiuellement, & disoit,
 qu'il estoit bien digne de la grande renom-
 mee, qu'il auoit acquise enuers le monde.
 Et pource que l'Emperiere voyant don Ro-
 gel si humble deuant elle, commancea à sen-
 tir l'ardeur ancienne qui luy auoit tāt brus-
 lé la poitrine, & que don Rogel ne luy vou-
 loit parler de son amour deuant vn chacū,
 ils acheuerent leur propos; & l'Emperiere
 luy dist. Il est temps, mōsieur, que nous res-
 iouissions ceux qui attendent à voir, que ie
 vous aye remis vostre faute: car nous au-
 rons la cōmodité de parler du faict de ceste
 guerre plus à loisir. Il luy respōdit q̄ c'estoit
 la raison: & à l'heure il luy print les mains
 par force, & les luy baïsa: & les assistans co-
 gneurent, par ce moyen, que la paix estoit
 faicte entre eux. Parquoy ils s'en allerent
 remercier l'Emperiere, qui auoit monstre

son cœur genereux à l'endroit de ce gentil prince, deliurant, par sa clemence, soy, son Empire & la Chrestienté, d'un grand travail : & elle dist. Il y a long tēps que i'eusse pardonné à ce gentil prince, si plustost il eust recogneu qu'il m'auoit offensee. Je le remets maintenant en grace, sans le contraindre à aucune chose: car il me suffit d'auoir monstté au monde ma sincerité. Ces princes & princesses s'en allerēt puis apres resiouir de cecy avec le prince don Rogel, qui se monstroit fort ioyeux d'auoir regagné l'amitié & faueur de l'Emperiere. Mais la ioye n'estoit pas si grāde qu'elle surpassast celle, que l'Emperiere receuoit en son cœur, cognoissant estre en luy renouvellee l'anciēne ardeur amoureuse: mais elle n'en fit pas semblant. On commancea de grandes festes au chasteau, & l'Emperiere dist. Puis que i'ay de si grāds defenseurs, ie veux retourner au palais, à fin d'y pouuoir loger plus commodement. Quand ces nouuelles furent espondues, & que l'on sceut que don Rogel estoit venu en personne secourir l'Emperiere, le peuple ne se soucia plus de ceste guerre; & au lieu d'estre vigilant à la garde de la ville, l'on n'entendoit à autre chose, qu'à faire feste. Les damoiselles & filles, qui auoyent esté mises en seureté de-

dans le Chasteau, furent remenees en grande ioye, en leurs maisons ; & ne s'amusoit-on à autre chose, qu'à festes & danfes, & à faire plusieurs feuz de ioye, par toute la ville. Quand les Payens sceurent ces choses, ils proposerent neantmoins de persister en leur entreprinse, se voyans si forts, & faire tant qu'ils fussent maistres de la ville. Et se doutās bien, que les Chrestiens feroient venir secours de l'Empire de Trebisonde, où ils sçauoyent qu'il y auoit beaucoup de forces ensemble, ils sollicitèrent expressement par lettres, les Rois Payens qui deuoient venir, d'attendre leur venue; & resolurent d'assaillir le lendemain, la ville, de tout leur pouuoir, faisans prouision, comme par le passé, d'eschelles, de machines de guerre ou moutons, d'elefans armez, & de toutes autres choses conuenables.

Comme le Prince don Rogel & l'Emperiere deuiserent ensemble : & ce qu'ils resolurent entre eux.

C H A P. C V I I I.

C E iour, ne fut entendu à autre chose qu'à faire feste, & les gayer damoiselles vestues de leurs plus pompeux accoustremens,

stremens, se monstrent tant belles, que toute la court en fut ioyeuse, qui auoit demouré triste si long temps. L'Emperiere, à cause de la ioye extreme, que son cœur receuoit, sembloit de si grande beauté, que tous ces princes s'en esmerueilloient, & disoyent que non sans cause, don Rogel auoit faict tant d'armes & actes magnanimes, pour l'amour d'elle. Tant plus don Rogel regardoit sa fille, en ces festes, plus il la trouuoit accomplie en toutes les parties requises en vne tant noble princesse: & devisant avec elle, il la trouua tant sage & discrete, qu'il en fut fort consolé. Elle luy dist le grand desplaisir qu'elle auoit eu, durant l'inimitié de l'Emperiere cōtre luy, & que les voyāt à ceste heure-là d'accord, elle estoit si ioyeuse qu'elle ne se soucioit plus du desplaisir qu'elle auoit eu. Resjouissez-vous maintenant, luy dist le Prince: car ie vous trouueray vn mary conuenable à vostre grande beauté & estat. Monsieur, respondit-elle, ie ne pense pas à cela, mais seulement à l'heureux acheminement & sukses des affaires. Encores, dist le prince, ie feray que vous serez contente en cela. On fit vn banquet magnifique, où chascun des princes & princesses fut assis, selon son estat & degré. La belle grande Sauvage

regardoit souuent le prince don Rogel & Sferamond, qui luy sembloient accomplis de toutes les parties requises à nobles & gentils cheualiers, proiettant en soy-mesme, à la fin de ces guerres, d'entrer en bataille contre eux, sur la querelle de son pere, tué par les mains de l'Empereur Lisuart. Apres soupper, on commancea le bal, où la belle princesse Clairestoille monstra toute son adresse & sçauoir, & emporta la palme, sur toutes les autres; ce qui enflamma encores plus le cœur amoureux de don Fortunian, qui ne pouuoit durer sans la voir; & le iour qu'il ne la voyoit point, il pensoit estre enfermé en lieu tenebreux, n'estant assisté des vifs rayons de son beau Soleil. L'heure venue, ils s'en allerent coucher; mais ils ne prindrent pas tous repos, principalement le prince don Rogel, lequel estoit si enflammé de l'amour de sa bien aimée Emperiere Persea, que se souuenant des amoureux passetemps & plaisirs passez entre eux, il mouroit du desir de les renouveler: mais il n'osoit pas luy en parler si tost, craignant de perdre du tout ce qu'il auoit recouuré avec si grande difficulté. Or ceste flamme s'estoit tellement renouvellee au cœur de l'Emperiere, qui estoit encores ieune, sanguine & fresche, qu'elle

ne pouuoit pas durer: toutesfois elle fut si continente & modeste, que ny don Rogel ny les autres se peurent apperceuoir de sa peine. De toute la nuit, elle ne peut dormir que deux heures, sur le iour, pensant tousiours en son aimé prince, & esperant qu'il la requerroit de mariage, tant pour la grande amour qu'il luy portoit, que pour reparer la faute passée; elle pensoit à la responce qu'elle deuoit faire en ce cas, digne de sa grandeur. Ainsi l'amoureuse Emperiere ne faisoit que penser toute la nuit en son aimé prince, lequel elle se representoit aucunesfois deuant les yeux, qui luy descouuroit sa passion, & la suplioit d'auoir pitié de luy, qui estoit en si grand tourment pour l'amour d'elle. Auquel estat vaincue d'une supreme amour, elle respondoit que quand il la demanderoit publiquement en mariage, elle estoit contente de le receuoir pour mary. Sur le iour, elle se mit à dormir profondement, & reposa plus de deux heures apres que le Soleil eut illuminé la terre: & quand elle fut resueillée, elle se leua ioyeusement, & se vestit d'une belle robbe de veloux verd, enrichie de plusieurs pierreries; avec laquelle estant sortie, elle se monstra tant belle, que chacun en fut esmerueillé. Mais que dirons-

nous du prince don Rogel, lequel la voyant, se sentit outrer le cœur de sa beauté infinie & de ses doux regards, ny plus ny moins qu'en le voyant aussi, elle sentit la mesme playe renouvellee en elle? mais comme sage & bien aduisee, elle refrena son desir & ses yeux, de peur de luy donner aucune chose à cognoistre de l'ardeur de son amitié. La princesse Clairestoille & l'Infante Fortune sortirent richement parees aussi: & selon qu'elles estoient toutes deux d'extreme beauté, chascun prenoit vn merueilleux plaisir de les voir, nommément don Lucendus & le prince don Fortunian, qui les regardoyent avec vn grand contentement. Les cheualiers & dames se saluerent avec grande courtoisie, quand voicy venir la Roine Calidor, avec ses damoiselles, d'un autre costé, tant belle & bien paree, qu'il n'y auoit celuy qui ne dist qu'elle se pouoit vanter d'estre l'une de toutes les plus belles & excellentes dames du Leuant, voire mesme que toute la beauté de ceste region estoit assemblee en elle. Ils s'en allerent puis apres tous, ouir messe en la chapelle du palais, & l'ayans ouye, ils se mirent à proumener en vn beau & spacieux iardin, deuisans de plusieurs choses. Et don Rogel qui ne desiroit rien plus que de pou-

voir parler à sa dame bien aimée, pour luy descouvrir son mal, s'aprochoit d'elle tant qu'il pouuoit. L'Emperiere s'en apperceut, encores qu'elle eust deliberé le fuir, seulement pour ne donner à cognoistre l'amour qu'elle luy portoit. Mais en fin amour vainquit sa vertu: car elle eut pareillement desir de deuiser avec luy, & luy en donna gentiment le moyen. Quand ils se mirent à parler ensemble, pource qu'ils estoient les principaux, chascun se tira à part, pour vne reuerence, pour deuiser avec les autres dames & nobles damoiselles. L'Emperiere demanda au prince don Rogel, comme il se portoit, & s'il auoit bien reposé celle nuit. Madame, respondit-il, il m'est aduenu autrement que ie ne pensois. Et que pensiez-vous, dist l'Emperiere? Je pensois, respondit-il, reposer ceste nuit mieux que ie ne fis onques, pour la ioye que i'ay receuë, d'auoir recouuré vostre grace: mais, ce nonobstant, i'ay encores moins dormy, que quand i'estois priué d'icelle. L'Emperiere se souzrit doucement à ceste heure-là, & ce souzris fut cause d'enflammer encores d'auantage le prince: & elle luy dist. Comment est-il possible qu'en la ioye vous ayez moins reposé, qu'en la tristesse? Certainement la ioye ne doit estre si grande, qu'elle

vous aye bien contenté. Ains, respondit-il, plus grande encores de beaucoup, que l'on ne sçauroit dire. Mais, dist l'Emperiere, d'où est venu ce desordre, que ces passions fassent en vous effect contraire à ce qu'elles doiuent? Madame, dist-il, ie n'en sçauois rendre autre raison, sinon qu'en la tristesse, apres auoir bien pensé en ma faute, cognoissant que i'auois perdu vostre grace, sans esperance de la pouuoir iamais recouurer, ie me tourmentoys tellement, qu'à la fin lassé de mes tristes pensees, ie prenois repos: mais en ceste allegresse qui m'a esté excessiue, comme i'ay reueu ceste beauté plus grande & plus fresche que iamais, qui m'a tant subiugué, ie m'en l'ay tellement representee en l'esprit, que ne me pouuant oster vn si doux & agreable obiect, i'ay demouré toute la nuit en vne beatitude merueilleuse. Et c'est pourquoy ie n'ay peu dormir: & quand sur le matin, i'ay senty mes yeux las & appesantiz du somme, desirant reuoir, non en l'imaginatiue ou en esprit, mais vraiment & de faict, vostre naturelle beauté, i'ay postposé la douceur du dormir ou somme à l'esperance d'un si grand plaisir. L'Emperiere fut bien aise d'entendre ces parolles, & voyant qu'il les proféroit de grande affection, elle ne se peut re-

nir, pour l'honnesteté & grauité de sa personne, de rougir vn peu; & puis apres elle dist. Pource que vous m'auiez prieé de ne vous remettre en memoire les choses passées, ie me resiouis d'entendre que ma beauté vous cause ceste passion: & à fin que vous soyez encores plus passionné, pour la penitence de vostre erreur, ie veux tascher tous les iours, de venir deuant vous, plus belle & plus iolie: ce qu'elle dist en souzriant, & d'une gracieuse maniere. Ce fera, respondit don Rogel, la plus douce & agreable penitence, que l'on scauroit voir: & voulant parler plus auant, au moyen de ceste occasion, il fut interrompu & empesché par la venue de la belle grande Sauuage, qui s'estoit vestue aux prieres de l'Emperiere & de la Roine Calidor, en habit de femme, fort braue; de maniere qu'avec sa beauté naturelle, elle sembloit vne Deesse descendue du ciel, & non pas vne creature humaine. Tous les cheualiers & dames s'en allerent au deuant d'elle, pour luy faire honneur, esmerueillez de voir vne si grande beauté; & n'y eut pas vn qui ne fust bien aise de la voir. L'Emperiere dist à don Rogel, Allons voir cest ange descendu du ciel; Ains vn diable, venu d'enfer, respondit don Rogel. Ah a,

pourquoy dites-vous cela, dist l'Emperiere? Pource, respondit don Rogel, qu'elle est venue, pour empescher la plus grande felicité que i'eu de long temps : que maudite soit-elle. L'Emperiere le regarda avec vn gracieux souzris : ce qui fut cause de le resiouir & luy oster la melancolie qu'il auoit, de n'auoir peu continuer son deuis.

Comme la grande Sauvage demanda vn don à don Rogel : comme il l'obtint : & comme le don fut d'auoir à combattre contre luy, ou Sferamond : & ce qui aduint.

C H A P. C I X.

Toutes les dames, & ces honorables princes, receurent la belle grande Sauvage, avec vne grande courtoisie : & l'Emperiere luy dist. Madame, ie suis maintenât au cœur de ces Seigneurs, qui contemplent si attentiuement vostre beauté : & qu'estimez-vous qu'ils pensent? Madame, respondit-elle gracieusement, que Dieu a mis en vous les graces qu'il n'a encores donnees à autre damoiselle : pource qu'avec les armes vous surmontez les cheualiers, qui vous font teste ; & par vostre diuine beauté, vous surmontez ceux qui vous regardent, & ceux qui se rendent suiets à vous. La belle grande Sauvage qui estoit aussi

courtoise & eloquente que belle & gracieuse, luy respondit d'un visage amiable. Les Dieux vous ont rendue plus parfaite & accomplie de leurs graces, que ie ne suis. Et comment, respondit-elle? Pour vaincre les cheualiers, dist la belle Sauvage, sachans que ma beauté seule n'y estoit suffisante, ils ont voulu me donner la force aussi; mais ils vous ont faicte tant extreme en beauté, que vous surmontez seulement par le moyen d'icelle, ceux qui vous regardent, sans auoir besoin des forces du corps. Chascun se mit à rire de la gracieuse response de la damoiselle. Et comme en cest endroit don Rogel l'estimast beaucoup, elle luy dist. Vertueux prince, ie vous suis beaucoup tenue pour les louanges que vous me donnez, & vous estime beaucoup, pour la valeur de vostre personne, qui vous a rendu tant celebre au monde, & pour le genereux & noble sang duquel vous estes issu. Et pource que ie vous pense d'un cœur franc, i'ay prins la hardiesse de vous demander un don, tenant pour certain, que vous serez content de me l'accorder; & ne m'estimerez peu courtoise, si la demande vous est fascheuse, & si le don vous semble estrange. Don Rogel, sans penser autre chose, luy respondit. Ie vous l'accorde, quoy que soit.

Vertueux prince, dist la belle grande Sauvage en la presence de tous, ie vous remercie tant qu'il m'est possible de ce que vous m'avez octroyé; & à fin que vous puissiez iuger que la force & la necessité m'ont cōtrainte à vous faire ceste demande, deuant que ie vous specifie le don, vous deuez sçauoir que mon pere appellé le grand Sauvage, Seigneur de l'Isle Sauvage, ne fut ainsi appellé, pour auoir esté rude, inhumain ou cruel; mais pource que ceste Isle estoit ainsi nommee, & que son vray nom estoit tel. Il fut dit grand, par excellence, ny plus ny moins qu'Alexandre fut dit & appellé le Grand Alexandre. Il fut si braue de son temps, si puissant, & de si grande excellence aux armes, que l'on ne parloit d'autre chose, que de la valeur d'iceluy, & de ses forces extremes. Or cōme l'Empereur Lisuart bisayeul de vostre pere, fust venu en noz quartiers, quand il alloit suiuant & cherchant les auantures du monde, il eut vne cruelle & sanglante bataille cōtre luy, en laquelle on ne sçait comment cela aduint, mon pere fut tué. L'estois à ceste heure-là petite; & dit-on qu'il fut tué, avec l'auantage du victorieux: à lors comme ie fusse fort aimée de mon pere, & comme ie me exerçasse, suiuant mō inclinatio, au mestier

des armes, ie fis vœu à mes Dieux de venir en ces quartiers, quand ie serois en âge, pour combattre sur ceste querelle, en vengeance la mort de mon pere, ou cōtre l'Empereur mesme, ou s'il estoit à ceste heure-là trop âgé, sur quelqu'un de sa race. Je suis venue pour ceste cause en ces quartiers, ayant ouy le grand bruit de ceste guerre, pour garder le vœu fait à mes Dieux. I'ay esté acertenee que ce grand Empereur est vieil & chenu, de maniere que i'ay biẽ pensé que ie n'aurois pas d'honneur de combattre contre luy. I'auois deliberé, nonobstant la grande amitié, que i'ay avec le Roy de Siranque Astrapole, de combattre contre iceluy Roy, sachant qu'il est de sa race; & i'estois desia resolue de le desfier, à la fin de ceste guerre: mais estant arriué en ceste court le prince Sferamond vostre fils, & apres vous tāt d'autres braues cheualiers, i'ay changé de propos; & comme ainsi soit que vous soyez plus proches en consanguinité, à cest Empereur, ie me suis aduisee de combattre contre l'un de vous deux, presupposant que si ie suis vaincue, en ceste bataille, i'obtiendray vne grande louange, ayant eu la hardiesse de combattre si braues & excellens cheualiers, quand bien ie serois ruce: & si la fortune veut que ie sois victo

victorieuse, ie seray la plus heureuse &
 glorieuse damoiselle du mōde, d'auoir sur-
 monté les vainqueurs des vainqueurs, &
 emporteray toutes les victoires pour tro-
 fees, desquelles tout le monde vous estime
 tant. Voilà pourquoy vous declarant le don
 que vous m'auiez promis, il est force que
 sans preiudice de l'amitié contractée entre
 nous, vous m'octroyiez ou de venir au cō-
 bat contre moy, sur ceste querelle, ou faire
 que le prince Sferamōd vostre fils y entre.
 Quand la belle grāde Sauvage eut acheué
 de parler, don Rogel respōdit avec grande
 grauité. Madame, il me desplaist d'auoir
 promis vn don tāt pernicious q̄ cestuy, qui
 me porte grand preiudice: pour ce qu'outre
 le perpetuel desplaistr que nous aurions,
 s'il vous aduenoit quelque mal en ceste ba-
 taille, si au contraire vous estiez victorieu-
 se, sçauroit-il aduenir plus grand deshōn-
 neur à vn cheualier, q̄ d'auoir esté vaincu
 en bataille, par vne damoiselle? encorcs que
 vostre valeur & voz forces fussent extre-
 mes, sur toutes les forces que l'on vid ia-
 mais en aucune damoiselle? & si nous som-
 mes victorieux, que pouuōs-nous rappor-
 ter de ceste victoire l'hōn infamie? Ce neāt-
 moins, ie commande au prince Sferamond
 mon fils, qui est icy, d'entreprendre, pour
 moy,

moy, ceste bataille, à fin de m'aquitter de ma promesse. A l'heure le prince Sferamond s'auancea, & ayant faict reuerce au prince don Rogel son pere, luy dist. Monsieur & pere, ie suis aussi desplaisant de ce commandement, que vous, de l'estrange promesse que vous auez faicte: ce neantmoins, pour ne faillir à vous obeir, i'accepte la bataille, à la charge que chascun pourra elire les armes, qui viendrōt le plus à gré. Monsieur, dist la gracieuse damoiselle, ne vous desplaie de la faueur que vous me faites de combattre contre moy, à fin que ie reçoie la plus grande gloire que iamais damoiselle guerriere receut, me pouuant vanter d'auoir combatu contre le meilleur cheualier & le plus haut prince, qui soit entre les Chrestiens. Sferamond luy fit reuerence à cause de tels propos; & chascun fut desplaisant de ceste bataille: & pource que toutes ces princesses en estoient faschees, la belle grande Sauvage s'adressant au prince Sferamond, dist. Et à fin que l'on ne pense pas que i'entreprene ce combat à autre fin que pour satisfaire au vœu que i'ay faict à mes Dieux, pource qu'au demourant ie cognois, qu'estant l'Empereur Lisuart de si noble sang, il ne pourroit vser d'aucun acte indigne en ceste bataille, ie dis que nostre com-

bat

bat ne se fera point, sinon à la fin de ceste guerre de Perse & de Grece; car ie me veux trouuer en l'une & l'autre pour vous y secourir, comme vostre amie. Ils la remercièrent tous infiniment, & particulièrement l'Emperiere & la princesse Clairestoille, esperans que le long interualle de tēps feroit vn iour rōpre ce dessein. Elles retournerent toutes en la grande sale, où l'on se mit en table, pour dīner; & attēdant l'heure que les dames se deuoyent retirer, ces gentils & vaillans princes les entretindrent de propos; & le prince Sferamond gouerna particulièrement la belle grande Sauvage, duquel tant plus elle notoit la courtoisie & gentile grace, tant plus elle estoit contente de luy: & comme cest entretien & deuis continuast, elle vint à se repentir de l'auoir appellé au cōbat; pource qu'elle vint à l'aimer si fort, que s'il auenoit qu'elle le ruaist en bataille, elle ne pourroit plus viure au monde, de regret & desplaisir. Le prince dō Fortunian contēploit & regardoit tousiours la gaye & belle princesse Clairestoille, de l'amour de laquelle il se sentoit tant enflāmé, qu'il ne pouuoit durer; & elle qui s'en apperceuoit, & qui ne luy cedit aucunement en son amour, luy dardoit souuent quelque amoureuse œillade, luy monstrant qu'elle

qu'elle auoit accepté son seruice, & qu'elle desiroit qu'il se familiarisast d'auantage, & luy parlaist de son amour: mais dō Fortuniá estoit si modeste, la voyant principalement tousiours avec sa mere, qu'il n'osoit pas deuiser secrettemēt avec elle: & si aucunes fois il se mettoit à dire quelque chose, voulant luy manifester sa peine, la voix luy demouroit en la bouche, sans pouuoir exprimer sa cōception. Parquoy, elle l'aimoit dauātage, iugeant qu'elle estoit aimée d'une vraye & entiere amitié: & se sentant cōsommer, elle delibera trouuer moyen de se le rendre familier. Cependant, l'amour augmentoit de plus en plus, entre le vaillāt Sauuagin, & la belle Gauriffe, laquelle ayant veu le grand seruice qu'il luy faisoit, & comme il s'estoit embrasé en son amour, luy auoit apliqué le cœur; & selon qu'elle n'estoit pas coustumièr de sentir telles passions, elle venoit à souffrir plus grande peine: ce neantmoins, selō qu'elle estoit honneste, & fort honteuse damoiselle, elle cachoit son feu: au moyē dequoy elle augmentoit la peine de son amant; combien que deuant le monde, en certaines occasiōs, elle ne faillist pas de luy faire quelque honneste faueur: & en ceste maniere, elle le tenoit ores chaud, ores froid, ores rouge, & ores passe.

Comme les Payens apprestèrent la bataille pour le iour ensuiuant: ce que ces princes firent à l'encontre: & ce qui passa entre les princes & les dames.

C H A P. C X.

Les demourerent en ceste ioye, ce iour-là, iusques bien tard; & en ce temps les espions vindrent dire que l'on faisoit grand apprest au camp payé, d'eschelles & autres machines, pour assaillir la ville. L'Emperiere & les autres nobles dames retournerent pour ceste cause en leur premiere tristesse, n'ayans pas toutesfois si grande peur que pardeuant, voyans de si excellés defenseurs avec elles. Pour ceste cause, le prince don Rogel fut appelé par l'Emperiere, en sa chambre; & s'estans mis à vne fenestre, qui regardoit le grand iardin, elle luy dist. Seigneur don Rogel, depuis que i'ay veu que vous estes venu me defendre, ie me suis tellement asseurée, que ie ne fais point de compte des forces des Payens; tant i'ay de confiance en vostre vertu & valeur. Je vous prie bien fort de prendre la charge de ceste guerre, puis que cest empire n'est moins vostre, que les autres qui vous viennent par succession; ioinct, que se perdât, le bien & la grandeur de Clairestoille vostre fille se vient à perdre. Je me suis retirée par le pas-

se, en la Forteresse du Chasteau, voyant les
 grandes forces des ennemis: mais mainte-
 nant que i'ay vn tel defenseur, il me semble
 que ie puis demourer en asseurance, en ce
 palais. Le prince don Rogel receut vne grã-
 de consolation de ces parolles, & luy respõ-
 dit d'une face ioyeuse. Je suis biẽ aise qu'a-
 pres Dieu, vous auez en moy ceste confiã-
 ce: car il n'y a personne au monde qui vous
 aime dauantage, & qui soit plus tenu de
 vous defendre que moy. I'accepte dès à
 present la charge de ceste guerre, pour re-
 couurer cest empire des mains des enne-
 mis. Ce nonobstãt, vous supplie-ie, que pour
 susciter en moy ceste ancienne valeur, par
 laquelle Dieu m'a illustré entre les autres
 cheualiers du monde, & laquelle a tous-
 iours demouré assopie, depuis que par ma
 faute i'encourus vostre mauuaise grace,
 vous me fassiez vne faueur, pour remettre
 en moy la force & hardiesse, dont ie vous
 ay defendue autre fois en autres entreprin-
 ses, moyennant l'aquelle i'ay acquis gran-
 de renommee, & sans laquelle ie ne pour-
 rois faire aucune chose de bon. L'Emperie-
 re changea de couleur, se sentant ioyeuse,
 & souzriant, luy dist. Je feray volontiers
 tout ce qui me sera possible, mais que ce
 soit avec mon honneur. Il bailla le visage,

& luy baifa les mains , & luy dist. Je veux que pour ceste heure, vous me receuiez de rechef pour vostre cheualier, à fin qu'en vostre nom, & comme tel, ie puisse entrer en ces batailles, m'en donnant quelque enseigne, que ie puisse porter sur mes armes: & par ceste faueur, i'espere vous seruir si bien, en recompense ou amandement de la faute commise contre vous, que ie puisse vn iour vous demander assurement vn autre don singulier, que ie n'ose pas vous demander maintenant, tant que ie l'aye deseruy ou merité, pour me rendre le plus ioyeux cheualier qui viue. L'Emperiere luy dist qu'elle en estoit contente, & que puis qu'elle luy auoit pardonné, il s'entédoit bien qu'il deuoit estre son cheualier, comme deuant. Ce neantmoins, dist-elle, ie vous confirme tel, & suis contente de vous dōner la faueur que vous demandez, à fin que vous combattiez vaillamment pour moy. Et ce disant, les iouës luy deuindrent rouges; & don Rogel iugea bien, que l'anciēne amour qu'elle luy auoit portee, estoit en elle renouvellee du tout. L'Emperiere luy demanda avec vn doux souzris, ce qu'il vouloit porter sur ses armes, & qu'il se gardast bien de porter chose, qui fust cogneuë de tous, de peur qu'e'le en fust taxee. Il luy dist qu'il

loit la iartiere de sa chausse fenestre. Elle se print à rire, & dist, qu'elle en estoit cõtente, & qu'elle luy bailleroit celle mesme, qu'elle portoit à l'heure, & qu'elle la chāgeroit incontinent; & elle demoura fort contente de ceste estrāge demande. Apres pour ne donner aucun soupçon, ils se leuerēt de ce lieu, & s'en allerent parler aux autres, du faict de la guerre: & fut resolu que le Roy de Siranque demoureroit avec le gouuernemēt de la presente guerre, & qu'il s'en iroit la nuit, sur le poinct du iour, avec ces quinze mille chevaliers assaillir de trois costez le camp des ennemis: que les Satrapes avec les soldats demoureroient à la garde de la muraille: & que les citoyens armez courroyent pour secourir ceux qui garderoient les murs, & où il seroit besoin: que don Rogel, Amadis d'Astre, & don Lucidamor sortiroyent avec cinq mille chevaliers, par la porte de Septentrion, pour dōner sur les ennemis: le prince Sferamōd, don Lucēdus, & don Fortunian le beau, par la porte du Midy, avec autres cinq mille cheuaux: Astrapole, la belle grāde Sauvage & Sauvagin, par la porte du Leuant, avec cinq autres mille hōmes, en intention d'assaillir ceste armee, deuant q̄ les Rois missent leurs gens en cāpaigne, pour dōner l'assaut.

Cela fut ordonné entre eux si secrettement, q̃ les capitaines mesmes n'en sceurent rien le soir. On fit vn beau festin, & fut menee grãde feste au palais Imperial, pour monſtrer aux ennemis de dehors, qu'ils ne se ſoucioyent pas beaucoup de leurs assauts. Les trois Satrapes se prouueurent le soir de toutes choses qui leur estoyẽt necessaires, pour repouſſer les ennemis. L'Emperiere, par le cõseil de ces princes, enuoya voir, le soir, le Roy Polidamant, qui auoit tout ce qui luy estoit necessaire: ce nonobstant, elle n'auoit onques voulu le voir, à cause de la grãde haine, qu'elle auoit conceuë contre luy: car ceste sage dame estoit genereuse à l'endroit de ceux qui luy demãdoient grace & pardon; & fort superbe & terrible à ceux, qui s'esleuoyent cõtre elle. Ce neantmoins, le Roy Astropole, & la grãde Sauuage & Sauuagin beaucoup de fois, estoient allez au palais le voir & saluer de la part d'icelle. Apres soupper, les dames & cheualiers se mirent à deuiser, pour la plus-part, de ce qui se deuoit faire celle nuict, & de l'assaut que les ennemis s'aprestoyent de liurer à la ville. Mais don Fortunian entretenant, ce soir, la belle princesse, sentit la ioye que tout vray amant peut imaginer: & elle n'estoit pas moins contente

que luy de ceste occasion, attendant qu'il luy aduint de dire quelque chose: mais il trembloit deuant elle, comme la fucille: de quoy elle s'apperceuoit bien, & en auoit grand plaisir, sachant que c'estoit vn signe de grande amour. En fin il fallut qu'elle luy dōnast matiere de deuiser, disant. Mōsieur, souuenez-vous que vous estes mon cheualier, & que vous deuez entrer demain au matin en ceste bataille, comme mon cheualier, ayant à me defendre de mes ennemis: mais pource que ie crains qu'il vous aduienne mal, ie vous commande vne chose, delaquelle ie veux que vous ayez souuenance, quand vous serez en l'ardeur du combat; m'assurant que quand il vous souuiendra que celle que vous seruez, & qui a puissance sur vous, le vous a commandé, vous ne faillires de le faire. Madame, respondit don Fortunian, vous le pouuez biē penser: car vous n'estes pas seulement dame de ma personne, mais de mon cœur & de ma volonté, sans m'estre reserué autre chose que l'effect de vous seruir. Elle se souzrit, & dist. Je le croy certainement, & pour ceste cause, ie vous donne ceste loy, sachant bien que vous l'obseruerez. Madame, commandez comme il vous plaira, & vous serez obeie. Ce que ie veux de vous, dist elle, est que

pour l'amour de moy, vous-vous gardiez des dangers de ceste bataille, n'exposant vostre vie en si grand hazard, si vous le pouuez faire avec vostre honneur: car ie veux que mon cheualier viue, à fin qu'il me puisse seruir, & que ie luy puisse commander. Madame, respondit-il, ie feray tout ce que vous me commanderez, & en toute occurrence i'auray memoire de ce que vous voulez: mais ie vous aduise, que pour sauuer ma vie, & à fin que ie puisse gayemēt entrer en ceste bataille, comme vostre cheualier, vous auez vn autre moyen plus aisé, & qui me peut rendre le plus ioyeux cheualier qui viue. Dites-le moy, respondit la princesse en souzriant: car si ie le peux honnestement faire, ie le feray aussi volontiers que chose quelconque: car ie serois bien ingrate damoiselle, si vous pouuant fauoriser & complaire, en chose où mon honneur n'est point interessé, ie ne le faisois. Il s'humilia à cause de ces parolles, & luy dist. Madame, la faueur qui me peut feliciter, est que vous me bailliez quelque chose que vous portez maintenant sur vous, à fin que la mettant demain sur mes armes, le courage & hardiesse me croisse tellement, que ie puisse faire pour vous quelque chose de bon: & cela me gardera de tout danger; tant est grā

de la deuotion que i'ay en voz faueurs. La couleur monta lors au visage de la princesse ayant entendu cela, & dist. Je suis content: mais que voulez-vous, qui vous soit agreable? Je desire, respondit-il, vne petite tresse de voz beaux cheueuls: & par ce moyé, vous pouuez satisfaire à ce que ie vous ay dict. Elle dist lors en riant, Je le veux; ie me retireray maintenant en ma chambre, & ma chambriere Amida sortira dehors, & vous la baillera. Le prince fut aussi ioyeux de ceste responce, que si on luy eust donné vn grand thresor, & se fit si hardy, que n'estant veu, il luy baïsa les mains, si dextremēt qu'elle n'eut pas le moyen de le retirer arriere: au moyen dequoy elle rougit, & dist. Monsieur, vous ne me deuez faire cest hōneur. Madame, ie m'estime, par ce moyen, le plus heureux du monde; outre ce que vous meritez, que non moy seulemēt, mais tous les excellens princes qui se trouuent, vous baïsent les mains, vous reuerent & vous seruent. La princesse luy dist d'un visage ioyeux, Nous parlerons vne autre fois de ces affaires-là: & pource qu'il est tard, ie me veux retirer, pour auoir temps de tenir & garder ma promesse: & ainsi l'un partit d'avec l'autre.

Comme don Rogel & don Fortunian eurent, le soir, faueurs de leurs dames: & comme, le matin, ils sortirent sur le camp des ennemis.

C H A P. C X I.

DOn Rogel & don Fortunian, deuant que se retirer en leurs chambres, eurent le soir, les desirées faueurs, pour porter sur leurs armes en ceste bataille. L'Emperiere donna de sa propre main, à don Rogel, sa faueur; & la secretaire Amida, à don Fortunian, la sienne: dont ils furent les plus ioyeux du monde, & deuindrent si courageux & hardis, qu'il leur tarδοit desia qu'ils n'estoyent venuz aux mains contre les ennemis. On donna ordre, le soir, à ce qui se deuoit faire la nuit, au poinct du iour: & l'heure venue, ils s'armerent tous; & l'Emperiere & les autres voulurent, pour les fauoriser, se leuer pareillement, & se vestir noblement, à fin que ces princes se resiouissent, de leur agreable presence: & quand ils furent partis, elles se mirent toutes en oraison, en la chapelle Imperialle. Don Rogel attacha sa faueur à son heaume, & don Fortunian pareillement la sienne: & ne scauroit-on dire le grand contentement & hardiesse de leurs cœurs, se sentans ainsi fauoriser

riſez de leurs dames. Ces nobles princeſſes auoyent grand peur, qu'eſtans les ennemis en ſi grand nombre, aduint quelque mal aux princes, à cauſe de leur trop grande hardieſſe. Quand il fut temps, le prince don Rogel ſortit de ſa porte, avec ſes deux compagnons, & cinq mille cheualiers bien ordonnez & ferrez. Les trois vaillans princes chargerent avec leurs lances, ains que les autres; & puis apres les cinq mille ſe ruerent ſi furieusement ſur les ennemis, que de prime face, ils deſfirent deux mille hōmes qui eſtoient de ce coſté-là, à la garde du cāp; & puis apres, deuant que les Payens fuſſent en armes, ils en firent vne grande occiſion, l'eſpace de demie heure. Le bruit & le tumulte commancea à eſtre ſi grand de ce coſté-là, que les dames & damoiſelles du palais l'entendirent en ceſte chappelle; & à l'heure elles ſ'embraſerent dauantage en leurs prieres, pour la victoire de ces vaillāns princes. Le camp eſtoit de ce coſté-là, tout en armes & frayeur: & tandis que le Soldan d'Alape & vne grande partie des autres Rois couroyent tous en celle part, ſe leua du coſté du Leuant vn tresgrand bruit, qui croiſſoit touſiours de plus en plus: pource que le Roy Aſtrapole, la grande Sauuage & Sauuagin, chargerent les ennemis ſi hardi-

ment, qu'ayans des faict la garde, qui estoit en armes celle nuict, mirent en pieces tout & autant qu'ils trouuerent, les abbatant, comme la moisson est abbatue & couchee sur le champ par la taillate faulx. Ce tumulte fit demourer plusieurs braues cheualiers du camp (qui alloyent au secours du costé de Septentriõ) pour la defense de leurs gés, soustenans le combat des ennemis : mais le vaillant Roy de Siranquie, la belle grande Sauvage, & son frere, frappoyent sur eux si furieusement, qu'ils en firent vn grand carnage. Le prince don Lucendus & don Fortunian, avec leurs forces, en firent autant de leur part : & le combat dura bien deux heures, iusques à ce que le iour commença à poindre : & là comme plusieurs cheualiers Payens pensoyēt eschapper des mains de don Rogel & de ses compagnons, allans d'vn autre costé, ils tomboyent aux mains des autres, & pensans euitier la mort, ils alloyent la trouuer. Ceux de la ville prioient Dieu ardamment, pour les princes defenseurs, desquels dependoit la victoire & vie d'vn chascun. Quand le Soleil fut leué, les princes voyans qu'ils auoyent desia assez faict & que tout le camp se mouuoit contre eux, ils se retirerent avec leurs gens, & laisserent les ennemis avec vne notable perte.

Les princes Payens, toutesfois, firent bonne mine, pour donner courage à leurs soldats, & eussent bien voulu donner la bataille & liurer l'assaut à la ville, pour monstrier la hardiesse, s'ils n'eussent veu le peu de cœur de leurs gens, à cause d'une si grande desfaicte. Les neuf vaillans princes s'en retournerēt sains & saufs, n'ayans perdu que mille hommes, contre quinze mille hommes de pied, & six mille cheualiers, qui furent tuez. Ils furent receuz dedans la ville, à leur retour, avec grande feste; & n'y auoit celuy qui ne les louast infiniment, de ce qu'ils auoyent faict.

Comme les princesses firent grande feste aux princes signalez, à cause de la victoire obtenue: & les propos qui furent tenus entre le prince & la belle grande Sauvage.

CHAP. CXII.

L'Emperiere & sa fille estoient bien aises de voir retourner leurs amans avec vn si grand trionfe & victoire; & estans pompeusement habillées, elles s'en allerent au deuant d'eux, pour les caresser & receuoir avec grande feste. Ils leur firent reuerence, & se resiouirent avec elles; & quand ils fu-

rent au palais, il fut question de sçauoir s'ils estoient blesez. Elles trouuerent le prince don Rogel bleffé en vne espaule, Amadis d'Astre en vne cuisse, le Roy Astrapole au bras senestre, Sauuagin au costé droict, & le prince Sferamond en l'espaule droicte: mais les medecins dirēt qu'il n'y auoit pas vne playe dangereuse: à raison duquel rapport les gracieuses dames furent fort contentes, pource qu'elles craignoient chose pire: & elles les firent songneusement panser, & elles-mesmes prindrēt la charge de les traiter, au liēt, comme il appartenoit. L'Emperiere eut soin de don Rogel; la Roine Calidor, de son mary; l'Infante Fortune, d'Amadis d'Astre; & la belle Gauriffe, de son aimé Sauuagin. La grande Sauvage, qui auoit prins son habillement de femme, à cause de ces princes, auoit le soin de faire medeciner le prince Sferamond, qui prenoit grand plaisir de contempler sa grande beauté & bonne grace, sans preiudicier aucunemēt à l'amour de la princesse Richarde. Elle s'estoit bien apperceuē de la ioye d'iceluy; & considerant sa beauté, la grandeur de son estat, sa courtoisie & merueilleuse vertu, elle en estoit fort contente: mais considerant, au contraire, la bataille qui se deuoit faire entre eux deux, elle en estoit fachee; & neant-

moins, elle luy monstroit vne si grande amour & courtoisie, que le prince Sferamōd l'en aimoit tousiours dauantage. Elle auoit, neantmoins, tousiours desir de s'esprouuer en bataille contre luy, ayant egard au vœu qu'elle auoit faict; ioinct qu'elle l'auoit desia semond à ce faire. Deux iours apres, cōme elle fust pres de son liēt, avec vne sienne damoiselle seule, qui estoit appuyee à vne fenestre, elle luy demanda comme il se portoit de sa playe : & le prince luy respondit. Comment voulez-vous, madame, que ie me porte sinon mal, puis que la plus grande & la plus belle ennemie que i'aye, rasche de me tuer deux fois, & en temps de paix, & en temps de guerre; en bataille, & en amour? La belle grande Sauuage, qui n'estoit pas moins honteuse & modeste que hardie & vaillante, rougit; & selon que desia elle estoit encline à ses rares qualitez, elle ne se peut tenir de luy respondre par courtoisie. Monsieur, l'amour que par vostre bonté, vous monstrez me porter, avec l'honnesteté requise en vn gentil & modeste prince, m'incite à vous dire, que la bataille que ie veux auoir contre vous, ne prouient d'aucune haine particuliere que ie vous porte: car ie vous estime tant, pour la noblesse de vostre sang, vertu & autres rares qualitez

qui reluisent en vous, qu'il me desplaist d'auoir debat avec vous, attendu que ie vous dois honorer & priser. Mais comme i'aye appellé au combat, vostre pere, comme le plus proche de l'Empereur Lisuart, pour le vœu que i'ay faict à mes Dieux de vanger la mort de mon pere, vous ayant estably en son lieu, pour entrer en ceste bataille, ce n'est pas ma faute; & pour ceste cause ne pouuez-vous iuger que ie vous porte aucune haine; ains suis-ie desplaissante d'en venir là, contre vn tant honorable prince & vertueux cheualier. Au reste, ie ne peux penser, que ma beauté soit telle, qu'elle puisse mouuoir le cœur d'vn tant genereux cheualier, à sentir la peine d'amour: car ie ne suis pas si sottte, ne si presomptueuse de penser cela: toutesfois si ainsi estoit, ie me pourroy bien glorifier que le peu de beauté qui est en moy, fust agreable à vn prince de si grande excellence. Ceste sage & modeste responce fut tant agreable au prince Sferamond, qu'il iugea ceste vertueuse damoiselle accomplie de grandes perfections, & respondit en riant. Mais dites moy, s'il vous plaist, madame, s'il auenoit que ie fusse tué en ceste bataille, seriez-vous pas desplaissante d'auoir occis vn cheualier tant affectiōné à vostre beauté & vertu? & comme ge-

nerieuse & pitoyable damoiselle, en seriez-vous pas marrie, en vostre cœur, tout le temps de vostre vie? Certainement ouy, respondit la belle grande Sauvage, tant pour l'affection que vous me portez, que pour voz singulieres vertus: toutesfois, serois-ie bien aise de vous vaincre, non pour me vanter d'avoir vaincu vn si excellent cheualier & renommé prince aux armes; car ie ne fais pas grand cas de ceste gloire; mais pour satisfaire au vœu que i'ay faict à mes Dieux. Voila seulement ce qui m'induit à desirer ceste bataille: car au demeurant, ie ne m'en soucierois gueres. Or puis qu'ainsi est, respondit Sferamond, pourquoy voulez-vous hazarder la vie d'un vostre seruiteur, puis qu'il se rend pour vaincu? qu'il cede à vostre valeur, qu'il se confesse vostre inferieur en toutes choses, & qu'il s'offre de vous servir tout le temps de sa vie? Par ce moyen serez-vous pas contente, & vostre vœu sera-il pas accompli? Ouy certainement: car il vous suffit d'avoir victoire de celuy que vous reputez ennemy, & d'avoir par mesme moyen ce que vous pretendez. La vertueuse damoiselle demoura vn peu à penser là dessus, & dist puis apres. Quand en ce cas i'aurois supléé à mon vœu, cōment aurois-ie supléé

& fatisfaiët à mon honneur? En fupleant au premier poinët, répondit-il, qui eft de plus grande importance à caufe de la religion, vous venez par confequent, à fupleer au fecond. Mais dites moy, s'il vous plaift; s'il auenoit que ie vous tuaffe, dont Dieu me vueille garder, quelle vie pensez-vous que feroit la mienne? telle que i'aimerois mieux mourir mille fois par voz mains. Confiderez, madame, que de cefte bataille peuuët furuenir mille defordres & erreurs. Je vous fuplie par l'amitié que ie vous porte, que vous laiffiez cefte entreprinfe: & fi vous voulez la victoire de moy, ie la vous offre: fi ma mort vous eft agreable, ie me mets en vofre puiffance, à fin que vous me la puiffiez donner. La damoifelle regardoit attentiuement le prince, eftant conuaincue; & fachât qu'il fe rendoit non par pufillanimité ou craincte, mais par vne certaine courtoisie, & pour l'amour qu'il luy portoit, elle ne fceut répondre autre chofe que cecy. Monsieur, ie ne veux plus que nous parlions de cela, pour le prefent; nous aurons loifir d'en parler tout à laifir: gariffiez-vous feulemēt, & ie vous y aideray tant qu'il me fera poffible. Ma bonne fortune, répondit le prince, ne me pouuoit prefenter meilleur remede pour mon falut,

que de vous voir establie, pour me traiter & panser: car ie vous aduise, que par vn seul moyen, vous me pouuez mieux guarir que tous les medecins qui viennent m'apliquer leurs remedes. La damoiselle changea lors de couleur, & dist. Et par quel moyen, monsieur, vous peuz ie guarir? En demourant icy souuent avec moy, respondit-il: car en contemplant seulement vostre rare beauté, ie sens vne telle consolation, qu'il me semble que tous les autres remedes ne suffisent, pour me faire bien tost sortir de ce liēt. La vertueuse damoiselle, qui craignoit que son propos ne voulust tendre à autre fin, luy dist d'un visage riant. Puis que vous l'entendez ainsi, ie serois bien inhumaine, si vous pouuant guarir seulement par ma presence, ie ne le faisois. Je veux toujours demourer avec vous, le iour, tant que ie sois contrainte de prendre les armes: parquoy resiouissez-vous, puis que vous auez pres de vous le medecin, que vous dites qui vous peut amener guarison. Ils passoyent le temps, le iour, en ces ioyeux deuis; & tant plus la vertueuse damoiselle entendoit parler & regardoit le prince Sferamond, plus elle s'affectionnoit à luy. En ce mesme tēps, l'Emperiere & sa fille renoyent bonne compagnie au prince don Rogel, &

luy donnoient grande consolation. L'accorte princesse s'apperceut, que son pere s'estoit fort embrasé de l'amour de sa mere: & pource qu'en confirmation de ceste paix, & pour plusieurs autres raisons, elle desiroit fort qu'ils se mariaffent, taschant de les confirmer en leur ancienne amitié, elle les acheminoit sagement à parler ensemble, & leur en donnoit le moyen, faignant, quand elle se trouuoit là, d'auoir à faire faire quelque besongne à ses damoiselles; à raison dequoy elle se retiroit avec elles, aux autres chambres, au grand plaisir de l'Emperiere; laquelle à lors s'estoit tellement enflammee de la douce amour de ce prince, qu'elle en brusloit toute; & si elle n'eust esté prouueue de grande continēce, elle luy eust desia entamé propos, pour luy denoter qu'il la deuoit demander en mariage. Parquoy elle auoit vn plaisir merueilleux de se trouuer seule avec luy, & il n'estoit pas moins content de iouir de la presence d'une si grande beauté.

Les

Les propos qui furent tenuz entre l'Emperiere Persea & don Rogel de Grece : & comme ils parlerent ensemble de mariage.

C H A P. C X I I I.

LE premier iour, estans en ce plaisir l'un & l'autre, il n'y eut autre chose, que signes & preambule de leur desir. Et combien que l'Emperiere fust fort continente en son amour, elle ne se peut garder de se manifester à la longue, sinon par parolles expressees, au moins par signes; de maniere que voyant ceste occasion, & luy entendant dire qu'elle auoit si grande pitié de sa playe, il luy dist. Madame, si ie pensois qu'il fust vray que vous fussiez en si grande peine, pour vne si petite playe, ie pourrois bien auoir esperance, que vous fussiez en vne plus grande, à cause d'une plus grande playe qui me faict encores plus de mal, estant principalement plus dangereuse, pour deux raisons; l'une, pource que c'est vne recheute; l'autre, pource que le mal me tient en la plus noble partie de cest indiuidu, qui est l'ame, laquelle pour sa delicatesse sent plustost la peine & le mal, que le corps, qui est terrien, ignoble & grossier. L'Emperiere luy respondit en souzriant, Je ne scay

pas quelle est ceste autre playe: mais ie sçay bien qu'il me faict bien mal & me desplaist de celle, que ie voy en vostre personne; de sorte que si elle se pouuoit departir, i'en prendrois la moitié. Et si ie sçauois quelle est ceste autre que vous dites qui vous tourmente tant, encores en aurois-ie compassion, selon qu'elle seroit. Le prince luy bailla les mains, pour ceste cause, & dist. Il est raisonnable que desirant la pitié & mercy, ie manifeste ceste autre mienne playe, qui me conduit à la mort; de peur que si iamais le cas aduenoit, l'on attribuaist cela à ma sottise & negligence. Ce sera bien faict, dist l'Emperiere; & il dist. Vous sçavez, madame, combien a tousiours esté grande l'amour que ie vous ay portee, qui a demouré pour vn temps assopie, à cause de l'Infante Leonide; & neantmoins en ay-ie eu tousiours vne heureuse souuenance, de maniere que i'en ay tousiours esté affligé, me souuenant principalement de l'estat heureux auquel ie me trouuois, quād vous m'aimiez. Je n'estois pas en ce temps-là, tant heureux, que depuis, triste & desolé, pour auoir encouru vostre mauuaise grace. Ceste amour s'est tellement renouvellee en mon cœur, & ceste flamme qui par l'exterieur, sembloit à demy amortie, s'est tellement

ment esprise & rallumee, que si l'occasion se fust presentee plus tard, de venir vous secourir en ceste guerre, ie ne pouuois tarder à me venir rendre entre vos mains & vous requerir mercy, encores que i'eusse sceu qu'en vengeance du tort que ie vous ay faict, vous m'eussiez faict mourir de cruelle mort, attendu qu'en me faisant passer le pas, ie n'eusse receu qu'une seule mort, là où, vivant en ce poinct, ie mourrois mille fois le iour. Voila donc la playe que vous-vous estes offerte de guarir, laquelle gist au cœur: & si vous auez compassion de ceste-cy, qui est legere, à plus fort raison aurez-vous pitié de ceste autre, qui m'est beaucoup plus griefue. Je vous supplie de rechef ne me ramentevoir ma faute, de peur de me redre encore plus confus & fasché que ie ne suis, cōme vous m'auez promis, mais d'vser enuers moy de vostre douceur & benignité. Et à fin que vous ne pensiez pas q'ie vous demande aucune chose, au preiudice de vostre honneur, ie vous veux supplier que cela soit par le moyen de legitime mariage stipulé entre nous, en la presence de ces genereux princes & nobles princesses. A quoy consentāt, outre ce que vous me guarirez de ma playe, par la pitié que vous monstrez auoir de mon mal, vous

me rendrez le plus heureux cheualier qui viue. Et neantmoins, s'il auenoit que maintenant que vous sçauiez ma grande peine, vous voulussiez prendre vengeance du tort que ie vous ay faict, en me refusant ceste faueur, confiderez que vous m'auez pardonné ma faute; & si, ce nonobstant, vous vouliez, cōme dame cruelle, demourer ferme en cest aduis de vengeance, prenez à tout le moins ceste espee, que vous voyez là, & me tuez d'icelle, maintenant que ie suis icy desarmé & nud dedans le lict: & ce faisant, vous viendrez à temperer vostre cruauté par la pitié: car si vous estes reputée cruelle à vous vouloir venger de celuy qui vous crie mercy, vous me ierez pitoyable, en me donnant la mort de vostre main, à fin que ie ne meure tant de fois. Il entra en vne si grande ardeur amoureuse, disant ces dernieres parolles, que les visues larmes luy vindrent aux yeux en grande abondance, de sorte que l'Emperiere en eut pitié; & elle luy dist. Quant à la derniere partie de vostre propos, Dieu me garde d'en venir là, tant pource que la cruauté ne m'est pas propre, que pource que ie vous ay remis ceste iniure de bon cœur: & pourtant, il ne faut plus parler de cela. Mais quant à l'ancienne amour que vous m'auez autresfois portee,

(c) Biblioteca Valenciana (Generalitat Valenciana) & que

& que vaincu d'une nouvelle amitié vous auez assopie, vn temps, mais non du tout estainte, i'ay biẽ cogneu qu'elle s'est renouuelee en vous, par ce que nonobstant le courroux conceu contre vous, vous n'auiez laissé à venir me defendre de mes ennemis: ce qui a esté cause que ie me suis appaisée, & que ie vous ay remis en grace: & puis que vous auez ce desir, ie suis contente de venir au poinct de mariage, cognoissant mesmes, que cest empire ne peut estre cõserué, sinon par vostre vertu, & que c'est à vous d'auoir le soin de vostre fille & de la mienne. Parquoy cõsolez-vous & taschez de vous guair le plustost que faire se pourra; & ie suis contẽte de vous dõner, sur ce, la main, pour arres de mariage que vous desirez. Le prince don Rogel se leua à ceste heure-là, tout ioyeux, dessus son liẽt, & prenant les deux mains à sa bien-aimée Emperiere, les luy baïsa plusieurs fois, les réplissant de larmes de ioye, avec vn grãd plaisir d'icelle. A ceste heure-là, ils se promirẽt de rechef, la foy, en signe de mariage; & l'Emperiere luy dist. Quand vous serez guarý, ie veux parler à vous de ce qu'il faut faire, à fin qu'ẽ ce cas, vostre honneur & le mien soit gardé tout d'un coup: car puis que vous estes mon mary, ie ne veux pas tant procurer mon hon-

neur, que ie n'aye egard au vostre, estant celuy de l'un commun à l'autre. Parquoy, ie vous prie vous resjouir, puis que vous avez obtenu vostre intétion, à fin que vous puissiez sortir bien tost de là. Le prince estoit infiniment ioyeux de voir l'Emperiere; & elle, luy: & tindrēt plusieurs amoureux propos, iusques à ce que la princesse Claire estoit le vint en la chambre estant desia tard, à laquelle don Rogel demanda plusieurs choses, auxquelles elle respondit sagement. Ces princes vindrent le voir, puis apres; & en ceste maniere, leur gracieux deuis fut interrompu, pour parler du faict de ceste guerre, & comme les espions rapportoyent que le Soldan d'Alape & les autres menaçoient de donner de rechef l'assaut à la ville, attendant le secours d'aucuns Rois Payens, qui ne pouuoient tarder d'arriuer au port. La princesse Claire estoit, & aucunes fois l'Emperiere, alloit voir Amadis d'Astre, Sferamond, le Roy de Siranquie, & Sauuagin; encores qu'elles eussent particulièrement soin du prince don Rogel. Sauuagin & la belle Gauriffe tindrent lors plusieurs amoureux propos; pource que leur amour estoit venu à l'extremité; de maniere que l'un ne pouuoit durer vne heure sans l'autre. Elle vouloit tousiours se trouuer à ses appareils,

monstrant bien la peine amoureuse qu'elle souffroit pour l'amour de luy. Et au cōtraire, quand elle luy demandoit, comme il se portoit de sa playe, il luy respondoit, Je me porte si bien, que ie ne sens plus de douleur: ie suis quasi guarý par le moyé de voz visitations, qui m'ont plus seruy que tous les onguents & emplastres des chirurgiens de ceste court. Et pourtant vous supplie-ie, attendant que ie sois parfaictement guarý, m'aider tousiours de ceste bõne medecine: autrement, ma playe empirera tousiours. Monsieur, respondit Gauriffe, s'il est ainsi, ie ne veux faillir de ce faire: car si ie vous peux guarir si aisément que cela, ie serois bien ingrate & de peu d'amitié, si ie ne le faisois. Suyuant donc ceste promesse, iamais elle ne le laissoit, sinon quād elle estoit appelée pour disner & soupper, & qu'elle se retiroit pour prédre le repos de la nuict. En ce tēps le prince dō Rogel vint à guarir, qui ne demoura au liēt, plus de huit iours: car la ioye qu'il eut de la bõne nouuelle receuë de sa bien ainee Emperiere, fit haster sa guarison; pource qu'elle luy auoit dict vn iour en l'ardeur de leurs amoureux deuis, qu'elle vouloit luy dōner meilleure consolation, quand il seroit guarý. L'Emperiere s'assurant de l'amitié & constance de son prince

prince, estoit la plus ioyeuse du monde : & voyant qu'il endureoit vne si grande peine, qu'il l'importunoit & suplioit tât, il luy fit ceste faueur, en l'espousant secretement, d'aller vers elle, attendant que les nopces fussent publiquement celebrees.

Comme don Rogel espousa l'Emperiere en la presence de la princesse & de ces princes : ce qui fut ordonné pour le retardement des nopces publiques.

C H A P. C X I I I.

TAndis que l'on entendoit à prouuoir la ville contre la multitude des ennemis, qui menaçoient de tout leur effort, de donner l'assaut, le prince don Rogel qui n'auoit autre desir que d'estre avec l'Emperiere, cherchoit l'occasion de parler à elle, pour auoir l'execution de sa promesse: mais combien qu'elle eust le mesme desir, si estoit ce que pour son honneur, elle le fuyoit, pour ne mōstrer par dehors ce qu'elle sentoit au dedans: & elle ne luy donnoit occasion de parler à elle, comme il eust voulu, s'excusant qu'elle auoit à aduiser aux affaires de ceste guerre: dequoy don Rogel se desesperoit. Mais depuis qu'elle pensa bien auoir satisfait à son honneur par ce retardement, elle luy donna la commodité de deuiser & de l'accoster: & pour ceste cause

l'ayant tiree à part, & faignant parler d'autres choses d'importance, il luy dist. Ah, madame, que vous m'avez tourmenté ces iours, sur l'esperance & fascheuse attente de l'execution de vostre douce promesse ! Je vous prie bien fort, que si vous ne voulez qu'estant guaray d'une petite playe, i'aye à mourir d'une autre de plus grande importance, vous ayez compassion de moy, qui passe par la plus cruelle mort, que iamais amant souffrit pour l'amour de sa dame. La gracieuse Emperiere se souzrit, & dist. Je suis contente que ce soir, vous veniez me trouver, à fin de m'espouser, comme il a esté dict : mais premierement ie veux que Clairestoille nostre fille le sache, & ce, par vostre moyen, luy racontant, & à l'Infante Fortune aussi, vostre desir, & la raison qui vous induict à venir à ce poinct. Je vous diray, ce soir, pourquoy ie veux tenir cestuy nostre mariage secret, encores pour quelques iours : ce qui est pour vostre honneur & le mien. Madame, respondit-il, faictes comme il vous plaira : car c'est à vous de commander, puis que mon cœur est en vostre puissance. Apres qu'il fut party d'avec elle, il devisa un peu avec ces princes, & quand il luy sembla propre, ne voyant l'Emperiere en la sale, qui s'estoit retiree, il appella l'In-

fante & la princeſſe, & les mena en la chambre de ladicte princeſſe, où apres vn long preambule, il diſt, qu'il auoit deliberé tant pour l'honneur d'elle, & de l'Emperiere ſa mere, que pour l'amour qu'il auoit toujours portee & portoit à ladicte Emperiere, de l'eſpouſer, pourueu que ſa volonté fuſt telle. Et pourtant, diſt-il, ie vous prie aller la trouuer, pour la diſpoſer à cela. La princeſſe ayant entendu ceſte bonne nouuelle, ſe laiſſa, de ioye, tomber aux pieds de ſon pere, & luy diſt. Monſieur, ie veux aller preſentement parler à elle, à laquelle ie ſçay bien qu'il ne tiendra point que ce mariage ne ſe faiſſe: & puis que vous avez ceſte bonne intétion, ie vous ſuplie ne differer point, de peur qu'il n'y ait quelque deſtourbier ou empeschement. L'Infante Fortune le pria de la meſme choſe, apres auoir fort loué ſa bonne intention; & puis elles ſ'en allerent avec promeſſe de ne manifester ce faiet à perſonne. Elles ſ'en allerent incontinent trouuer l'Emperiere, à laquelle la princeſſe declara la volonté & intention du prince don Rogel, qui eſtoit cauſe qu'elles eſtoient prontement venues luy apporter ces bonnes nouuelles, la ſuplians ne differer vn faiet de ſi grande importance pour elle. Car, diſoyent-elles, outre le contente-

mēt de vostre cœur, vous fermerez la bouche aux mesdisans, & cest empire occupé par les payens sera glorieusement recouuré & defendu. L'Emperiere toute ioyeuse les remercia de luy auoir apporté ces bonnes nouvelles, & leur dist qu'elle estoit resoluë de ce faire; en sorte, neantmoins, que l'honneur fust gardé de part & d'autre; pource que ce mariage estoit de grande importance. Si don Rogel m'espouse maintenant, on pourra dire qu'il a faict cela par contrainte à cause de la guerre que ie luy ay menee, & mesmes, pource qu'il y a tāt de Rois Payés campez deuant la ville de Constantinople, à m'a requeste. D'autre part, on pourra dire que i'ay demandé le secours de mon ennemy, pour la crainte de ces Payens. Mais s'il veut, il me pourra bien espouser en secret, & puis nous pēserons à manifester le faict: mais outre ce que vous y ferez presentes, toutes deux, ie veux aussi que tous ces princes y soyent, de peur que l'on m'estime sorte de m'estre fice en la simple promesse, comme deuant, de celuy qui m'a vne fois trompee: encores que le sache bien que sa foy seule soit assez pour le present, puis qu'il s'est tant repenty. Elles la remercierēt de ceste bonne responce, & s'en retournerent vers don Rogel, & luy conterent tout

le faict. Alors il appella premierement Sferamond & puis apres les autres, & leur descourrit ce secret. Tous les princes, & particulierement le prince Sferamond respondit que c'estoit bien faict, pour garder le monde de parler & le taxer d'auoir rompu sa foy, outre ce qu'il ne pouuoit trouuer femme qui luy fust plus cōuenable que ceste grande Emperiere. Don Rogel dist puis apres, qu'elle luy auoit faict entendre, qu'il n'estoit pas bon que pour l'heure, ils fussent mariez publiquement, & que pour certaines raisons qu'elle luy vouloit dire puis apres, il estoit expedient que personne, sinon les plus loyaux & intimes amis le sceussent; & que pour ceste cause, il la vouloit espouser secretement, iusques à ce qu'elle trouuaft bon de faire la solēnité des nopces. Ils dirent que l'on ne pouuoit failir de faire en cela ce qui plaisoit à l'Emperiere. On ne sçauroit dire le plaisir que le prince Sferamond receut de cela, tāt pource qu'il auoit prins grand plaisir en la bonne complexion de l'Emperiere, que pour voir aussi que par ce moyen son pere se exēptoit du blasme qu'on luy pouuoit donner à cause de ce qui luy estoit aduenü par le passé: & pource qu'il aimoit fort la princesse Clairestoille sa sœur, il aduisa, quād le

temps feroit venu, de faire qu'elle fust de-
 claree legitime & venue de legitime maria-
 ge, de peur que ceste tache d'estre bastarde
 luy demourast. Quand le prince le sceut, el-
 le cuida affoler de ioye. Ces princes & la
 Roine Calidor, aduertie du faict par l'In-
 fante & la princesse, furēt inuitez d'assister
 à ces secrettes espousailles. La belle grande
 Sauvage y fut appelée, laquelle sachāt que
 ces princes, & principallemēt son aimé en-
 nemy le prince Sferamond, desiroient fort
 de la voir vestue en habit de femme, se ve-
 stit pompeusement, & selon que naturelle-
 ment elle estoit tresbelle & gracieuse, elle se
 presenta telle & si braue qu'on la regardoit
 par merueille. Apres que l'on eut donné or-
 dre à ce faict, l'Emperiere & son futur
 espoux furent les plus ioyeux du monde: &
 pour ceste cause, la Roine Calidor, la prin-
 cesse & l'Infante avec Gaurisse se firēt bra-
 ves: & l'heure venue, l'Emperiere fut espou-
 see en la presence de ces princes & princes-
 ses, en sa chambre mesme, où estoient seu-
 lement deux matrones, & deux loyalles da-
 moiselles. Et Amadis d'Astre seruit là, d'E-
 uesque & de notaire, & profera les parolles
 que l'on a coustume de dire en semblables
 cas. Ce faict, on laissa l'espoux & l'espouse
 tous seuls, pour vn peu: & tandis que l'on

preparoit le soupper, la ioye de l'un & de l'autre estoit si grande, que rien plus. Don Rogel qui auoit tousiours esté fort ardent en ses amours, commancea à la prier doucement, puis qu'elle estoit sienne, de le laisser prendre possession de son amour, le deliurant en partie d'une tant amoureuse & douce passion. L'Emperiere qui l'aimoit bien aussi, apres luy auoir un peu resisté, dist, qu'elle en estoit contente, & qu'il pouuoit venir à elle la nuict ensuiuant, pourueu qu'il donnast à entendre à sa fille, la resistance qu'elle en auoit faicte, de peur de luy donner mauuais exemple. Don Rogel dist qu'il estoit cōtent de ce faire, mais qu'il ne vouloit pas perdre ceste nuict : & finalement il fit tant, que comme elle ne fust de pierre, elle se delibera de le laisser entrer, sans qu'autres le sceussent que celles qui auoyent assisté aux espousailles. Ceste resolution prise, apres plusieurs baisers amoureux, qui enflammerent dauantage l'un & l'autre espoux, ils s'en allerent soupper.

Comme don Rogel obtint la fin desirée de son amour: & ce qui aduint entre la princesse & don Fortunian.

C H A P. C X V.

Tous ces princes & princesses soupperent fort ioyeusement, à cause de ce

mariage, par le moyen duquel, outre le cō-
 rentement des deux, tous les troubles pas-
 sez venoyent à cesser, & les anciennes ini-
 mitiez à estre assopies. L'Emperiere sur
 tous, fut fort ioyeuse & contente; encores
 qu'elle fust si vertueuse, que de celer la
 plus grande partie de sa ioye. Apres auoir
 deuisé de maintes choses ioyeuses, chascun
 se retira, pour aller reposer: & l'heure ve-
 nue, don Rogel entra en la chambre de
 l'Emperiere, qu'il trouua assise souz son
 poile, tant pompeusement accoustree avec
 vn affust de teste à l'vsage des grandes da-
 mes de Perse, que c'estoit chose diuine de
 la voir ainsi. Don Rogel la salua, & ne fut
 tardif à la baiser avec telle douceur, que
 requeroit la supreme amitié, qu'il luy por-
 toit, & la beauté infinie d'icelle. Incontinent
 apres don Rogel se mit dedans le liect, &
 puis l'Emperiere ne tarda point à se cou-
 cher pres de luy, & les matrones se retire-
 rent. Je laisse à penser maintenant, si ces
 deux nouveaux espoux dormirent beau-
 coup, celle nuit, & s'ils endurerent vn
 grand trauail, par ce que l'on vid le matin
 qu'ils auoyent tous deux les yeux fort bat-
 tuz. Le lendemain don Rogel proposa cela
 à l'Infante, qui en parla puis apres à l'Em-
 periere, disant qu'elle ne deuoit pas estre si

austere à l'endroit de son mary : & apres
 auoir vn peu debatu, elle se rendit, & pro-
 mit de le receuoir pour coucher avec elle.
 Et pour faire que la princesse ne se scanda-
 lisast de sa mere, l'Infante luy raconta en
 riant, le different qui auoit esté entre l'Em-
 periere & son espoux, & comme en fin, elle
 l'auoit disposée à accepter son mary : dont
 elle se mit à rire. En ceste maniere don Ro-
 gel iouit plus librement de l'amour de son
 espouse, laquelle mesmes fit dire à ses da-
 moiselles qu'elle estoit secretement espou-
 sée, avec expres commandement qu'elles
 n'eussent à en parler. Elle dist à don Rogel,
 pourquoy elle ne vouloit pas que ces no-
 pces fussent publiques, en la maniere qu'elle
 en auoit dit la raison à la princesse & à l'In-
 fante Fortune : & il en fut fort content, esti-
 mant beaucoup sa discretion. Cependant
 l'armee des Payens deuenoit tousiours
 plus grande & se grossissoit; de maniere
 qu'ils estoient resoluz de prendre la vil-
 le avec tous ces princes & princesses, pour
 l'establissémēt de cest Empire qu'ils auoyēt
 occupé. Ils tenoyent leur entreprinse as-
 seuree & la ville pour gangnee desia, se
 confians à tant de secours qui estoient ve-
 nuz; de maniere que leur armee se mon-
 toit au nombre de cent mille cheualiers &

trois cens mille hommes de pied, contre quatorze mille hommes de cheual & cinquante mille hommes de pied, que l'Empereure auoit:ioinct qu'elle ne pouuoit faire entrer viures ou autres refreschifsemens dedans la ville, quand ils ne voudroyent combattre. Mais pensans desia auoir gagné, ils faisoient de grands preparatifs, pour donner vn assaut encores plus furieux qu'ils n'auoyent faict, & prenoient bien garde qu'aucuns de ces braues princes & cheualiers ne fortissent, ou n'eschappassent, à fin de les pouuoir tous saisir, & d'auoir vne parfaicte victoire. Les citoyens auoyent vne merueilleuse esperance en don Rogel, au prince Sferamond tant renommé aux armes, & aux autres: tant importe la reputation des hommes vail-lans & vertueux, entre le peuple. Les princes ne failloyent à regarder aux fortifications & munitions de la ville; & pour mon-ster qu'ils ne se soucioient pas des enne-mis, ils faisoient souuent sorties sur eux, & s'en retournoient tousiours avec la victoi-re; de maniere que les Rois Payés estoient contraints de les louer & estimer pour les plus braues & vertueux cheualiers du monde, disans que si dedans la ville se

trouuoient cent tels cheualiers, nonobstāt leur grosse & puissante armee, ils leur dōne royēt beaucoup à faire. Nonobstant la terreur & melācolie des dames, à cause du suc ces douteux de ceste guerre, amour ne laissoit pas d'adresser souuent ses flesches en leurs ieunes cœurs amoureux. La princesse Clairestoille voyāt tous les iours son gentil amant, s'enflammoit de plus en plus de son amour: ce qu'elle ne se pouuoit tenir de luy mōstrer, ores par vne honneste faueur, & ores, par vne autre: à raison dequoy le pauvre amāt deuenoit tout en feu, qui luy dist vn iour. Madame, si ma peine doit estre eternelle & infinie, à cause de vostre grande beauté, & si vous ne la voulez mitiguer, ie prie Dieu que ie meure, pour y remedier. Mais attendu que voz beaux yeux & vostre diuine beauté m'ont blessé au cœur, sans que ie vous aye iamais offensée, & veu que vous sçauiez le mal que i'endure, pourquoy n'avez-vous compassion de moy? Vous ne pouuez nier que mō mal me vien ne de vous, & que ma peine ne procede de ce que i'ay trop attentiuement regardé vostre beauté. Et puis que vous le sçauiez, pourquoy ne remediez vous à ma douleur, sachant que ie suis continuellement tourmen

menté? Celuy qui faiçt le tort, est tenu par loy diuine & humaine de l'amander : pourquoy donc n'amédez-vous celuy que vous m'auiez faiçt? Vous encourez le nom de dame cruelle, de m'auoir blessé, & de prendre plaisir en la playe que vous m'auiez faite, en voyant languir celuy qui ne demande autre chose que vous seruir. Je vous supplie, que sans le preiudice de vostre honneur, il vous plaise me secourir, à fin que pour vous aimer, ie ne perde la vie, & que pour n'auoir pitié de moy, vous ne perdiez vostre cheualier. Don Fortunian disoit ces choses d'une voix tant crainctive & languissante, qu'il monstroït bien la passion de son cœur, & le respect qu'il luy portoit; dequoy elle ne faisoit que souzrire, estant fort contente de cognoistre en luy vne vraye & ferme amour : & ayant pitié de luy elle luy respondit, Amy & cheualier mien, ie suis bien aise que vous m'aimiez : mais ie suis faschee de vous voir viure en telle peine; veu que vostre seruice & amitié m'est tant agreable, & que ie vous suis correspondante en amour. Pourquoy vous fachez-vous? auez-vous pas occasiõ de vous resiouir? voyez, comme vous aimant, & estant aimée de vous, ie suis contente & m'esiouis en mō cœur; ie suis biē aise quād

ie parle à vous , esperant que nostre amitié aura, vn iour, heureux succes. Ah, madame, respondit don Fortunian , ie voy bien qu'il y a grande difference entre vostre feu & le mien: car combien que ie cognoisse que de vostre grace , vous monstrez n'auoir mon seruice & amitié à mespris , ie ne puis durer, si ie ne pourchasse de vous faueurs plus grandes: car mon cœur se sent tellemēt enflammé de vostre amour, que vous voyant seulement, il se consume & fond de ioye, comme la neige au Soleil; il n'a point de repos; tousiours il desire; il s'allume dauantage à toute heure; il abhorre tout autre plaisir, pour se nourrir & paistre de vostre douce presence. Mais hélas! il s'en embrase tousiours plus fort, & ne trouue aucun repos: il languit en son contentement: il se tourmente, par les disgraces: & finalement, il ne sçait ce qu'il veut, ne se contentant de ce qu'il a. O pauvre & merueilleuse condition d'Amour! il n'y a personne qui le puisse definir: ie cognoy bien estre vray ce qu'en la definition d'iceluy me dist vn iour vn homme sage, auquel ie demāday que c'estoit Amour. Et comme, dist la princesse, vous le definist-il? dites le moy, ie vous prie : car il m'est aduis qu'il est tant variable, qu'il n'y a personne qui le puisse proprement definir. Il me le

définist, en ceste maniere, respondit le prince. Amour est ie ne sçay quoy, qui vient de ie ne sçay où; ie ne sçay qui l'enuoye, en ie ne sçay quelle maniere: il naquit ie ne sçay comment; & estant soy-mesme confus, il confond les autres: il paist icy, & se nourrit ailleurs: il s'alimente de ie ne sçay quoy: il n'estime la louange; il se glorifie en la douleur; & n'a en soy ny raison ny maniere: ie ne sçay pas comme ores il se manifeste, & ores il se cache. Il frappe ie ne sçay commēt au milieu du cœur, sans que l'on puisse remarquer ny sang ny playe: celui qu'il a tué, vit en mourant. Il fait parler du cœur, & non avec la langue: il se taist dedans, & impose silence dehors. Qui sçauroit maintenant interpreter ce fol? La princesse fut biē aise d'entendre ceste definition, & s'en riāt, elle le pria de la luy repliquer; & puis apres elle dist. Certainement ie pense que ce sage l'entendoit bien, & qu'il vouloit dire qu'il ne sçauoit ce qui estoit entendu en la definition d'iceluy: car comme vous dites, il est tant diuers, sans loy ou mesure, qu'il n'y a personne qui puisse interpreter quel il est. Ce neantmoins, ie veux que vous-vous appaisiez, & que si amour vous trauaille, vous preniez courage, presuppasant que ie vous aime: à raison de quoy, vous n'avez pas oc-

caſion de vous plaindre & faſcher, ny de m'eſtimer cruelle: mais dites moy, ie vous prie, que voudriez-vous que ie fiſſe pour vous, ſans le preiudice de mon honneur? Et pource que don Fortunian ne pouuoit ny vouloit exprimer ſon deſir, elle luy diſt en ſouzriant. Puis que l'Emperiere & la Roine Calidor viennent à nous, pour ceſte heure nous n'en dirons autre choſe; mais penſez quelle faueur ie vous puis faire, ſans que mon honneur y ſoit intereſſé. Il fut fort ioyeux & content de ces parolles, & luy en baiſa humblement les mains, diſant qu'elle euſt ſouuenance de ceſte genereuſe promeſſe. Mais nous ne parlerons plus de cela, pour retourner au ſiege de Conſtantinople.

Comme les chevaliers deſcrits, pour le combat de tant pour tant, au deſſous de Conſtantinople entrèrent en lice, & comme ils ſ'apreſterent de combattre.

C H A P. C X V I.

EN ce temps, ou vn peu deuant, comme la bataille ſe fuſt arreſtee, ainſi qu'il a eſté dict, entre les ſept princes Chreſtiens, & les ſept Rois Payens; & comme defia la place fuſt preparee pres des murailles de la vil

le, l'on entendoit à prouuoir les combatans de toutes armes nécessaires, de part & d'autre. Les articles de la conuention furent arrestez, comme les Payens estoient tenuz de leuer le siege & s'en aller, ne pouuans plus molester la Grece, s'il aduenoit qu'ils perdissent: & s'ils demouroyent victorieux, ils deuoyent estre maistres de la ville & de l'Empire. Plusieurs nobles cheualiers Payens, de ceux qui estoient en garde des vaisseaux, & de ceux qui estoient en garnison des villes prinſes en Grece, & plusieurs cheualiers Chrestiens & dames honorables, qui estoient aux villes circonuoinſines, coururent voir ce combat; pource qu'il y auoit trefue à ceste heure-là entre eux. On ne ſçauroit dire en quel ennuy estoient l'Emperiſſe Niquee, la Roine de Galdape, la prinſeſſe d'Alemagne, & routes ces nobles dames & damoiſelles; pour la crainte de ceste espouuantable bataille. Elles conſideroyent que ſi les Payens perdoyent, ils ne perdoyēt gueres: car quant à la perte de leurs vies, attendu qu'ils estoient infideles, elles ſçauoyent bien qu'ils perdroyent ce qui estoit delia perdu; & quant au bien, ils ne perdoyent ſinon ce qu'ils auoyent penſé pouuoir gangner. Mais elles conſideroyent au contraire, que ſi l'un de ces princes Chre-

tiens, y laissoit la vie, c'estoit vne lamentable
 perte, pour toute la Chrestienté; & que
 si la bataille se perdoit, l'on perdoit vn Em-
 pire, qui leur appartenoit, & qui estoit d'an-
 cienneté, aux princes Chrestiens. Plusieurs an-
 ciens & experimétez cheualiers ne trouuoyét
 pas bon, que l'Empire & les vies de tât no-
 bles Empereurs & Rois Chrestiens fussent
 exposez au hazard de la muable fortune;
 puis que gagnant, on ne gangnoit gueres,
 comme il a esté dict; & que perdant, l'on ve-
 noit à perdre beaucoup: mais les autres qui
 auoyent faict preuue des forces d'Amadis
 de Grece, encôres qu'il fust desia bien âgé,
 de don Florisel & des autres, disoyent qu'il
 ne falloit point douter de ceste victoire, en-
 cores que tous ces Rois Payens fussent de
 fer & d'acier. Les belles & nobles princes-
 ses de la court auoyent faict de tresriches
 casques & banderolles, pour ces vaillans
 princes; & le iour precedant celuy de la ba-
 taille, elles resolurent de se faire belles &
 iolies, ce iour du combat, & se mettre sur les
 murailles, pour le voir, avec les plus nobles
 & belles dames & damoiselles de la ville, à
 fin d'encourager & fortifier les princes
 Chrestiens qui deuoyent entrer en bataille.
 Parquoy ils se resiouirent fort, & dirét que
 d'orenauant ils tenoyent ceste victoire tres-

asseuree, puis que quand ils seroyent naturellement sans forces, ceste douce presence leur en bailleroit ; & furent fort ioyeux de cela : & les dames , à cest effect , firent de grands aprests. Les iuges estans arrestez, qui auoyent à asseurer le camp , avec deux mille cheualiers , quand le matin fut venu, l'on ouit au camp des payens tant de trompettes , clairons & tabourins sonner , qu'il sembloit que le monde deust abyssmer : & dedans la ville tout retentissoit du bruit des armes & de diuers instrumens de guerre. Les gentiles Roines & nobles princesses, ainsi pompeusement vestues , s'en allerent aux lieux deputez, & occuperent de ce costé-là toute la muraille ; tant leur nombre estoit grand ; estant au milieu des autres , l'Emperiere Niquee , la Roine Sidonie, la Roine Arlande de Trace , & la Roine de Galdape ; ausquelles faisoient aile deça & delà, la princesse d'Alemagne, & toutes ces autres princesses & Infantes, & puis les belles damoiselles de la court , & celles de la ville. Et quand les cheualiers qui auoyent l'estour en garde, les virent, ils se retournerent pour les regarder , sans iamaïs leuer la veüe de dessus elles. Incontinent se presenterent les sept Rois Payens, armez sur leurs puissans cheuaux, qui se

monstroyent fort vaillans. Ils estoient accompagnés des autres Rois Payens, & de tous les autres principaux de l'armée, qui leur portoyent les vns l'armet, les autres l'escu, les autres les lances, allans vers l'estour en ceste pompe; de maniere que les Payens qui gardoyent l'estour, y prenoyent grand plaisir, & les Chrestiens en estoient faschez; pource qu'ils estoient tous grands & membruz, monstrans à leurs contenance qu'ils estoient la fleur des cheualiers du monde. On ne scauroit dire la tristesse que l'Emperiere & toutes ces nobles dames en eurent, leur semblant voir en ces sept toute la valeur du Paganisme: & combien qu'elles eussent veu leurs maris & parens aux plus dangereuses batailles, que l'on eust sceu voir, elles ne se pouuoient tenir de se fascher, voyant vn si grand orgueil & force aux aduersaires. La princesse d'Alemagne qui auoit veu par experience iusques où s'estendoit la force de son mary, & comme il estoit redoutable és batailles, ne se faschoit point, au moins quant à luy, ny aussi quant au prince Dorigel, encores qu'elle ne l'eust iamais veu en bataille, mais à cause de sa renommée, & de ce qu'elle auoit ouy dire de luy aux guerres d'Alemagne. Elle n'auoit aucun doute des autres, sachant

la grande renommee de l'Empereur, & de tous les autres; outre ce qu'aux batailles passees, de ce siege, elle les auoit veus se porter vaillammēt: brief, elle sembloit plus asseuree que les autres. Mais c'est grand cas que l'Emperiere Niquee, qui auoit veu faire tant de choses à son mary Amadis de Grece, tant vaillant & redouté aux armes, sembloit ne se pouuoir pas resiouir en ceste bataille. Quand ces sept vaillans Rois furent pres de l'estour, & qu'ils eurent veu ces belles dames sur les murailles, ils furent esmerueillez de leur beauté, & dirent entre eux, que veritablement les femmes de Grece estoient merueilleuses en beauté, & les regardoyent avec vn si grand plaisir, qu'ils ne pouuoient en leuer la veuë. Ce neantmoins, pour ne sembler effeminez de s'amuser à regarder les dames, quand il estoit question de combattre, ils entrerent en l'estour, & monstrent la dexterité & d'eux & de leurs cheuaux, de maniere qu'ils en furent fort estimez. Tandis que les Rois Payens faisoient cela, l'on ouit vn grand bruit de trompettes & clairons venant de la ville, & derriere venoyent l'Empereur Grec & les autres princes combatans, armez aussi sur leurs puissans cheuaux, de tant riches & belles armes, qu'ils monstroyent bien n'estre,

ffre, ny en puissance, ny en richesse moindres que les Rois Payens, encores qu'ils fussent entrez en l'estour avec plus grande pompe & orgueil: car si Amadis de Grece ne voulut pas y entrer d'une telle arrogance & gloire, ce fut, pource qu'estant faict sage par l'experience, & par la vertu naturelle, il se moquoit de l'arrogance des aduersaires, & luy sembloit que les surmontant, sans cest orgueil & audace, il en receuroit double gloire. Parquoy les sept vaillâs princes Chrestiens se presenterent avec une grande modestie, & sans grande parade, qui fut entierement au son des trôpettes & instrumens, qu'ils auoyent deuant eux: car au demourant, ils entrerent en l'estour si modestement, que si l'on n'eust cogneu leur grande vaillance, les assistâs eussent iugé qu'ils auoyent peur de leurs ennemis. Mais considerans leur grand renommee, qui surpassoit celle de tous les vaillans cheualiers du monde, qui estoient de leur temps, entre les Chrestiens, & les voyans si dispos & adroits à cheual, entrâs d'un si bon ordre en l'estour, ils leur donnoient desia la victoire de ceste bataille. L'Emperiere Niquee, la Roine Sidonie, la Roine de Galdape & celle de Trace, avec toutes ces hautes princesses & nobles Infantes & dames, les voyans si dis-

pos & gaillards, se resiouirent fort. Ils ne monstrent aucun signe d'arrogance, pour faire voltiger leurs cheuaux, & s'aquerir la faueur des regardas, cōme les Rois payens auoyent faict, estimans cela vne vanité & folie; ains pour ne laisser leurs cheuaux, ils ne se mouuerent sans qu'il en fust besoin. Les Iuges mirent à l'heure d'un costé de l'estour les Rois Payens, & de l'autre les Chrestiens combatans, leur ayans diuisé le Soleil; & leur ayās tout premierement faict ratifier les conditions de la bataille; & s'estās puis apres retirez sur leurs eschafauts, les combatans de part & d'autre se firent lacer leurs heaumes, & apres auoir embrasé leurs escus & empoigné leurs lances, ils demourerent cois attendans le son de la trompette, pour donner carriere les vns contre les autres.

Le grand & furieux rencontre de ceste notable bataille: ce qui succeda en icelle: & de quelle part la fortune se tourna.

CHAP. CXVII.

TOUS les regardas estoient là douteux du succes de ceste bataille, & regardoyent les cheualiers combatās ores d'une

part, ores de l'autre; prenans garde à tous leurs gestes & contenance, avec vn grand plaisir: car on ne voyoit pas vn d'eux qui ne monstraft signe de valeur, & qui ne desirast fort venir aux mains contre son enemy. L'Empereur Amadis de Grece se mit au deuant du Roy Tartare; don Florisel, à l'opposite du Roy de Hierusalem; don Silues, contre le Roy de Ruffie; don Florarlan, contre le Roy des Isles geles; don Argantes, contre le Roy d'Albarosie; don Florenio, contre le Roy des Isles ioyeuses; & le prince Dorigel, contre le Roy des hautes Isles. Or apres le troisieme son de la trompette, qui fit paſſir les iouës à plusieurs, tous les quatorze cheualiers deslogerent tout en vn meſme temps, les vns contre les autres, les lances baſſes, ſi furieusement, que l'on euſt dict que la terre deuoit abyſmer deſſouz eux. Mais quand ils ſe vindrent rencontrer tous à la fois, l'on euſt comparé ces rencontres à vn tremblement de terre. Le Roy Tartare accueillit roidement l'Empereur Amadis, qui perdit vn eſtrier ſeulement, ſans autre mal: mais l'Empereur luy paſſa eſcu & harnois, & leurs lances volerent en eſclats, ſans autre mal. Ils mirent incontinent la main aux eſpees, & s'en allerent ſe chamailler d'vne grande hardieſſe.

hardiesse. Don Florisel & le Roy de Hierusalem rompirent egallement leurs lances : mais ce Roy plia en l'arçon , & l'autre non , ou tant peu , que l'on ne s'en peut pas appercevoir. Le Roy de Russie cuida trespucher en terre , du furieux rencontre de son aduersaire , & perdit vn estrier ; & s'il n'eust esté bon chevalier à sçauoir retenir & soufleuer le cheual , il estoit à bas. Don Silues & luy mirent tous deux en vn mesme instant la main aux espees , & s'en allerent courageusement se charger. Le vaillant Roy don Florarlan & le Roy des Isles geles se rencontrerent egaleement en leurs escuz , & s'estans leurs lances brisees , eux & leurs cheuaux se heurterēt de telle sorte , que les cheuaux demourerent espaulez , & tomberent par terre avec leurs maistres : mais selon qu'ils estoient tous deux d'une merueilleuse hardiesse & force , ils se leuerent quasi en vn mesme temps , & ayans mis la main aux espees , ils commencerent leur bataille à pied. Le Roy d'Albarosie qui estoit merueilleusement bon chevalier & de grande force , passa l'escu au prince d'Allemagne don Argantes , combien qu'il fust de tresfin acier , avec le harnois , & demoura vn peu blessé en la poitrine : & le prince luy passa aussi escu & harnois , mais non pas la

maille, pource que la lance se rompit; il le
 plia en l'arçon, & luy fit perdre vn estrier.
 Don Florenio de Rome & le Roy des Isles
 Ioyeuses furent tous deux également des-
 arçonnez, & s'estans releuez, ils mirent la
 main à leurs espees, & commencerent leur
 bataille à pied, si furieusement qu'ils mon-
 stroyent bié que l'un ne cedit point à l'au-
 tre en forces & courage. Le vaillant Roy
 des hautes Isles, qui estoit quasi de stature
 de geant, rencontra le prince Dorigel, & luy
 passa son escu: mais pource qu'il fut accueil-
 ly en l'extremité d'iceluy, & non pas au mi-
 lieu, la lance passa deffouz le bras, en sorte
 que les regardans qui fauorisoyent le prin-
 ce, eurent grande peur, tenâs pour certain
 qu'il eust esté passé d'outre en outre. A l'heu-
 re l'Emperiere & toutes les autres souspi-
 rerent, inuoquans Dieu, à son secours. Do-
 rigel ataignit son aduersaire en son heau-
 me, de la pointe de sa lance: & le rencontre
 fut donné de si grande force, que outre ce
 qu'il luy emporta la creste, la luy faisant
 voler en l'air, il le fit aussi plier en l'arçon.
 En cest endroit les quatre à pied, avec les
 escuz au bras, & les espees aux mains, com-
 mencerent vne furieuse & cruelle bataille;
 & les dix n'estans oisifs, se chargerent telle-
 ment, que la campagne en retentissoit. Les

assistans regardoyent attentiuement ceste espouuantable bataille, desquels les vns fauorisoient vn costé; & les autres, le party contraire. L'Emperiere Niquee, les Roines & les autres princesses, avec toutes ces nobles dames de la court & de la ville, s'estoyent fort resiouyes, ayans veu tous leurs aimez princes sauuez du terrible rencontre des lances, estans fort attentiuës à voir ceste bataille, non pas avec si grande crainte que deuant; voyãs que si les Rois Payens menoyent vaillamment les mains, ils n'auoyent pourtant aucun aduantage, contre leurs maris & parens, qui les repouffoyent d'une merueilleuse hardiesse. Les Payens ietterent leur feu du commencement; mais demie heure apres, ceste furie fut abbatue; au lieu que l'on ne voyoit aucune lascheté aux Chrestiens, mais vne plus grande vigueur & augmentation de forces. Le peuple voyoit ce braue Empereur & tant renommé aux armes Amadis de Grece, qu'il estimoit fort âgé, ruer des coups si furieux, & assaillir d'un si grand courage le Roy de Tartarie, qu'il n'y a homme qui ne se fust espouuanté le voyant deuant soy: car il faisoit sortir tant d'estincelles de son espee, qu'il sembloit qu'elle fust de feu & non pas de fer, & que la teste & l'escu de ce roy brus-

last de viues flammes , quand il le frapoit. Le Roy qui ne faisoit compte du commencement de l'Empereur son aduersaire, pour ce qu'il estoit âgé, loua bien depuis, la grande valeur d'iceluy, disant que veritablemēt il estoit digne de la grande renommee qu'il s'estoit acquise. Ceneātmoins il pēsoit bien en venir à bout , estimant qu'il se lasseroit: mais on voyoit bien tout le contraire : car tant plus il s'enflāmoit au combat , & plus il se sentoit frais & puissant. L'Emperiere & tous estoient bien aises de le voir tant bien mener les mains. La bataille estoit grāde & perilleuse entre le prince don Florisel & le Roy de Hierusalē, qui estoit ieune, de tres-grande force & merueilleuse dexterité. Ce Roy combattoit d'vne grande ardeur & furie; & le prince cognoissant que cela ne pouoit pas durer , & aspirant à la victoire, ne faisoit quasi que se defendre: au moyen dequoy ceux qui ne cognoissoient pas sa vertu & prudence au combat , l'estimoyent de moindre force que l'autre; mais ses amis, & principalement sa bien aimee Roine Sidonie , estoient bien asseurez de sa victoire. Il y auoit iusques à ceste heure-là petite ou nulle difference, entre don Argantes & le Roy d'Albarosie , qui estoit beaucoup estimé entre les payens. Ils s'estoyēt blesez en

plusieurs endroits du corps; & neantmoins s'estoyent-ils tellement eschaufez au combat, qu'ils ne le cognoissoient pas : mais le Roy d'Albarosie perdoit beaucoup de sang, à cause d'un coup qu'il auoit receu au costé. La belle princesse estoit toute esperdue de voir les armes de son mary esmaillees de vermeil, cōbien que celles de son aduersaire le fussent encōres plus. Don Silues de la Selue à lors auoit reduit en mauuais poinct le Roy de Russie, qui n'auoit pas seulement le loisir de respirer. D'autre costé, le Roy des Isles ioyeuses traitoit mal le prince don Florenio, qui auoit esté blessé en vne cuisse, & perdoit beaucoup de sang, ne laissant pas pourtant de combattre vaillamment : car il auoit pareillement blessé son aduersaire au bras gauche & en la teste. Le Roy don Florarlan qui s'en apperceuoit, ayant desia mal traité son aduersaire, d'un grand coup sur la teste, craignāt le mal de son amy, s'en accosta, à fin de luy pouuoir aider : & pour ceste cause auoit-il beaucoup à faire, ayant en teste son ennemy, & deuant auoir l'œil à don Florenio, & aux cheuaux des Rois Payens, de peur qu'ils le vinssent heurter & tresbucher. Mais le prince Dorigel qui s'apperceuoit de ce doute, & qui estoit là comme vn rempart de don Florenio, ne s'eslon-

gnoit pas beaucoup, encores qu'il eust en barbe le Roy des hautes Isles, lequel ayant asprement combatu contre le prince Dorigel estoit vn peu blessé, au bras droict, & son, cheual se trouuoit las.

Comme les princes Chrestiens surmonterent en bataille les Rois Payës, avec la mort de deux: & comme ils furent cōduits trioufians en la ville.

C H A P. C X V I I I.

L'Emperiere & les autres honorables dames estoient à voir ceste bataille, sans iamais faire autre chose que prier Dieu pour la victoire & preservation des princes Chrestiens; & iusques à ceste heure-là, elles auoyent esté en doute du succès du combat: mais lors elles commencerent à bien esperer & se resiouir, voyans que les ennemis s'affoiblissoient, & que l'on ne voyoit plus ceste grande ardeur de combattre; là où au contraire les Chrestiens sembloient auoir redoublé leurs forces, & estre plus frais, qu'au commencement: de quoy les Rois payens, & pareillement les iuges & les autres estoient esmerueillez. L'Empereur Amadis de Grece & don Florisel commencerent lors à ferrer de si pres

leurs aduersaires, que non seulement ils s'estonnerent de voir en eux la force renouvellee, mais aussi commencerent à douter de la victoire, au lieu qu'au parauant ils la tenoyent toute assuree. Ce neantmoins, selon qu'ils estoient courageux, & qu'ils preferoyēt l'honneur à la mort, ils combatoyent desesperément. A ceste heure-là, le Roy de Russie auoit perdu tant de sang, que ne se pouuant plus tenir en l'arçon, il cuida tomber, quand la vertueuse Roine sa femme se retrouvant là, pour voir la bataille, vaincue de grande douleur, cria à don Silues, & luy dist. Cheualier magnanime, donnez moy, ie vous prie, le Roy mō mary, à fin qu'il ne meure : car ie vous donne la victoire, pour luy. Don Silues qui estoit humain & gracieux, se tourna à l'heure, & respōdit à ceste belle & vertueuse Roine, qu'il en estoit content, & qu'il reputoit à grande faueur, qu'une telle Roine luy demandast la vie de ce Roy, & qu'il estoit desplaisant de voir qu'un Roy si vaillant mourust en ceste bataille, encores qu'il fust son aduersaire. Le Roy le remercia le mieux qu'il peut, d'une voix basse, & la Roine encores plus, laquelle le tira de la lice, du consentement des luges, pource qu'il se rendoit vaincu. Don Silues à l'heure descendit de cheval, & y mit des-

fus don Florenio, qui ne se pouuoit plus
 soustenir debout, à cause de sa playe, &
 assaillit courageusement le Roy des Isles
 ioyeuses, qui estoit blessé en trois endroits
 de son corps, & luy rua vn grand coup
 sur son armet, qu'il rompit, & luy mit
 l'espee vn doigt auant dedans la chair &
 l'os : dont il tomba par terre : mais don
 Silues fut si bening qu'il ne le voulut pas
 molester d'auantage, & s'en alla secourir
 don Florarlan, lequel le pria de ne l'em-
 pescher ou interrompre son combat ; & les
 autres, tout de mesme. Le Roy de Hie-
 rusalem voyant qu'il n'en pouuoit plus,
 dist à don Florisel. Vaillant prince, ie me
 rends pour vaincu, & vous prie bien fort
 que ceste bataille ne procede plus auant ;
 car ie feray que ces miens compagnons
 vous donneront la victoire. Don Florisel
 dist qu'il en estoit fort content ; & quand
 ce Roy eut haussé la visiere de son heau-
 me, don Florisel dist à ses compagnons,
 qu'ils cessassent, puis que les aduersaires
 se vouloyent rendre pour vaincuz. L'Em-
 pereur dist que l'on ne chargeast plus : &
 en ceste maniere comme tous les Rois
 Payens se fussent renduz, on les tira du
 camp tous sanglans & tant mal en poinct,
 que le Roy des Isles ioyeuses mourut

le soir , & le Roy des hautes Isles , la nuit apres. Don Florenio fut defarmé au champ mesme , se sentant pafiné de la douleur de fa cuiffe , & fut pansé prouement , de maniere qu'il fut vn peu alégé de son mal. A l'heure les instrumens sonnerent en signe de ioye , du costé des Chrestiens ; & les Iuges , apres les auoir declarez victorieux , opinerēt en leur faueur , & ordonnerent que les payens deuoyent partir dedans six iours , avec ceste armee , selon les conditions de la bataille. Mais que dirons-nous de la ioye que l'Emperiere , ces Roines & nobles princesses receurent , quand ils virent la querelle ainsi finie ? La ioye les transportoit à dire des choses hors de propos : & puis elles s'en retournerent au palais Imperial , pour receuoir les princes victorieux , & s'en allerent premiere-ment au temple de sainte Sophie rendre graces à Dieu d'un si grand bien. Elles vindrent tout en vn mesme temps au grand palais , avec les princes victorieux , accompagnez d'une grande suite d'autres princes & grands seigneurs , qui ne faisoient en chemin que louer & exalter la vertu d'eux. Le peuple s'esioüissoit fort ; les dames qui estoient aux fenestres , ne cessoyent de celebrer la vertu de leur Empereur , & de

ces princes tant renommez. On ne ſçauroit dire la feſte qui leur fut faiſte par les Roines, l'Emperiere & les princeſſes, qui les trouuerent quaſi tous avec quelque playe, aux vns de petite importance, aux autres plus grande. L'Empereur, don Floriſel & don Silues ne garderent point le liſt; mais tous les autres eurent beſoin d'eux y tenir, & furent medecinez fort diligemment, & ſur tous don Florenio, qui cuida mourir, & demoura long temps à guarir de ſa playe. On mena, ce iour, grande feſte, en la ville, à cauſe de ceſte grande victoire, en laquelle conſiſtoit vn ſi grand bien pour l'Empereur & l'Empire, & fut donné ordre de faire le matin enſuiuant proceſſions ſolennelles, pour rendre graces à Dieu de la victoire qu'il leur auoit donnée. Tout eſtoit pareillement en grande lieſſe, à la Court; & les dames ioyeuſes alloient voir, d'vne grande affection, les princes qui eſtoient bleſſez. Le ſoir venu, l'on alluma tant de flambeaux ſur les murailles & tours, qu'il ſembloit que la ville fuſt toute en feu. Les Rois Payens eſtoient bien faſchez, & eſtoient cōtraints d'eſtimer beaucoup la force & valeur des princes Chreſtiens leurs aduerſaires, qu'ils penſoyent ſurpaſſer en bonté d'armes tous ceux qui onques ceignirent l'eſpee. Quand

ils furēt tous medecinez, le deuxiesme iour apres, on commancea à parler du departement & obseruation des articles de l'accord faict: & en premier lieu, les Rois Payens firent sortir les garnisons de toutes les places fortes, qu'ils auoyent saisies de l'Empire; & la trefue fut continuee en forme de paix, iusques à leur depart. Tant ya que dedans le terme de six iours ils s'embarquerēt tous avec leurs forces: & pource que l'accord ne parloit que de l'Empire de Grece, ils resolurent d'aller assaillir Trebisonde, & s'y acheminerent avec vn bon vent: mais ils rencontrèrent en chemin quelques frégates, avec nouuelles de ce qui estoit aduenu en Perse, & comme ces Rois, ayans cogneu que l'Emperiere Persea s'estoit repentie de ceste guerre, ne voulant plus nuire aux Chrestiens, de despit auoyent tasehé de l'opprimer, & d'eux emparer de cest Empire; comme ils auoyent faict, en l'assiegeant dedans la ville de Taurique, où don Rogel, le prince Sferamond & ces autres princes estoient entrez, & que la ville estoit tellement enuironnee de leur puissante armee, que les assiegez ne pouuoient plus eschapper.

Comme

Comme les Rois Payens changerent d'aduis, & s'en alierent en Perse: & comme les Chrestiens de Trebisonde s'acheminèrent, pour y donner secours.

C H A P. C X I X.

LEs Rois Payens tindrent conseil sur cest aduis, & changeans de propos, ils resolurent d'aller descendre en Perse, pour voir s'ils pourroyent perdre ces princes; d'autant que s'ils les auoyent vne fois, entre les mains, ils auroyent tout gagné. Ils s'acheminèrent donc vers la mer de Perse: & lors l'Empereur Amadis de Grece considerant ce qui pouuoit aduenir, & pensant bien que ceste puissante armee naualle se tourneroit ou en Trebisonde, ou en quelque autre lieu, enuoya apres quelques vaisseaux legers, pour descouurir quel chemin elle tenoit; & quand il le sceut, il delibera secourir l'Empire de Perse: & pource que ces princes iugerent que le secours seroit tardif, à cause de l'armee naualle des Payens qui estoit en chemin, ils prièrent l'Empereur, que puis qu'il scauoit que le Roy don Falanges & le prince Agefilee son fils, avec Alastraxeree sa mere, venoyent pour les secourir, & qu'ils n'estoyent pas loin, il leur donnast congé d'aller par terre en Perse, pour entrer dedans la ville de

Taurique, au secours de leurs amis & parens. L'Empereur voyant leur desir, & sachant la venue de don Falanges, dist qu'il en estoit content. Parquoy le prince don Florisel, don Argantes, le prince Dorigel, le Roy don Florarlan, don Silues de la Selue, le prince don Florenio, estant guaray, le Roy Artaxerxes & don Filisel de Montespine s'acheminèrent pour y aller, au grãd mescontêtement de leurs femmes, qui n'eussent pas voulu demourer priuees de leur presence. Mais pource qu'ils alloÿent en vne guerre de si grande importance, elles ne voulurent pas les diuertir: pource que les femmes de ce temps-là estoient de cœur genereux & viril: & sachans que les cheualiers leurs maris, auoyent pour leur but, la gloire & honneur en recommandation, elles n'osoyent pas les empescher en leurs grandes entreprinſes. Ils se mirent donc en chemin estans incogneuz, avec leurs escuyers, qui leur portoyent ce qu'il falloit pour viure; resoluz de ne loger la nuit, sinon en la campagne, comme ils auoyent coustume de faire, quand ils alloÿent cherchant les auantures du monde. Le prince Dorigel de l'Isle heureuse auoit grand desir de voir bien tost don Rogel de Grece son pere; & n'y auoit pas vn qui

n'eust voulu estre desia là où ils preten-
 doyent. Alors la flotte du Roy don Falanges,
 avec la belle Alastraxeree & le prince Age-
 filee, arriua en Cōstantinople, tard, à cause
 des affaires que ces princes auoyent eus en
 l'Isle de Taprobane, au secours du Roy
 Gradamart pere dudit don Falanges, au-
 quel quelques Rois Mahumetains fai-
 soient la guerre. Ils furent recueilliz avec
 grand honneur; pource qu'ils estoient esti-
 mez de tous, & particulierement de la Roi-
 ne Sidonie, qui auoit demouré si long téps
 sans les voir, desquels elle sceut en quel
 estat auoit esté laissée la belle princesse Dia-
 ne, pres la personne du Roy Gradamart.
 Quand le prince Agefilee sceut le departe-
 ment de ces princes signalez ses amis, il
 ne se peut garder d'aller apres, vers l'Empi-
 re de Perse; & don Falanges avec la belle
 Alastraxeree demourerēt avec l'Empereur,
 qui faisoit aprestre vne grosse armee de ses
 secours d'Italie, de France, d'Alemagne &
 de la grande Bretagne. Le Roy don Briange
 de Boëce, Brimart de Sirie, don Gadart
 d'Hongrie & le prince Filadart de Polon-
 gne, qui n'auoyent peu auoir congé de
 l'Empereur, de partir avec don Florisel &
 les autres, iusques à ce que don Falanges
 fust arriué, partirent avec Agefilee. Et pour-

ce, que plusieurs des gés d'armes d'Italie, de France & de la grande Bretagne n'estoyent accoustumez à l'air de ce païs-là, qui estoient deuenuz malades, à cause des incommoditez de la guerre, l'Empereur les renuoya en leurs maisons & leur fit plusieurs presens. Il fit vne armee de ceux qui estoient demourez, des Grecs & du secours de Thrace & de Theffalie, de vingt mille cheualiers & de trente mille hommes de pied, tous experts en bataille, outre le secours de don Falanges; & ayant laissé le Roy don Briange avec le vieil Empereur Splandian & l'Emperiere Leonorine, il se mit sur mer, avec ceste armee. Mais estoit aduenü par deuant, que l'armee du Roy Tartare & les autres, ayans eu bon vent, estoient arriuez quelques iours apres, en Perse, où ils furent recueilliz avec vne ioye infinie des autres payens: & le Soldan d'Alape avec tous les autres Rois ses compagnons en menerent grande feste, encores qu'ils eussent entendu le mauuais succes de ceste bataille. On fit la reueuë des secours nouuellement venuz, & se trouuerēt monter au nombre de quatre vingt mille cheualiers, & cent cinquante mille hommes de pied; de maniere qu'avec ceux qui y estoient au parauant, & avec les autres se-

cours, l'armee estoit si grande qu'elle passoit celle de Xerxes & de tous les plus grands potentats du monde: car on trouua ensemble cent septante mille cheualiers, & trois cens cinquante mille hommes de pied, tous d'elite. Mais quand l'on entendit dedans la ville par les espions, que l'armee Payenne qui estoitallee en Grece, estoit venue au port, on ne scauroit dire la grande tristesse des citoyens & de tout le peuple, qui pensoit estre perdu: les femmes ne tenoyent plus compte d'elles mesmes, ny de leur beauté, s'estimans desia toutes esclaves de ces chiens idolatres: elles ploroyent secretement & gemissoyent de leur commune mesadventure: elles soupiroyent en regardant leurs filles & enfans, qu'ils tenoyent pour perduz. L'Emperiere s'estant retiree en ses chambres, de peur de espouvanter les autres, pleuroit & lamentoit sa disgrâce, & sentoiten son cœur vne si grande peine, qu'on s'esmerueille qu'elle ne fut malade de grande douleur: car elle n'estoit pas seulement faschee de se voir avec sa fille au pouuoir de ses ennemis, mais aussi d'auoir esté cause, induite par la gloire & l'obstination, du mal de tous ses subiects. Elle auoit deuant les yeux & voyoit comme en vn miroir, que toute ce-

ste ville deuoit estre mise à feu & à sang, &
 que les religieuses, & filles qui demou-
 roient aux maisons de leurs peres, se-
 roient violees par ces chiens ennemis de
 la foy de Christ. Elle auoit peur de soy mes-
 me, de sa fille, & de ses damoiselles: elle
 estoit fachee, que ces honorables princes,
 qui estoient venuz de si bon cœur la de-
 fendre, ou seroyent tous mis à mort, ou
 prins prisonniers par leurs ennemis. Et
 quand elle consideroit que tout ce mal de-
 uoit aduenir par son mauuais gouuerne-
 ment & par sa folie, & qu'elle en seroit blas-
 mee par tout le monde, elle estoit desespe-
 ree, & preste de se desfaire de ses propres
 mains. Ceste pauvre Emperiere confide-
 roit puis apres, que les Payens vouloyent
 auoir sur tous les autres, le prince don Ro-
 gel son mary, & se representoit deuant les
 yeux qu'ils le feroient mourir, & que fina-
 lement de la perte de cest Empire, & de ces
 renommez princes deuoit aduenir la perte
 de toute la Chrestienté, veu qu'ils estoient
 autant de colonnes, qui la soustenoyent: &
 en ceste pensee, elle receuoit vn si grand
 desplaisir, qu'à toute heure elle appelloit la
 mort, pour luy couper le filet de sa vie.

Comme toutes les dames de la Court furent fort desplaisantes, à cause de ce siege : & comme ces braves chevaliers & princes les consolèrent.

C H A P. C X X.

LA belle princesse Clairestoille ayant la mesme consideration que l'Emperiere sa mere, estoit tant faschee qu'il sembloit qu'elle deust mourir ; & l'Infante Fortune n'estoit pas en moindre peine, pour l'amour de son mary & de son fils, & eust bien voulu qu'ils eussent esté encores retenuz en ces forts enchantemens. Mais le iour que les dames virent tant de gens d'armes, & leurs armes reluire par la reuerberation du Soleil, pensans voir tout le monde ensemble, elles se battoient la poitrine, elles souspiroient & appelloient Dieu à leur secours:elles voyoyent à cinq ou six mil'e loin commencer les tentes & pavillons, à l'entour de la ville : & finalement tant plus elles regardoyent toutes choses par le menu, leur peine & fascherie estoit plus grande. Le prince don Rogel & les autres, qui estoient de cœur invincibles & genereux, monstroyent ioyeux visage, & consoloyent tous ceux qui estoient desolez, disans que le renommé Roy Xer-

xes conduisoit vne plus grande multitude,
 lequel neantmoins fut desfaict par peu de
 Grecs ; & que ce n'estoit pas la multitude
 qui combattoit, mais seulement le peu de
 bons cheualiers ; & que l'on voyoit tou-
 iours par experience, que la grande mult-
 tude aux batailles, engendroit confusion
 & desordre ; & que pour ceste cause, il ne
 falloit point craindre. Don Rogel aduertit
 l'Emperiere, l'Infante Fortune, & sa fille,
 qu'elles n'auoyent que faire de se fascher ;
 pource qu'outre le dommage & tort qu'el-
 les se faisoient, elles scandalisoient toutes
 les autres dames, ostoient le courage aux
 cheualiers & rendoyent ces princes me-
 lancoliques, à cause de ceste leur affli-
 ction. Et puis en les consolant, il leur di-
 soit, qu'elles auroient bien tost secours de
 l'Empereur Amadis de Grece & de Lisuart
 Empereur de Trebisonde, quand ils sçau-
 roient les affaires. Monsieur, respondirent-
 elles, nous sçauons biẽ qu'au lieu d'estre tri-
 stes, nous deurions nous mōstrer ioyeuses :
 mais la fragilité & la crainte peuuent tant
 en nous, qu'il nous est impossible dissimu-
 ler ou monstrier par dehors le contraire de
 ce que nous sentons. Nous voyons bien
 que si Dieu ne nous assiste miraculeuse-

ment, nous ne pouuons faillir de tomber entre les mains des ennemis, qui sont en plus grand nombre que les pierres & cailloux, desquels ces murailles sont edifiees. Nous sçauons bien que la valeur de vous autres princes, surpasse la valeur de tous les Rois payens, qui sont icy au nombre de vingt cinq : & si l'affaire se deuoit resoudre par bataille, & qu'ils entraissent tous au chap d'vn costé, & vous neuf de l'autre (tat nous auons de confiance en voz forces) nous pourrions estre asseurees de vostre victoire: mais, helas! il n'en ira pas ainsi de ceste guerre: car les ennemis nous veulent suffoquer par la multitude, & nous sçauons que vous ferez pour nostre defense, ce que ne feroient pas dix mille cheualiers armez: mais que feroient contre tant, dix autres mille cheualiers, qui seroyet en ceste ville? Quad les ennemis perdroyent au premier, second & troisième assaut, cinquante mille des leurs, que leur importerait-il, attendu que ceste armée est infinie? Nous considerons toutes ces choses : & neantmoins si vous voulez que nous prenions cœur, pour le regard que vous dites, vous plaise, comme noz defenseurs & cheualiers, nous octroyer vne grace fort singuliere, par laquelle

nous

nous ferons conſolees , & pourrons nous monſtrer plus ioyeuſes : nous la demandõs en noſtre nom & au nom de toutes ces triſtes dames , puis que vous nous la pouuez promettre, pour tous les autres. Don Rogel reſpondit qu'il eſtoit content , & qu'il leur accordoit tout ce qu'elle vouloit demãder. Ce que nous requerons , dirent-elles , eſt que perſonne de vous autres princes ne ſorte contre les ennemis, ſans noſtre congé expreſ, que nous ne vous donnerõs iamaïs; premierement , pource qu'en vous voyant toujours avec nous , vous nous conſolez; & puis nous ſommes aſſeurees de voz vies, là où ſi vous ſortiez ſi peu contre vne ſi grande multitude, encores que vous la deſſiſſiez entierement, nous ſerions toujours en doute & peine pour l'amour de vous. Ainſi nous viurons plus ioyeuſes & aſſeurees de vous & de nous; & avec ceſte ioye, nous viendrons à monſtrer plus gaillard viſage, pour reſiouir les autres, comme vous dites. Nous ſommes bien contentes que vous employiez voz forces, pour repouſſer les ennemis , qui voudroyent gangner les remparts de noſtre ville. Don Rogel diſt qu'il le feroit ainſi : & par ce moyen luy & don Fortunian entreprindrent de mieux fortifier la ville , & la defendre avec quatre

mille cheualiers & six mille hōmes de pied, (entre lesquels estoient quelques ieunes citoyens bien armez) depuis la porte de Leuant, iusques à celle du Midy. Don Lucendus & le vaillant Sauuagin entreprindrent la defense d'icelle, depuis la porte du Midy iusques à celle de Septentrion, avec autant d'autres cheualiers, & gens de pied. Le prince Sferamond & la belle grande Sauuage proposerent de defendre la muraille, depuis la porte de Septentrion, iusques a celle d'Occident, avec vn pareil nombre de cheualiers & soldats. Les deux vaillans cheualiers de la ioye, Amadis d'Astre & Lucidamor de Boëce, entreprindrent de fortifier & defendre tout le circuit de la muraille, depuis la porte d'Occident iusques à celle de Leuant, avec autant de forces. Ayans departy ceste charge, ils entendirent à ceste fortification nuit & iour; & le peuple, femmes & enfans, dames & damoiselles de la ville portoyent volontiers la terre sur les remparts, sans estre commandees. Et par ce moyen, ils firent vn merueilleux ouurage; pource que l'Emperiere mesme & les plus nobles dames avec elle, sortoyent souuent voir ceste besongne; qui fut telle, qu'il sembloit que tout le mōde ne fust suffisant à rompre le rempart. Ainsi le peuple & tous

les citoyens qui virent l'Emperiere & les autres grandes dames ioyeuses, que ne faisoient compte des ennemis, reprindrent cœur; mesmes ayans entédu que don Rogel disoit, qu'ils auroyét bien tost secours. Il fut ordonné au demourant, qu'Astrapole Chef du peuple armé & des citoyens, iroit, durant les assauts, par la ville, entour les murailles, pour secourir là où il seroit besoin. Les Payens entendirent l'espace de cinq iours à faire feste, permettās que l'armée du Roy de Tartarie se reposast: & en tout ce temps, l'on entendoit songneusement à s'aprester de donner vn tel assaut à la ville, de tous costez, qui durast depuis le poinct du iour, iusques à la nuict, refreschissant les soldats de deux heures en deux heures; & fut resolu que le iour de l'assaut seroit le septiesme, du iour de la venue de ceste grosse armee nauale. Cependant le Soldan d'Alape & les autres Rois alloient voir le Roy de Tartarie & ses compagnōs, pour banqueter avec eux; & le camp estoit tout ioyeux, tenant pour certain que la ville seroit prinse, le iour de l'assaut; de maniere que les soldats faisoient desia vn diuers proiect, du butin qu'ils esperoyét faire. Ils auoyent desia departy entre eux tou-

Dd 5

res les dames de la court, qu'ils cognoif-
 foyent en grande partie: & les Rois, sur
 tout, estoient forts ioyeux de ce qu'ils ne
 pouuoient faillir d'auoir le prince donRo-
 gel & ses compagnons, ou morts, ou prison-
 niers, estimans que c'estoit bien la plus ri-
 che proye, que l'on eust sceu desirer; & re-
 mercioient leurs Dieux, qui les auoyent
 ainsi tous enfermez là dedans. L'Emperie-
 re & les autres dames furent bien aises du
 bon ordre mis par les princes, pour la de-
 fense de la ville: & attendans que Dieu les
 pourueust de secours, on faisoit prieres par
 tous les monasteres & conuents de Reli-
 gieux & nonnains: pource que c'estoit le
 plus seur & plus parfaict remede, que les
 Chrestiens peussent auoir; puis que sans
 l'aide d'enhaut, en vain les cheualiers gar-
 dent & defendent les villes.

*Comme les Payens donnerent leurs furieux
 assauts: & le bruit qui suruint au cāp des Payēs;
 au moyen dequoy ils furent interrompuz.*

C H A P. C X X I.

LE iour deuant celuy de l'assaut, les prin-
 ces sceurent le dessein des ennemis: &
 à fin

à fin que les citoyens ne fussent point espouvantez, ils les en aduertirent, & les encouragerent. Et cognoissans que les Payés. feroient continuer l'assaut, ils donnerent ordre pareillement à ce que la defense fust continuee, & renouvellee de deux heures en deux heures. L'Emperiere devenue courageuse, par desespoir, la Roine Calidor & toutes ces nobles dames, auoyent deliberé d'aller sur leurs riches haquenees tout à l'entour de la muraille de dedans, pour encourager les soldats, & voir comme ils se porteroient tous au combat. Les Rois Payés vserent de ceste ruse, que, pour faire veiller toute la nuit ceux de dedans, à fin qu'ils fussent plus endormis & lassez le iour, & qu'ils ne peussent resister; environ la premiere veille, ils commencerent à faire sonner les trompettes & tabourins de tous costez, comme s'ils eussent voulu aller dōner l'assaut; ayans neantmoins donné aduertissement par tous les quartiers, que l'on ne bougeast, pour ce bruit-là. Mais don Rogel & les autres vaillans princes experts & aduisez en guerre, s'apperceurent du strategie ne des ennemis, considerans que ce n'estoit pas l'heure de donner assaut; de maniere que ce bruit fut plus nuisible aux Payens qu'aux Chrestiens, qui ne bougerēt de leur

place. Mais sur le poinct du iour, les troupes cheminerent toutes ensemble, de tous costez, en bon ordre, pour assaillir la muraille, ayans avec eux plusieurs Elephans, & beliers pour rompre la muraille. A l'heure les neuf vaillans cheualiers se mirent à leurs defenses, avec leurs ordres & aprefts. Et quand les grosses troupes furent venues souz les murailles, on desserra vers les creneaux cēt mille fiesches, tout d'un coup, pour empescher les defenses: mais les assiegez au contraire, voyans que les autres dressoyent les eschelles, & commençoient desia à monter, jetterent vne grande quantité de grosses pierres sur eux, & en tuerent beaucoup. La bataille estoit cruelle de tous costez; & le peuple aidoit tousiours, d'un grand cœur, à porter en haut, autres pierres & choses prestes pour la defense, & particulièrement plusieurs chaudrons d'eaux bouillantes, que les cheualiers & soldats renuerfoient sur les ennemis. La bataille continua iusques aux deux heures, que le iour fut clair, & puis les Payens renouvelerent leurs troupes, & les princes renouvelerent les defenses, faisans reposer ceux qui auoyent combatu. On voyoit en cest assaut renouvelé, les Rois Payens armez de leurs riches armes, courir de tous costez, & solli-

eiter les cheualiers & gens de pied, à monter aux eschelles. En cest endroit l'on voyoit les vaillans hommes, entrer aux fossez, sans faire cas de la mort, & monter, pour la gloire & l'honneur, aux eschelles ; & quand ils estoient renuersez avec les eschelles, remonter courageusement. Les vaillans princes d'enhaut, estans au milieu de tous les defenseurs, & courans de tous costez, ne failloyent pas de solliciter leurs gens à ieter eaux chaudes, soulfhres & autres semblables choses en bas ; & eux-mesmes faisoient bien leur deuoir. Les innombrables flesches plouuoient de costé & d'autre : mais ceux de dehors n'offenfoyent pas beaucoup les assiegez à cause de leurs defenses ; & les coups des assiegez estoient foibles, pource qu'ils estoient tirez de haut en bas. Mais qui eust entédu le bruit des armes, le tumulte des hommes, le hannissement des cheuaux, qui faisoient aile aux assaillans, le son des trompettes, clairons & tabourins, eust iugé que la terre deuoit abysser. La crainte & l'espouuancement de l'Emperiere & des autres dames de la court & de la ville estoit grand, quoy qu'elles vissent la vaillance & la grande defense que ces princes faisoient : & estans montées sur leurs riches haquenecs, la princesse a-

uec la Roine Calidor d'un costé, & elle avec
 l'Infante Fortune de l'autre, alloyent voir
 les defenseurs de la muraille, les encourageant
 au combat, & les estimant vertueux
 & diligens, de les voir tant bien mener les
 mains. Elles taxoyēt les couards & pusillan-
 nimes, de maniere qu'ils estoient cōtraints
 de deuenir plus hardis & courageux. Les
 ennemis furent repoussez de rechef, avec
 vne grande occision & ruine; & les Rois
 Payens enuoyerent autres troupes à l'as-
 saut; & les princes en firent de mesme, &
 remirent sur la muraille ceux qui auoyent
 combatu au parauant, & qui s'estoyent re-
 posez. Le bruit estoit grand de tous costez,
 & l'assaut plus cruel que iamais; & vo-
 yoit-on aucunesfois les vaillans cheualiers
 & soldats arriuer iusques au bout des es-
 chelles; mais quand ils se vouloyent tenir
 aux creneaux, ils estoient renuersez par les
 vaillans defenseurs, auxquels le courage es-
 toit tellement augmenté par la presence de
 l'Emperiere & des dames, qu'ils sembloyēt
 ne faire aucun compte de l'effort des enne-
 mis, voyans mesmement la bonne prouisiō
 de leurs tresvaillans capitaines. Toute la
 crainte des dames estoit des beliers, avec
 lesquels les ennemis taschoyent de rompre
 la muraille, avec grande secousse, encores
 (c) Biblioteca Valenciana (Generalitat de Catalunya)

que ceux de dedans iettaſſent des pierres, poultries & autres ſemblables charges ſur ceux qui mettoient en œuvre telles machines de guerre: mais, en après, la difficulté eſtoit, q̃ la muraille eſtât rompue, quād les ennemis pēſoyent pouuoir entrer dedans, ils voyoyēt la terre plaine, fort groſſe & eſpaſſe. Le Roy Aſtrapole & ſes gēs ſe tenoyēt au deuant de ces breſches, pour les defendre; & pourtant ſi quelqu'vn ſe monſtroit au haut d'icelles, il eſtoit incontinent repouſſé avec les lāces, & pluſieurs eſtoient tuez en ceſte maniere. De tout ce iour, le peuple & les dames n'entendoyent à autre choſe qu'à porter viures, pour reſreſchir les gēs de guerre, qui ſe portèrent vaillamment, ce iour-là; pource qu'ils auoyent moyen de ſe reſreſchir & repoſer aucunes fois: ce qui les faiſoit hardiment entrer en la bataille. Les aſſaillans & aſſiegez auoyent deſia renouuellé les forces, pour offeſer & ſouſtenir, cinq fois: & le iour declinoit fort, quand les gardes qui eſtoient loin au haut des tours, virent & entendirent deuers les premiers pavillons, vn haut bruit, qui croiſſoit tousiours; & voyoit-on cheuaux & cheualiers eſtre ruez ius, d'vne eſtrange ſorte. Ces gardes le firent ſçauoir à l'Emperiere, laquelle ne pouuant conſiderer, d'où cela pouuoit venir,

venir, & ce qu'il y auoit, voulut y aller voir en personne, estant curieuse d'en auoir cognoissance: & quand elle y fut allee, & qu'elle print garde à ceste grande esmotion, elle vid ce qui sera dict maintenant au chapitre qui s'ensuit.

L'occasion du tumulte qui fut ouy au camp des Payens: la ioye de l'Emperiere: & comme le prince don Florisel & les autres furent receuz en la ville.

C H A P. C X X I I.

QVand l'Emperiere fut montee en personne, pour voir d'où ce bruit & confusion venoit, que l'on entendoit au camp Payen, & prenant attentiuement garde du costé que les gardes auoyent dict, elle vid vne grande perte & ruine de cheuaux & cheualiers: & le tumulte augmentoit tousiours & s'aprochoit de la ville, ne pouuant cognoistre d'où il procedoit: mais cōsiderāt bien qu'il estoit au dommage des Payens ses ennemis, elle commancea fort à se resiouir, & le fit sçauoir au Roy Astrapole, à fin de resiouir le peuple & les citoyens par ceste nouuelle; & cependant elle estoit tant attentue à regarder ceste ruine, qu'elle n'o-

soit pas seulement filler les yeux. Et comme
 le tumulte allaist tousiours en augmentant,
 on commancea à donner vne grosse alar-
 me au camp, & ceux qui eschappoyent la
 tuerie & carnage,crioyent,A l'aide,à l'aide:
 autrement,nous sommes perduz. Ceste voix
 acheua de cōsoler l'Emperiere,laquelle co-
 gneut que ce tumulte venoit d'aucuns che-
 ualiers, qui faisoient vne grande occision
 en l'armee des ennemis; & lesquels estans
 aprochez furēt apperceuz tous taincts du
 sang payen,si furieux & vaillās, qu'ils sem-
 bloient avec leurs espees nues, autant de
 Morts, avec la faulx en la main, qui abba-
 toyent & cheuaux & cheualiers, tous pêle
 melle. L'Emperiere esmerueillée de voir de
 tant braues hōmes,fut tresioyeuse,& pensa
 que Dieu,pour la deliurer des mains de ces
 infideles,luy eust enuoyé autāt de dieux ou
 anges du ciel en forme de cheualiers.Et cer-
 tainement elle n'estoit point trompée d'as-
 scoir vn tel iugement,voyant les grandes &
 miraculeuses armes que faisoient ces che-
 ualiers, contre lesquels ne pouuoient rien
 les troupes entieres ny les forces de dix
 mille cheualiers ensemble, voire mesme
 d'vn camp tant innombrable, pour empes-
 cher leur entreprinse. L'Emperiere à tous
 coups,faisoit entēdre l'affaire au roy Astra-

pole, lequel pource que les cheualiers esto-
 yent desia tant proches, que les gardes des
 murailles les voyoyent, d'où il entendoit
 tout, sachant qu'ils estoient cōtre la porte,
 au droit de laquelle ils venoyēt, il la fit ou-
 urir, & se rua luy-mesme sur les ennemis,
 avec six cens cheualiers d'elite; de maniere
 que lesdicts ennemis se sentās chargez de-
 uant, & esprouuans la furie de ces foudres
 de guerre, qu'ils auoyent derriere eux, s'es-
 pouuanterent & se mirent en fuite; mais
 ceux qui estoient aux fossēz, de ce costē-lā,
 furent tous tuez. Alors vindrent là les huit
 vaillans cheualiers, auallās bras & iambes,
 & faisans voler les testes en l'air & par ter-
 re, par vne horrible boucherie; lesquels vo-
 yans que le chemin estoit libre, pour pou-
 uoir entrer dedās la ville, s'estans les enne-
 mis retirez bien loin en arriere, tournerent
 bride contre les ennemis, & leur donnerent
 en queue si viuement, qu'ils tuerent vne
 grande partie de ces Elephans; & Astrapole
 avec ses gens, fit passer par le fil de l'espee
 tous ceux qui rompoient la muraille avec
 les beliers & machines de guerre: il fit por-
 ter dedans la ville toutes les eschelles qui
 estoient dressees, à la grande honte des en-
 nemis: & ceux qui estoient aux creneaux
 de la muraille, voyās les merueilles que ces

huiet cheualiers faisoient, estoient esmerueillez, & disoient ne se pouuoir trouuer huiet autres semblables au monde. Mais il n'y eut personne qui les cogneust: & ne s'en faut pas esmerveiller: pource que leurs armes & cheuaux estoient tous vermeils de l'email du sang des ennemis. Le bruit fut incontinct espandu par la ville, que ceux qui auoyent ainsi chargé le camp des ennemis, estoient huiet tresuailés cheualiers: & pour ceste cause, chascun auoit vn tresgrand desir de sçauoir qu'ils estoient: & les princes de dedas estoient aucunement piquez d'enuie, de les voir si hardis & magnanimes, & auoyent pareillement grande enuie de sortir, & donner sur les ennemis: mais la promesse qu'ils auoyent faicte, les en garda. L'Emperiere de celle tour, la Roine, la princesse & les autres qui estoient montees à voir ces merueilleuses prouesses, sur les murailles, receuoient vn contentement infiny, du secours de ces admirables cheualiers: mais elles ne pouuoient penser neantmoins qu'ils estoient. Toutesfois l'Emperiere deuina qu'ils pouuoient estre aucuns des princes Grecs, tant vaillans, & autres nobles cheualiers Chrestiens, qui estoient venuz la secourir, pour l'amour de don Rogel & du prince Sferamond: & pour ceste

cause elle se sentoit fort consolee, auenant qu'il fust cōme elle pensoit; pource qu'elle auoit vn grand secours, outre l'esperance qu'elle auoit d'estre bien tost secourue de quelque armee Chrestienne qui viendrait apres. Cōme il fust desia nuiet, le Roy Astrapole s'en alla vers les huit vaillans princes, lesquels estans las de tuer, & leurs cheuaux estans recreuz, s'envenoyēt ensemble, avec leurs espees nues, desquelles le sang decouloit, vers la porte. Le Roy Astrapole se tira l'armet, & les salua, à visage descouuert, en intention de manifester qui il estoit, si d'auanture quelqu'un le cognoissoit: & chacun d'eux luy rendit ceste salutation. Don Silues qui le recogneut incontinent, se tira pareillement l'armet du chef, & s'en alla avec grāde feste l'embrasser: & quād Astrapole le recogneut, il s'en alla, avec vn cry de ioye, le receuoir humblement: & les autres qui ne le cognoissoyent, s'esmerueillerent qui pouuoit estre le cheualier de la ville, si beau & de si bonne grace; & ne penserent iamais en luy, encores que don Silues leur eust dict plusieurs fois, qu'il l'auoit retrouvé & veu en Trebifonde, pres l'Empereur Lisuart. Apres les amiables accueils & caresses, don Silues luy dist, qui estoient les cheualiers, & à eux, qui il estoit: parquoy

s'estans tous tiré les armets, ils s'embrassèrent avec vn grand contentement. Le Roy de Siranquie salua humblement le prince don Florisel, estant fort content de la belle & gentile presence d'iceluy: & comme tous les autres s'acheminassent dedans la ville, le peuple qui estoit en haut à les voir passer, esmerueillé qu'ils pouuoient estre, iugea bien qu'ils estoient de leurs amis. Don Rogel & les autres, qui ne les peurent cognoistre, pource qu'il estoit desia nuit & fermee, penserent bien aussi qu'ils deuoient estre de leurs parens & amis, qui estoient venuz les secourir; & descendirent prontement de dessus la muraille, & estans mōtez à cheual, s'en allerent vers eux, & trouuerent en chemin vn gentilhomme de la part du Roy Astrapole, qui alloit à eux & à l'Emperiere, leur faire entendre qui estoient ces cheualiers, à fin qu'ils vinssent au deuant d'eux, pour les receuoir. Apres que le gentilhomme leur eut déclaré le contenu de sa charge, il s'en alla trouuer l'Emperiere; & ces six princes, avec la belle grande Sauvage & Sauvagin, s'en allerent vers la porte par laquelle ils entroyent: & quand ils se furent rencontrez, & qu'ils se recogneurent (car don Florisel & les autres sçauoyent bien desia qui estoient ceux de dedans) qui sçauoit ia-

mais dire la reception & l'honneur qu'ils se firent? les courtoisies & amiables parolles, desquelles ils vserent les vns enuers les autres? La ioye de leurs cœurs, puis apres, estoit excessiue de se voir là tous assemblez. Et pendant ces accueils & receptions, l'on apporta là plusieurs torches & flambeaux; & s'y assemblea vne grande multitude de monde, pour les voir: & d'autant que l'on sçauoit bien desia qui ils estoient, & ce qu'ils auoyent faict, on les benissoit infiniment, & remercioit on Dieu, par tout, d'auoir enuoyé, au besoin, le secours de tant notables cheualiers & princes de si grand renom. Les dames d'enhaut monstroient les vnes aux autres & distinguoyent les cheualiers, selon qu'elles l'entédoient dire aux hommes d'embas, disans. Voyez ce cheualier qui est au milieu, entre don Rogel & Sferamond: c'est le grand Prince don Florisel de Niquee, pere de don Rogel, & fils du renommé Empereur de Grece, autresfois dict, le Cheualier à l'ardante espee: l'autre est le Roy don Florarlan, qui est à costé de luy: & cestuy-cy de deçà, est le vaillant Dorigel prince de l'Isle heureuse, fils de don Rogel, & frere de Sferamond. Dea, voyez, continuerent-elles à dire l'une à l'autre, si l'on sçauoit voir aucuns cheualiers de plus

Vertueu

vertueuse contenance que ceux-là. Dieu a bien accompagné leur vaillance de dignité & de grande beauté. Cest autre, en apres, est don Filisel, fils de la renommee en beauté, Siluie, & du prince Anastarax. Les autres disoyent, Cestuy-là plus grand, & moins membru, est le puissant prince Artaxerxes: mais cestuy-là qui est aupres du Roy don Florarlan, est le vaillant prince de Galdape don Argantes, qui fit tant par sa vertu, qu'il deliura la princesse d'Alemagne, & merita de l'auoir à femme avec le dot de cest Empire. Les autres aioustoyent don Florenio, fils de l'Empereur de Rome: & concluant, toutes disoyent que l'on ne voirroit iamais plus, tant de vaillans princes ensemble: & estoit chose merueilleuse, que comme le iour de deuant, elles fussent toutes espouuantes, avec le peuple & les citoyens, de maniere que d'heure à autre, elles pensoient venir entre les mains des ennemis; par le moyen de la valeur, qu'elles auoyent veüe, ce iour, és princes leurs defenseurs contre vne armee si puissante, & par la venue de ces signalez cheualiers, il sembloit qu'elles ne peussent plus douter de ceste guerre. Mais que dirons-nous de l'Empereur Persea, de la belle Roine Calidor, de la princesse Clairestoille & de l'Infante Fortu-

ne? elles furent infiniment ioyeuses, quand elles sceurent qui estoient les cheualiers, lesquels par vne vertu tant admirable estoient passez par le milieu d'une si grosse armee, pour venir les secourir. O qu'elles furent consolees, quand elles sceurēt qu'ils estoient les plus grands princes du monde, & non pas de la Chrestienté seulement, ioincts avec les autres princes leurs premiers defenseurs! Il sembloit aussi qu'elles n'eussent plus de peur du grand danger, auquel elles estoient: & sachans qu'ils estoient desia pres du palais, elles se parent, se faisans iolies, & se mirent aux fenestres d'iceluy, qui regardoyent la place, par où ils deuoyent venir; mais elles ne les peurent pas bien voir & discerner des autres, de loin, excepté, quand ils furent pres; car à lors elles les peurent bien distinguer de la multitude, en les voyant ainsi taints du sang de leurs ennemis; là où les autres auoyent leurs armes luisantes & blanches.

Comme

Comme l'Emperiere & les autres firent grand accueil & caresse à ces princes : & ce qui fut ordonné.

C H A P. C X X I I I.

MAis quand tous ces princes furent descenduz à la porte du palais, l'Emperiere tenant par la main la belle & gracieuse Roine Calidor; & l'Infante, la princesse Clairestoille; suyues de toutes les autres grandes dames & damoiselles, s'en allerent presenter au haut des degrez de la grande sale: & quād ils furent en haut, sans armets en teste, les dames prindrent grand plaisir à lesvoir. Don Florisel fut le premier, lequel, pour sa bonne nourriture, se voulut agenouiller deuant l'Emperiere, qu'il cogneut bien; mais elle le retint, d'une gentile maniere, & luy dist, qu'il ne luy fist pas ceste honte, d'vser d'une telle humilité en son endroit, & qu'elle estoit tenue de ce faire enuers luy: & à lors, ils se caresserent d'une grande amour, chascun estant esmerueillé de la grande beauté & disposition de l'autre: & elle disoit en son cœur, que non sans cause, ce grand prince auoit acquis vne si grande renommee au monde. En apres il salua la belle Roine de Siranquie, qui luy sembla bien la plus belle femme, que nature eust peu creer; & elle qui scauoit bien

qui estoit ce grand prince, s'humilia fort à luy, estant infiniment contente de sa belle presence, & s'affectionna fort en son endroit, l'ayant veu de si bonne grace. Les autres, cependant, voulurent baïser les mains à l'Emperiere, laquelle sachant qu'ils estoient, ne le voulut permettre; pource qu'ils estoient princes tant honorables: mais elle s'humilia à tous. On ne scauroit dire puis apres, les gracieux accueils qu'ils eurent de la princesse Clairestoille, & de l'Infante Fortune, & la courtoisie & l'honneur qu'ils firent à toutes deux. Apres ces amiables caresses & accueils, l'Emperiere mesme les mena au corps de logis qu'elle leur auoit faict apprestre, tenant don Florisel & don Silues par les mains; la princesse, don Argantes; le prince Dorigel, ses freres; & l'Infante, le Roy don Florarlan & don Filisel; & la belle Gauriffe, qui fit esmerveiller chascun de sa beauté, tenoit le prince Artaxerxes & don Florenio par les mains. Ils furent tous desarmez, & l'Emperiere les accommoda de riches manteaux, avec lesquels ils se monstrent tant beaux & dispos, que toutes ces dames se resiouirent. Apres estans retournez à la grande sale, l'Emperiere & les autres remercierent infiniment ces princes, qui estoient venuz de si bon

cœur, la secourir en ceste guerre, disans qu'elles estoient aussi ioyeuses & contentes de leur secours, que de quelque grosse armee Chrestienne. Ils les remercioient de cest honneur: & don Florisel leur raconta comme la bataille estoit passée entre les Payens & eux, & comme estans partis suyuant l'accord de la bataille, l'Empereur auoit presumé que toute la guerre se tourneroit, ou sur Trebisonde, ou sur cest Empire; & qu'ayant sceu certainement, qu'il venoit là, il auoit faict aprester plusieurs vaisseaux, pour la venir secourir: & que quant à eux, ils estoient venuz deuant, pour la voir & seruir. On ne scauroit iamaïs dire la ioye que l'Emperiere & les autres receurent de ceste nouuelle, & de quelle courtoisie, elles les remercierent. Tout le peuple & les citoyens estoient si ioyeux dedans la ville, qu'ils le demonstrent bien le soir, faisans plusieurs feuz, sur les tours & murailles: dont les Rois Payens s'esmeruillerent, iugeans que cela se deuoit faire, à cause de la venue de ces braves & signalez cheualiers, qui auoyent faict, ce iour, tant d'armes contre eux; & pour ceste cause iugerent-ils qu'ils estoient quelques grands cheualiers Chrestiens, qui estoient venuz secourir l'Emperiere. Et

(c) Biblioteca Valenciana (G) craignans Va

craignans qu'il n'y eust là auprès quelque armee, ils enuoyerēt le sentir: mais trouuās qu'il n'y auoit personne, ils se rirent de la ioye que l'on menoit dedans la ville, pour vn si petit secours; & dirēt entre eux. Pleust aux Dieux que ceux qui sont venuz icy, fussent l'Empereur Grec, & tous ces vaillās princes, qui nous ont vaincuz en bataille: car ce nous feroit vn plus grand plaisir de nous vanger de tous ensemble, puis qu'ils ne peuuent sortir d'icy, ny eschapper de noz mains. On fit le soir, grandes festes, au palais de l'Emperiere, laquelle voulut, à l'instance mesmes de don Rogel & des autres, que la belle grande Sauvage se vestist en habit de femme: & quand don Florisel & les autres la virent ainsi, ils furent esmerueillez de la voir damoiselle de telle disposition & beauré; pource qu'ils pensoient au parauant qu'elle fust cheualier; & ne cessoyent de la regarder; & sur tous, le vaillant prince Dorigel de l'Isle heureuse en fut, en vn instant, si amoureux & enflammé, qu'il en mouroit sur les pieds: & elle auoit attentiuemēt regardé tous ces princes ses haineux, encores qu'elle se fust fort resiouie de voir cheualiers de si rare beauté & disposition, estans mesmemēt de si grande renommee aux armes. Elle auoit prins

grand plaisir en la bonne grace & nourriture de Dorigel, pour la semblance qu'il auoit à la belle Oronce, qu'elle auoit tant aimée, pensant qu'elle fust cheualier, en l'amour duquel elle a esté si long temps deceuë. Et quand elle vid, qu'il la regardoit de si bon œil, elle cogneut bien l'affection de son cœur, & en sentit grand plaisir; encores que le courroux qu'elle auoit contre ceux de son sang, la rendit vn peu retifue à ne l'aimer, comme le cœur luy disoit. Mais le prince Dorigel qui iusques à ceste heure-là, n'auoit senty de quelle qualité estoient les forces d'amour, sentoît avec grande merueille & plaisir, en voyant vne si grande beauté, se glacer & eschauffer, en vn mesme instât, la poitrine: & combien qu'elle n'en fîst pas semblant, estant bien aise de le voir tant amoureux, ne lâchant dauantage la bride à son honnesteté, que le deuoir d'vne modeste damoiselle porte, aucunesfois elle le regardoit d'vn œil ioyeux, se voyant ainsi attentiuement aduisee de luy: au moyen dequoy elle enflammoit dauantage le cœur de ce genereux prince. L'Emperiere s'en apperceut bien comme accorte aux affaires d'amour, & en fut bien aise; pource qu'elle prenoit grand plaisir aux modestes manieres de ce

prince, & aimoit beaucoup ceste vertueuse damoiselle. Au bal, aduint qu'il fallut que la belle grâde Sauvage dansast avec son nouvel amant, lequel se porta tellement en la danse, qu'il en gangna l'amitié d'elle & de toutes les autres dames, qui se trouuerent là. Le prince Dorigel ne dort pas beaucoup, celle nuit, pensant en la grâde beauté de sa dame bien aimée, & s'esmerueillant de soy mesme, comme ayant usques à ceste heure-là, mesprisé les traits d'amour, & sa puissance, la beauté de ceste gentile & vertueuse damoiselle l'auoit ainsi surprins; & disoit en soy mesme. Ah a, pauvre Dorigel! comme d'un doux regard, de deux beaux yeux, tu es demouré enlacé! comme est-il possible que ceste damoiselle ait en soy tant de valeur, voyant que sans tirer espee, ou mettre en œuvre la lance contre moy, elle m'a si legerement surmonté & vaincu? Ah a! que les autres craignent son fort bras; & moy, sa grande beauté: les autres demeurent par elle vaincuz en bataille, avec les armes; & ie me suis rendu à elle en la regardant seulement, perdant en un instant, la liberté, que j'ay toujours cōseruee iusques icy. O belle Sauvage! que nature a mis en toy de grace; puis que par le moyen des armes, tu occis les corps des

vaillans cheualiers; & par ton beau regard, tu lies les cœurs de ceux qui te regardent! Par telles & autres semblables parolles, qu'il tenoit en soy meisme, se la representant deuant les yeux, & se ramenteuant ses amoureuses graces & les douces œillades, qui l'auoyent embrasé, il prenoit vn plaisir infiny: & demoura en iceluy quasi iusques sur le poinct du iour, sans dormir, ne se souciant pas de clorre les yeux, de peur de se distraire de ceste douce pensee, qu'il preferoit à tout le repos & plaisir qu'il eust peu imaginer ou gouster au monde. Mais que dirons-nous de ceste vertueuse & amoureuse damoiselle, laquelle n'ayant, depuis qu'elle print Oronce en amitié, mis fermement son amour en autre, ains ayant delibéré de i'amaïs n'asseoir son cœur en aucun cheualier (combien que le prince Sferamôd l'entretint souuent ainsi de propos, pour passer le temps, à laquelle ses gestes & contenance estoyent fort agreables) s'affectionna tellement à cest amoureux prince, aussi tost qu'elle le vid, qui la regardoit si affectionnément, qu'elle en fut toute esmeuë, comme a esté dict, ne pouuant dormir la nuict; tant elle estoit occupee à penser en ce gentil cheualier. Elle scauoit desia qui il estoit, & comme il estoit fils de la

Roine de l'Isle heureuse, & de don Rogel de Grece:& pource qu'elle cognoissoit ceste Roine, qui estoit abordee vne fois en ce Royaume,& y auoit esté fort honoree, lors que Dorigel fut parti, elle s'affectionna davantage à luy, sachant qu'il estoit grand Roy: mais ce qu'il estoit de la race de ses ennemis, luy donnoit beaucoup de trauail: ce neantmoins, elle ne se peut tenir de l'aimer grandement, & de penser toute la nuit en luy. La venue de ces braues cheualiers resiouit tellement l'Emperiere & toutes ces gracieuses dames, qu'elles ne craignoyent plus l'effort des ennemis; lesquels sachans le matin que ces puissans cheualiers estoient pour la plus-part princes de Grece, en eurent vn plaisir infiny, esperans les auoir entre leurs mains, & furent encores plus animez de combattre la ville, croyans qu'elle ne pourroit durer contre leurs continuels assauts. Mais les gens d'armes qui auoyent veu & experimenté l'extreme valeur que les cheualiers auoyent monstree contre eux, ayans occis vn si grand nombre de leurs gens, estoient fachez, disans que si vne armee innombrable, comme ceste-là, n'auoit peu retenir & refrener le cœur & hardiesse de huit Chrestiens, on ne scauroit que faire, s'il

aduenoit que les assiegez fussent secouruz par vne armee. Ils s'estoyent si fort espouuantez, que ceux qui s'estoyent trouuez en la bataille, ne faisoient autre chose que raconter aux autres les grandes merueilles, qu'ils auoyent veu faire à ces excellens cheualiers. Les Rois Payens delibererent assaillir derechef la ville : mais le vertueux Roy de Siranquie, par le moyen du populaire & des gens de guerre aussi, auoit remply & remparé les bresches & ruptures de muraille, avec poutres, & pierres meslees avec la terre; & auoit songneusement donné ordre à ce qu'il falloit, pour la defense de la ville. Les citoyens se glorifioient fort de ce que moyennant l'extreme valeur de ces princes, ceux de la garnison estoyent fortis en face d'une si puissante armee, & auoyent enleué les eschelles : & quand les Rois Payens qui ne s'estoyent pas trouuez de ce costé-là, le sceurent, ils en furent bien fachez seulement pour le deshonneur, donnant de cela le tort & blasme à ceux qui auoyent la charge de l'assaut de ce costé-là. Mais ils s'excusoient disant, que tandis qu'ils vouloyent prendre les huit cheualiers, les enuironnât, ceux de dedás estoyent fortis, qui auoyent faict ce qui a esté entendu.

Comme les Payens donnerent l'assaut le lendemain: comme les Cheualiers Chrestiens sortirēt sur eux: & l'occision qu'ils en firent.

C H A P. C X X I I I .

A Pres que les espions eurent rapporté à l'Emperiere & à don Rogel le dessein des Payens, qui vouloyent assaillir la ville de rechef, ils s'assemblerent tous pour deliberer des affaires. Le Roy de Sirāquie voulut, par vne certaine reuerence, renoncer à la charge que don Rogel luy auoit confirmee depuis sa venue, à fin que desormais don Florisel la print: mais il voulut qu'il la retinst, & qu'il fust chef de ceste guerre. Il fut resolu au conseil de tenir le mesme ordre, qui auoit esté tenu l'autre fois que l'on auoit donné l'assaut, puis que l'on n'en pouuoit trouuer vn meilleur: mais dō Florisel & les autres dirent qu'ils vouloyent sortir de deux costez, pour donner sur les ennemis, à fin d'empescher l'assaut & confondre leurs desseins. Et pource que don Rogel, le prince Sferamond & tous les autres dirent, qu'ils vouloyent aussi estre de la partie, quand on sortiroit; apres vn long deuis, fut resolu que le Roy de Siranquie demoureroit dedans, pour le gouuernemēt de la gendarmerie, avec Sauuagin & don Florenio, lequel n'estoit pas encores bien

guary de la playe de sa cuisse ; & que deux d'iceux courroyent par la muraille, à fin de secourir là où il seroit besoin , & l'autre gouuernerait le peuple ; & que les Satrapes demoureroyent Chefs de la garnison & de la defense du mur. Tous les autres , qui estoient treize , se mirent en poinct bien armez , & sur bons & puissans cheuaux, pour sortir de deux costez. Le prince don Florisel, don Silues , le Roy don Florarlan, Artaxerxes son grand amy , don Argantes, le prince Dorigel & la belle grande Sauvage deuoient sortir par la porte d'Orient: don Rogel , le prince Sferamond , Amadis d'Astre, don Lucidamor de Boëce, don Filsel de Montespine , don Lucendus & don Fortunian le beau , deuoient sortir par la porte d'Occident. Les dames estoient fort dolentes & craignoient que quelque mal aduint à ces vaillans princes , sortans en si peu de nombre contre vne si puissante armee. Mais quant à eux , ne faisans quasi point de cas de toute ceste armee, ils ne craignoient aucunement , & leur tarδοit que le iour n'estoit desia venu. Le prince Dorigel estoit bien aise que la belle grande Sauvage fust faicte sa compagne en la sortie contre les ennemis , pour luy pouuoir faire voir sa vertu aux armes , & elle estoit

fort ioyeuse d'auoir esté admise en ceste tāt
glorieuse & digne compagnie, en laquelle
estoit son amant, auquel elle esperoit faire
cognoistre, qu'il ne la deuoit pas aimer
plus pour sa beauté, que pour sa force &
dexterité aux armes. Le soir apres soupper,
comme les dames deuisoyent avec ces
cheualiers & nobles princes, le prince Do-
rigel trouua occasion de l'accoster séparé-
ment, sans estre veuz ny ouiz; & il luy dist,
venant à parler touchant la bataille, qu'ils
deuoyent donner le lendemain. Il me faut
monstrer maintenant tout le peu de valeur
que Dieu m'a donné, au combat du matin:
c'est à ceste heure qu'il me faut employer
toutes mes forces, si onques ie les em-
ployay. Et pourquoy, respondit-elle? pour-
ce que ie n'auray pas seulement en teste
les Payens noz ennemis, mais aussi vne
douce ennemie, à costé, qui m'offense plus
par sa beauté excessiue, que ne font pas les
ennemis, avec les armes. La belle Sauvage
changea de couleur, & respōdit. Monsieur,
il faut que vous-vous defendiez des enne-
mis, par vostre propre vertu, comme ie sçay
que vous ferez aussi bien que les autres: &
quāt à ceste ennemie que vous dites auoir
à costé, ie vous promets demeurer aupres
de vous, & ne permettre qu'elle vous fasse

aucun

aucun tort. Ah, madame, dist Dorigel, ie pense bien qu'elle ne m'offense pas à son escient & de son gré; & pourtant ie ne la tiës pour cruelle ennemie: ce qui faiët que ie l'appelle douce ennemie: que sçay-ie mesmes si elle cognoist l'offense que ie reçoÿ d'elle? Elle auroit grand tort, respondit la gracieuse Sauvage, mesmement n'ayant occasion de vous offenser. Madame, dist Dorigel, ie vous supplie bien fort, que puis que par vostre bonté & non par mon merite, vous-vous estes offerte de me defendre demain, de ceste mienne cruelle ennemie, vous ne vous eslongniez pas de moy en la bataille, comme ie m'offre de vous suiure tousiours. Ie vous promets ainsi, luy respōdit la belle Sauvage en souzriant: car ie ne peux souffrir que l'on vous fasse ce tort, veu que vous ne le meritez pas. En gaudissant donc ainsi, ils passerent le soir en grand plaisir. Or quand l'aube du iour fut venue, l'on cōmança à entendre les bruits accoustumez d'armes, de cris & de diuers instrumens de guerre au camp des Payens: & pour ceste cause, l'on s'apresta en la ville, d'un bon ordre à la defense des murailles, & quatorze vaillans princes s'armerēt de leurs belles & riches armes, avec de tresbelles & riches casques que l'Emperiere

& la princesse leur firent faire toutes d'une couleur, & se mirent en point attendans que l'on commenceast l'assaut. Les vaillans Rois Payens ne tarderent point de mettre en champ leurs troupes armées, avec les aprests des eschelles, les Elephans armez & fons accoustumez de diuers instrumens. On commancea l'assaut de telle furie & obstination, que iamais n'en fut donné vn plus grand. On voyoit là les vaillans Rois armez de tresbelles armes, courir par les troupes, en les auanceant & retirât, selon la necessité; les autres, demourer en bataille, en garde des assaillans; autres, auoir la charge de conduire les Elephans; & les autres, de rompre les murailles avec les beliers. D'un costé l'on voyoit le Roy de Tartarie, celuy de Russie & tous les autres, sauuez de la guerre de Grece: & de l'autre costé, le grand Soldan d'Alape, le vaillant Roy Gollan, qui aimoit en son cœur la belle Infante Fortune, le prince de Chizole, & le prince de Salatre, ayans avec eux Gamaralde, fils du puissant & vertueux geant Arion Seigneur de l'Isle de l'auanture; lequel de tout le butin ne demandoit autre chose que la belle geante Gauriffe, de l'amour de laquelle, il se sentoit le cœur enflammé. Ces vaillans princes Payens n'estoyent point

oisifs, ains couroyēt pour dōner secours là où il estoit besoin. Le vaillāt Roy de Siran-
 quie faisoit continuellement le tour de la
 ville avec ses troupes armées ; & le prince
 don Florenio , Sauuagin avec ces vertueux
 Satrapes de Perse, defendoyent hardiment
 la montee aux ennemis , ores avec grosses
 pierres, qu'ils iettoient sur eux , ores avec
 chaulx & poix , & semblables choses , qui
 leur faisoient grand dommage. Ils sui-
 uoyent l'ordre de changer encores mieux
 qu'en l'autre assaut , pour le repos & sou-
 lagement des defendeurs. L'heure venue,
 les quatorze vaillans princes tous ensem-
 ble sortirent par les portes contraires, avec
 leurs lances au poing. Don Florisel & les
 autres ses compagnons, chargerent de telle
 force les ennemis, qu'ayans percé sept che-
 ualiers Payens des premiers qu'ils rencon-
 trerent, des mesmes lances, il n'y en eut pas
 vn qui n'en tuaist quatre autres. Et puis a-
 yās mis la main aux espees, ils chamaillerēt
 les autres d'une merueilleuse force. Le Roy
 qui se trouuoit là , en ce temps , avec deux
 mille cheualiers armez, se mit à trauers des
 ennemis, à la main droite. Don Florisel a-
 yant prins vne autre lance, & ses compa-
 gnons aussi s'en allerent contre eux : & n'y
 eut aucun d'eux , qui de rechef ne tuaist le

sien. Florisel se recontra avec le Roy Nicanor, lequel rompit hardiment sa lance, en son escu, sans luy faire autre dōmage: mais il fut atteint par ce vaillant prince de telle puissance, que ne luy servant son escu, qui estoit de fine trempe, il le luy passa avec le harnois & la poitrine, & le renuersa mort, par terre: & puis ayāt mis la main à l'espee, comme ses compagnons, il se fourra en la presse frappant à droite & à senestre, si furieusement que couppant testes & bras, on ne vid iamais plus cruelle boucherie. En cest endroit le vaillant Roy don Florarlā, Artaxerxes & le prince d'Alemagne d'un costé, avec don Florisel, & d'une autre part, Dorigel, la grande Sauvage & don Silues mettoient en ruine ceste puissante troupe: & n'y auoit cheualier si hardy qui osast leur faire teste, voyant leurs merueilleuses prouesses. La grande Sauvage ne faillit pas de garder, ce iour, la promesse à son nouuel amant Dorigel: car elle estoit tousiours pres de sa personne: & cōme il fust en peine pour l'amour d'elle, craignant que quelque mal luy aduinist, il ne partoist point de son costé: & la voyāt si vaillante & vertueuse entre les ennemis, qu'il sembloit proprement qu'elle mist tout en ruine, on ne sçauroit dire cōme il en estoit ioyeux, la regardant souuent

par grande merueille. Ceste vertueuse damoiselle estoit hardie & puissante de son naturel: mais se trouuant, ce iour, au costé de ce cheualier, qui l'aimoit tant, & qui la regardoit tousiours, il sembloit que la force & la hardiesse redoublast en elle. Au contraire, comme elle regardait son cher amant, qui voyoit qu'il estoit aduisé par elle, la force & la vigueur croissoit pareillement en luy. En cest endroit le trouble fut grand, à cause de ce cruel assaut; & sembloit qu'une armée entiere fust sortie de la ville, à cause du grand carnage que ces sept cheualiers faisoient: ce qui fut cause que ceux qui combatoyent aux murailles, & qui s'efforçoient de monter, craignans d'estre chargez par derriere, se retirerent en fuyant. Le grand bruit de cest assaut à l'improuueu, fut cause de rompre ce qui auoit esté ordonné: car ceux qui rompoient la muraille, voyans courir les soldars de tous les costez, abandonnoient & entrelaissoient l'assaut. Et tandis que les Rois Payés couroyent de ça & delà, voicy venir l'autre bruit de l'autre costé, qui croissoit fort horrible & espouuantable: pource que le vaillant prince don Rogel, le vertueux Sferamond, Amadis d'Astre, don Lucidamor de Boëce, don Lucendus & don Fortunian le beau, apres auoir occis, du pre

mier rencontre, plus de trente cheualiers, deuant que leurs lances se vinssent à rompre, ayans tiré leurs espees, faisoient vn grand carnage des ennemis. Le vaillāt Roy des Isles geles, qui estoit là en defense des assaillās de la muraille, avec deux mille cheualiers hardis, faisans brauade, pour enuironner les sept cheualiers, & tascher de les tuer, ou de les prendre prisonniers, sollicitant ses gens de pousser dedans, vint aux mains contre le prince Sferamond, & eurent tous deux vne cruelle bataille: mais selon que ce Roy se prenoit au premier & plus vaillant cheualier de son temps, la teste luy fut bien tost separee du corps, avec vn reuers.

Comme le Roy de Siranquie sortit d'un autre costé, avec le prince don Florenio & Sauvagin: & comme le camp fut chargé par quatre cheualiers, d'une autre part.

C H A P. C X X V.

LA mort de ce vaillant Roy qui fut manifeste à chacun, & l'occision que les autres six cheualiers faisoient du demourant, espouuanterent tellemēt les deux mille cheualiers, que pensans ne pouuoir trouuer autre remede pour se sauuer, ils se retiroient tousiours, & personne n'osoit leur
faire

faire teste & tenir bon contre eux. Cest autre tumulte fut cause d'une grande confusion de ce costé-là: car les cōpagnies qui alloient contre les premiers, se tournoient en arriere contre ceux-là. Ces deux charges les firent desister en grande partie, d'assaillir la ville; pource que chascun craignoit sa vie. L'Emperiere, la princesse & les autres dames regardoyent d'une haute tour, toutes ces grandes prouesses de leurs vaillans defenseurs: & quand elles voyoyent ainsi fuir les ennemis, & l'occision qu'ils en faisoient, elles estoient bien aises: mais quand elles voyoyent, au contraire, tant de troupes marcher contre eux, de diuers endroits, le bruit des armes, & tant de lances tournées de leur part, elles deuenoyent souuēt passées, & souuent elles se battoient la poitrine, inuoquans Dieu deuotement à leur secours: & disoyent que c'estoit vne grande folie à elles, qui auoyent puissance de leur commander, de les laisser sortir en si peu de nombre, contre vne si puissante armee: elles disoyent que si Dieu leur faisoit la grace qu'ils peussent retourner sains & sauues, elles ne permettroient iamais qu'ils sortissent. On ne sçauroit dire la grande peine qu'elles en auoyent. Mais les vaillans cheualiers qui s'enflammoient dauantage aux

plus grands dangers, & qui auoyent la hardiesse d'aller au deuant des troupes qui les venoyent assaillir, entroyent encores plus en la foule, pour chamailler. Du costé de don Florisel, la bataille estoit si aspre & si cruelle, que l'Emperiere & les autres en larmoyerent plusieurs fois: pource que le Soldan d'Alape avec dix mille cheualiers d'elite, les auoit enuironnez de tous costez; en sorte que l'on ne pouuoit attendre que la mort de tous, veu le nombre infiny des ennemis. Mais le Roy Astrapole qui entendit comme le faict passoit, appella Sauuagin & le prince don Florenio; & leur ayant communiqué son dessein, ils mirent dehors trois mille hommes d'armes, avec trois mille hommes de pied; & ayans donné charge de la ville aux Sattrapes, qui estoient vaillans à merueille, ils sortirent avec ces forces, par la porte d'Occident. Le Roy & don Florenio entrèrent avec les cheualiers en l'espaisse troupe des ennemis, qui estoient là, pour la defense de ceux qui montoient aux murailles, & en firent vne grande occision. Sauuagin entra avec les soldats, dedans les fosses, & fit passer par le fil de l'espee tous ceux qui estoient pour monter aux eschelles, qui furent toutes emportees dedans la ville. En cest endroit le bruit fut grand, & ne

43
D A M A D I S D E S A V A L L E
ſçauroit-on dire comme les Payens furent
eſpouuantez de cela. Le vaillant Roy de Si-
ranquie & don Florenio fendoyent hardi-
ment les troupes ennemies, & iettoient
hommes & cheuaux par terre. On ne ſçau-
roit dire le grand bruit & confuſion qui fut
en celle part: qui fut cauſe que don Florifel
& ſes compagnons ne furent pas tant char-
gez qu'ils euſſent eſté; d'autât que pluſieurs
compagnies, qui marchoyent pour les of-
fenſer, ayans entendu le bruit de ce coſté, y
coururent, & laiſſerent l'autre. A lors la ba-
taille eſtoit aſpre & cruelle de tous les trois
coſtez. Don Florifel & les autres princes, biẽ
qu'ils fuſſent ainſi enuironnez, ſe defen-
doyent ſi vaillamment, qu'il n'y auoit hom-
me ſi hardy, qui oſaſt aprocher; & l'occiſion
qu'ils faiſoyent des ennemis eſtoit ſi gran-
de, que la campagne eſtoit toute couuerte
de corps morts. Ce neantmoins, les Rois
Payens qui n'auoyent point faute de genſ-
d'armes, enuoyoyent touſiours autres com-
pagnies & eſcadrons, deliberez de les auoir,
ou morts, ou viſs: & les ſept princes eurent
autant à faire en ce lieu, qu'ils eurent on-
ques, eſtans deſia tant couuers & taincts
de ſang, qu'on ne les pouuoit plus reco-
gnoiſtre. Sur ce aduint que le cheual fut tué
louz la grande Sauuage, qui auoit fait eſtō

ner les compagnons , à cause de sa valeur;
& ce, tant à l'improuueu, qu'en tombât elle
ne peut tirer le pied hors d'un estrier, à rai-
son dequoy il luy fut accueilly souz le che-
ual. Mais le vaillant Dorigel se trouuant là,
fit de grâdes prouësſes , pour la defense d'i-
celle: car apres auoir ietté par terre ceux qui
s'en aprochoyent pour la tuer , & apres l'a-
uoir deliuree de ce trauail, il se mit à pied,
& luy presenta son cheual, luy disant. Ma-
dame , montez sur mon cheual , & receuez
ce peu de seruice de moy, que ie vous offre
de bon cœur. Monsieur, dist la belle grande
Sauuage, sans cela, i'ay bien cogneu vostre
bon cœur en mon endroit, que vous ne me
pouuiez pas demonſtrer par signes plus ma-
nifestes. Je ne permettray iamais cela: car ie
ne veux pas estre si mal aduisee & peu cour-
toise , de vous mettre en danger de perdre
la vie, pour sauuer la miëne vne autre fois:
montez sur vostre cheual , & m'aidez à en
prendre vn autre. Le prince ne laissant pas
de ruer des coups terribles à ceux qui vou-
loyent s'aprocher de là , tenant d'une main
le cheual par la bride, & l'espee, de l'autre, la
suplioit de luy faire ceste faueur, seulement
pour le contenter, estimant que par ce mo-
yen il seroit autant fauorisé qu'il fut , en
iour de sa vie. La vertueuse damoiselle ne
laissant

laissant pas aussi de mener les mains (pour-
ce qu'il n'estoit pas tēps de s'amuser beau-
coup) repliqua qu'elle ne feroit pas ceste
faute de monter à cheual, pour le laisser à
pied. Tandis qu'ils debatoyent ainsi, les au-
tres princes les voyans ainsi à pied, & crai-
gnans qu'ils ne fussent tuez, les environ-
nerent, ne permettant qu'aucun les offen-
sast, & tuoyent quiconque s'esforçoit de le
faire. Dorigel estoit bien fasché de voir que
la dame ne vouloit accepter ce seruice: &
elle estoit bien fachee, de voir qu'il ne vou-
loit point remonter à cheual: mais en fin vo-
yant son obstination, elle se resolut de luy
complaire, & luy dist. Or sus, monsieur, puis
qu'il vous plaist que ie sois vaincue, par v-
ne courtoisie si grande, i'en suis contente,
aimant mieux estre taxee d'auoir esté peu
courtoise & de mauuaise grace en cest en-
droit, que trop obstinee; ce que ie fais aussi,
de peur de vous fascher dauantage: & ce di-
sant, ayant prins de la main gauche la bride
du cheual, elle monta d'une merueilleuse
dexterité, sans mettre le pied en l'estrier:
mais le prince Dorigel alla promptemēt pour
le luy tenir, iusques à ce qu'elle y eust mis
le pied. A lors la vertueuse damoiselle s'auā-
ceant, comme vne vipere indignee, contre
les ennemis, frappa du poing vn noble che-
ualier

ualier qui estoit sur vn puissant cheual, avec l'espee nue, si prouement qu'il n'eut pas le loisir de se couurir; de maniere que l'ayant estourdy du coup, elle le tira par terre, de cheual, qu'elle print par la bride, & le mena à Dorigel, & luy dist. Monsieur, ie vous prie receuoir ceste faueur, de moy, en signe que i'ay accepté tout ce que vous auez fait pour moy. Il luy dist tout ioyeux. Dieu vueille, madame, que ie la puisse deseruir: car c'est bien là vne des plus grandes faueurs, que iamais cheualier receut de dame qu'il aimast: & ayant dict cela, il y monta fort habilement aussi, d'un plain saut, & ayant mis les pieds aux estriers, il commença à charger les ennemis, du mesme costé que la belle guerriere sa dame s'estoit tournée. Ils firent tant avec les autres vaillans princes, qu'ils fendirent ceste presse & multitude des ennemis; & comme la bataille fust grande de tous costez, l'on ouit vn autre grand bruit, au camp des ennemis, du costé du Midy; pource que lors estoient arriuez en l'armee, le vaillant prince Agefilee, Brimart de Sirie, Gadart, d'Hongrie, & le prince Filadart de Polongne, lesquels ayas entendu les sorties que l'on auoit faites, de tant de costez, chargerent les ennemis de ce costé là, pensans bien ce qui pouuoit estre.

Le tumulte fut si grand de ceste part, qu'il sembloit qu'entre les ennemis fussent entrees quatre furies infernales; & à lors plusieurs de ces principaux Payës cōmancerēt à courir, & la confusion fut si grande, que les assauts furent du tout cessez. L'Empereiere, la princesse & les autres dames, qui regardoyent d'enhaut, entendans cest autre bruit, & voyans la grande occision que quatre cheualiers faisoient s'aprouchans tousiours de plus en plus de la ville, furent ioyeuses, ne pouuans neantmoins considerer qu'ils pouuoient estre. Elles estoient toutes ententifues de ce costé-là, à cause de la nouueauté de la chose, & entendoient aussi grand tumulte au camp des ennemis que s'il eust esté assailly d'une armee entiere: & sembloit que là fussent assemblees mille Tesiphones, & autant de Me-geres.

✱

Gg

Comme la bataille fut fort sanglante: & comme les quatre princes furent receuz avec grand honneur en la ville.

C H A P. C X X V I.

LE prince don Rogel, Sferamond, les deux cheualiers de la ioye, & les autres qui combatoyent de l'autre costé, vers le Roy de Tartarie, celuy de Russie & les autres, eurent aussi beaucoup à faire: car comme là fust survenu le superbe Tartare, avec trois mille cheuaux d'elite, il les environna de tous costez; & combien que les vaillans princes fissent choses merueilleuses & surnaturelles, ils eussent esté en grand danger, sans le bruit de la bataille de ces quatre cheualiers, qui fit retirer ce Roy, pour aller donner secours de ce costé-là, craignant que quelque armee Chrestienne fust venue. Les sept vaillans princes reduits en mauuais poinct, eurent pour ceste cause, temps & loisir de respirer: & comme la bataille eust desia duré quatre heures, de maniere que les cheuaux n'en pouuoient plus, le prince don Florisel fit sonner la retraite, & chascun se retira dedans la ville, ayans faict vne si grande occision, que les
Payens.

Payens estonnez demouroyent sans parler les vns aux autres. Mais l'Emperiere & les autres voyans , par ceste retraite , toute la charge tombee sur ces quatre vaillans cheualiers , le firent incontinent sçauoir à ces ptinces ; lesquels esmerueillez qu'ils pouoyent estre , & craignans fort leurs vies, encores qu'ils fussent lassez , changerent tous de cheuaux , & sortirent de ce costé-là , pour les secourir ; & le Roy de Siranquie , avec cinq mille cheualiers d'elite & frais , sortit apres eux. Mais premierement les seize vaillans princes cheminerent de telle furie , les lances basses , contre les ennemis , qu'en les voyant seulement , ils les espouuantoyent , estans sur le poinct de se desbander , sans quelques Rois des plus vaillans de l'armee , qui les firent arrester. Le Roy de Russie , le Roy de Hierusalem & le Roy d'Albarosie , empongnerent chacun vne lance , & s'en vindrent les rencontrer avec vne grande troupe : & ce rencontre fut l'un des plus grands que l'on vid de long temps. Le prince Sferamond rencontra le Roy de Hierusalem , qui estoit trespuissant , & quasi de race de Geant : mais ce Roy faillit son coup , & ataignit le prince seulement au bout de l'escu , sans autre

chose: mais le vaillant prince luy perça escu & harnois, & le blessa tellement au costé, qu'il tomba en terre de grande douleur; & fut si estonné de ce qui luy estoit aduenü, qu'il demoura long temps, sans se pouuoir leuer. Le prince passa outre d'une si grande tempeste, qu'il sembloit qu'il mist seul ceste troupe en route. Don Rogel rencontra le grand Roy d'Albarosie, & se vindrét heurter d'escuz & de corps de telle force, que ce Roy fut renuersé avec son cheua', & le cheual de don Rogel demoura espaulé; de maniere que s'il ne se fust ietté d'un saut, en bas, il alloit aussi tomber avec luy. Don Rogel empongna vn cheualier Payen, qui estoit monté sur vn puissant cheual, & l'ayant par force, arraché de la selle, il monta proutement dessus, & puis il se mit avec les autres, dedans les Payens, frappant à droite & à fenestre de toute sa puissance, & faisant vne grande occision. A lors les Payens gouuernez par ces Rois tombez, demourerent tous confus, n'ayans plus qui les gouuernast au combat: & pour ceste cause, entre vn si grand nombre, il n'y eut pas vn qui eust la hardiesse de faire teste; tant ces seize cheualiers estoient redoutables. Mais le Roy de Siranquit faisoit derriere eux vne

estran

estrange boucherie des ennemis, qu'il trouuoit rompuz & desbandez. Les quatre vaillans cheualiers n'arrestèrent pas à venir là, où comme le vaillant Agefilee eust leué la visiere de son armet, il fut incontinent cogneu par ces princes, & pareillement les autres, par don Florisel & ses compagnons, qui le dirent à don Rogel, au prince Sferamond & aux autres qui ne les cognoissoyēt que de nom. Et en cest endroit, pource que les Payens s'estoyent eslongnez, ils eurent loisir de se saluër: & ils raconterent, comme le Roy don Falanges, la Roine Alastraxerec & Agefilee estans venuz en Constantinople, avec leurs secours, tandis que les vaisseaux s'aprestoyent pour venir en Perse secourir l'Emperiere, avec l'armee, ils estoeyēt venuz par terre, à l'exemple de don Florisel, pour venir se ioindre avec eux. Apres cela pource que le Roy de Tartarie venoit contre eux avec grandes forces, leur semblant qu'ils auoyent assez faict pour ce iour, ils resolurent d'eux retirer en la ville, craignans de perdre quelqu'un d'eux, à cause de la lassitude. Ils se retirerent donc tout à poinct; & l'Emperiere & les autres en furent fort ioyeuses, ayans veu le danger auquel ils estoient. Incontinent les portes fu-

rent fermées: & pource que le superbe Tartare vouloit passer outre, les Satrapes des gardes luy lascherent vne infinité de fleches, d'enhaut. Et pource qu'il n'estoit plus temps de recommencer l'assaut, ce superbe Roy se retira, fort courroucé que ces princes & vaillans cheualiers luy estoient eschappez des mains, & delibera les contraindre & enfermer si bien là dedans, qu'ils n'auroient pas le loir de penser à sortir pour tuer les gensd'armes. On ne scauroit dire la ioye de ceux de dedans, quand ils virent tous leurs braues defenseurs retournez, sans aucun danger. Les citoyens en menoyent grande feste. Mais quand l'Emperiere, la Roine Calidor, la princesse & l'Infante sceurent qui estoient les quatre cheualiers, qui auoyent passé à viue force par le camp des ennemis, pour les venir secourir, elles en receurent vn contentement infiny, & s'apresterent de les receuoir avec grand honneur; estās neantmoins faschees d'auoir entēdu, que don Fortunian le beau, & Sauuagin, avec don Lucidamor de Boëce estoient griefuement bleffez; lesquels ne tarderent pas à venir tous trois, premier que les autres; & l'Emperiere & la princesse avec leurs bonnes amies s'en allerent

au

au deuant d'eux, & virent qu'ils se portoyér mal, & en furent fort desplaisantes. Elles ne peurent estre presentes à leurs premiers appareils, pour aller receuoir les autres princes, qui estoient desia en la grande place: mais elles enuoyerent aucunes de leurs damoiselles, avec les medecins, & leurs escuyers, pour en auoir le soin. Ils furent medecinez, & leurs playes furent trouuees fort dangereuses, principalement celle de don Fortunian, qui estoit en l'estomac, en mauvais endroit, pour se guarir: celle de Sauuagin estoit au costé, qui luy ostoit quasi le soufler: & la moins dangereuse estoit celle de Lucidamor de Boëce. Cependant les princes furent recueilliz par l'Emperiere & les autres d'une grande amour, esmerueillées de la beauté & disposition des quatre cheualiers, & principalement du prince Agésilée; auquel Amadis d'Astre son fils ressembloit du tout, lequel estoit à son costé & luy auoit fait grand honneur, ayant receu vn plaisir infiny de sa presence, comme le pere, de celle du fils. Tous ces quatre princes estoient esmerueillez de la beauté & disposition de l'Emperiere, disans que non sans cause, le prince don Rogel auoit souffert tant de tourment pour l'amour d'elle; &

que l'amitié par luy assise en l'Infante Leonide fut bien estrange, encores que ceste Infante fut tres-belle, entre les belles de Grece, ayant laissé ceste gracieuse & belle dame, pour aller à elle. Ils regardoyent, puis apres, la belle Clairestoille, qui sembloit vn ange celeste, & non pas vne creature terrienne; & louoyent, de grande beauté, l'Infante Fortune, qui estoit à ceste heure-là enceinte; & regardoyent la Roine Calidor, pour vne des plus belles Roines qu'ils eussent veuës de long temps. Ils trouuoyent aussi Gauriffe belle & fort auenante, s'esmerueillans de son adresse, veu la grandeur de sa personne.

Comme les cheualiers blessez furent songneusement panssez; les gracieux deuis qui furent entre la princesse Clairestoille & don Fortunian; entre Gauriffe & Sauuagin.

C H A P. C X X V I I.

C'Est grande merueille comme l'Infante Fortune, la princesse Clairestoille, & Gauriffe, peurent monstrier à ces princes aucun signe de beauté: pource qu'elles estoient faschees des dangereuses playes de
don

don Fortunian & Sauuagin. L'Infante, qui auoit occasion de partir pour aller voir son fils, s'y en alla incontinent apres; & les deux autres qui n'estoyent pas moins fachees, pour le danger de leurs amans, encores qu'elles fussent là, de corps, elles estoient d'esprit & de cœur, aux lits des blesez. L'Emperiere fit defarmer tous les princes, & Filadart de Polongne, Artaxerxes & don Florarlan furent trouuez vn peu blesez, auxquels l'on fit tout le secours qui fut possible. Les dames, parmy ceste fascherie, estoient bien aises de voir que tant de ieunes princes Chrestiens, & renommez aux armes, fussent venuz secourir l'Emperiere en ceste guerre, estans tous parens, ou grands amis de son bien aimé mary. La princesse qui estoit aussi fort hautaine, se glorifioit d'auoir du costé du pere, faueur & telle aide, & des princes de si grand renom; & principalement ayant entendu que le renommé Empereur Amadis de Grece son bisayeul, venoit avec vne armee secourir sa mere & elle. La mesme occasion incitoit la belle Roine Calidor, à se resiouir, trouuant que le Roy son mary auoit des parens de si haut lignage, & tant vertueux amis, qu'en tout le monde ne se

trouuoient leurs semblables. Mais quand la pauvre Infante Fortune vid son fils en si grand danger, ne pouuant contenir les larmes, elle se retira en sa chambre pour pleurer. Le prince don Lucendus s'en alla pour la consoler, & luy dist. M'amie, vous ne devez pas estre faschee de chose qui n'est certaine: & quand il plairoit à Dieu l'oster de ce monde, ce ne seroit pas sagement faict à vous de vous en tourmenter ainsi; puis qu'il laisseroit vne renommee immortelle de ses glorieux faicts, & qu'il mourroit, comme bon cheualier: mais il ne mourra pas de ce mal, & vous en asseurez. Il sceut si bien dire, qu'il la consola grandement. Mais qui pourroit iamaix exprimer la douleur, qui penetra le cœur de la princesse Clairestoille? laquelle sachant ce que les medecins disoyent de la playe de ce gentil & vertueux prince son amant, cuida tomber morte, & n'auoit pas le courage d'aller le voir, de peur de monstrier par quelque accident & pasmoison la grande amitié qu'elle luy portoit. Elle se retira en vne chambre secrette, où elle commancea à gemir & soupirer d'une estrange maniere, & les larmes luy vindrent aux yeux en si grande

abon

abondance, qu'il n'y a cœur si dur, si on l'eust veüe, ou entendue, qui n'en eust eu grande compassion. Elle auoit laissé vne damoiselle à garder dehors, laquelle s'estant apperceüe de la grande douleur de sa maistresse, pour l'amour du prince son amant, presta l'oreille pour l'entendre, & nora bien les pleurs, gemissemens & plaintes d'icelle; combien que la pauvre princesse s'esforceast de s'appaiser. Et selon que ceste damoiselle scauoit bien l'amour de sa maistresse, elle en fut si faschee, qu'elle ne se peut tenir de pleurer, & cuida ouvrir la porte, pour la consoler: mais sachant bien quelle consolation c'est à vne triste personne, de la laisser seule passer sa fascherie, elle s'en garda, iusques à ce qu'elle fut appelée par l'Emperiere, pour aller voir les blesez: car lors, ayant essayé ses larmes, elle sortit: mais elle ne peut pas tant celer sa douleur, que l'Emperiere ne s'en apperceust, sachant bien qu'elle aimoit beaucoup ce cheualier, & qu'elle estoit fort aimée de luy. Elle luy dist, Ma fille, allons voir vostre cheualier don Fortunian le beau: car si iamais vous eustes occasion de luy monstrier faueur & amitié, c'est maintenant; pource qu'il est ainsi blessé pour
vostre

vostre seruice & le mien. Il le vous faut aller voir souuent, & vous luy ferez grand plaisir; pource que ie me suis apperceuë, qu'il est fort ioyeux de vous voir. Allons, madame, dist la princesse: car si ce gentil prince meurt, pour l'amour de nous, comme vous dites, nous aurons occasion de iamais ne nous resiouir; outre ce que nous perdrons vn cheualier si excellent & de telle importance. Vous dites vray, respondit-elle: mais nous ne le perdrons pas, Dieu aidant: visitez le souuent, à fin de le resiouir. Dieu vucille qu'ainsi soit, dist la princesse; & si par mes visitations il se doit guarir, il ne sera iamais en danger. Ainsi estans accompagnées de six nobles damoisselles, elles entrerent en sa chambre, qui estoit toute serree par le commandement des medecins, & elles le saluerent avec grande pitié; & le prince qui les cogneut, nonobstant sa douleur, se tourna de leur costé, & les remercia fort de ceste visitation: & comme les medecins voulussent venir luy donner vn breuage, la princesse le leur print d'entre les mains, & dist. Monsieur, vous deuez prendre de mes mains, & comme mon cheualier, ceste liqueur, & toutes autres choses, pour vostre viure & soula

soulagement. Madame, respondit-il, mon mal seroit bien grief & desesperé, si en receuant vne telle faueur d'une si gentile & belle princesse, ie ne venois à me guarir. Elle souzrit & le regarda d'un œil pitoyable, & dist. Monsieur, n'ayez doute de vostre vie : car vostre mal n'est pas si grand que vous pensez : & puis il n'y a mal si grief, auquel on ne puisse donner remede. L'Empereiere & l'Infante sa mere, qui estoient là, l'aiderent à se leuer du liect : & ayant aduisé la princesse, qui le regardoit d'un œil si pitieux, il souspira : & comme elle luy eust mis le breuage, à la bouche, il luy dist. Si ceste liqueur ne me dōne quelque amendement, la receuāt d'une main tant vertueuse, il n'y a plus de remede à mon mal : mais i'espere en Dieu que ma santé procedera de ceste grande faueur. Alors il beut tout le breuage : & puis comme il eust remis la teste sur le cheuet, les medecins dirēt qu'il le falloit laisser dormir, & chascune s'en deuoit aller. La princesse y demeura seule, à laquelle don Fortunian dist. Si les medecins pouoyent entēdre en quoy consiste le remede à mon mal, & ma santé, ils n'auroyent pas dict que vous partissiez d'icy : car vostre presence me sert plus que leur breuage, & le

le dormir. Et si par le repos, ie dois recou-
 urer ma santé, ie ne sçay pas quel plus grand
 repos & consolation ie peux auoir meilleu-
 re que ceste-cy, de vous voir icy pres de
 moy. L'Infante sa mere & l'Emperiere qui
 n'estoyent pas loin, furent bien aises d'en-
 tendre ces propos, & de l'ouir parler si pron-
 tement, au lieu qu'au parauant, il sembloit
 qu'il ne peust proferer vn mot. Et sur tou-
 tes, la triste princesse receut vn si grand plai-
 sir de ce qu'il auoit dict, qu'elle se r. fioit
 entierement; & l'Infante laquelle iusques
 à ceste heure-là ne l'auoit quasi point ouy
 parler, sinon d'une voix languissante & foi-
 ble, trouuât vn bon presage en luy de cela,
 fit signe à la princesse, qu'elle ne partist: &
 ayât prins l'Emperiere par la main, elle luy
 dist à basse voix, qu'elle allast avec elle. La
 princesse, pour reuiuir son cher amant, luy
 dist. Monsieur, vous voyez que l'Emperiere
 & l'Infante vostre mere s'en sont allees;
 mais quant à moy, ie veux demourer icy
 avec vous: car ie ne vous sçaurois laisser,
 en vne si grande peine. Le prince s'estant
 baisé la main, la print par la sienne, & la
 ferra avecques larmes de ioye; & apres
 auoir iecté vn soupir, il dist. Ah a, madame,
 quel seruice vous pourray-ie iamais faire,
 pour

pour vne si grande faueur? Je ne fais plus maintenant cas de mon mal, & vous dy, madame, que ie sens mon cœur tant consolé, qu'il m'est aduis que ma playe ne me faict plus de mal: & puis que de vostre grace, vous monstrez auoir ma vie si chere, qui sera tousiours employee pour vostre seruice, si elle me demeure, ne cessez, ie vous prie, de me faire telles faueurs; puis que pour donner remede à mon mal, vne once de vostre grace sert plus, que tous les plus precieux onguents & remedes, que les plus excellens medecins du monde me puissent donner. A l'heure la princesse Clairestoille fut bien aise, & dist. Monsieur, si vous me promettez d'estre ioyeux, & d'entendre, avec ceste allegresse, à vostre guarison, ie vous dy dès à present, que non seulement ie vous veux faire ceste faueur, que vous me demãdez à ceste heure; mais vne beaucoup plus grande: car ie veux que vous puissiez venir aucunes fois me voir de nuict, en ma chambre, avec promesse que vous ne me demanderez autre chose que la faueur, qu'il me semblera bon vous donner, mon honneur sauue. Le Prince larmoyant de ioye, luy dist. Madame, quelle meilleure recôpense pourroy-ie pour le present vous

deman

demander, de mon service? y eut-il onques
cheualier plus heureux que moy, à rece-
voir de sa dame bien aimée vn honneste
don? Je suis maintenant guarý de tout mon
mal, & maintenant ie me sens allegé de la
douleur que ie souffre de l'vne & l'autre
playe. Il luy baísa de rechef ses belles & de-
licates mains, & la princesse luy dist. Main-
tenant que vous auez ceste promesse de
moy, qui vous a tant resiouye, i'entens &
vous commande, par l'autorité que i'ay sur
vous, que par le moyen de ceste liqueur,
que vous auez prinse, vous reposiez; & à
fin que vostre repos soit plus ioyeux, ie
vous promets, que iusques à ce que vous
dormiez, ie demoureray icy aupres de
vous, & que ie vous feray tous les iours
bonne compagnie, iusqu'à ce que vous
soyez parfaitement guarý. Le prince, fort
ioyeux, ne sentant quasi plus la douleur de
sa playe, luy dist. Comme depuis le iour
qu'il vous a pleu me commander, ie n'ay
faily de vous obeir, aussi le veux-ie faire
en cecy: & elle estimant son obeissance, &
le remerciant, le couurit de la couuerture;
& estant ioyeux de ce que demouroit pres
sa personne la plus chere chose, qu'il eust
au monde, il print vn fort gracieux repos;

cause

causé principalement par la vertu de ce breuage.

Comme les Payens s'apprestèrent derechef à l'assaut : ce qu'ils firent : & ce qui au contraire fut faict par les Chrestiens.

CHAP. CXXVIII.

QVand ce prince fut resueillé entre l'operatiõ du breuage, & la ioye de ceste bonne nouuelle, il sentit sa douleur fort mitigee. Parquoy l'Emperiere & l'Infante, avec sa bien aimée princesse, qui rendoyẽt graces à Dieu de le voir ainsi restauré, en furent biẽ aises. Et pource qu'elles cogneurent bien toutes trois, que la presence de la princesse auoit beaucoup faict, elles ordonnerent & l'Emperiere le luy en chargea, que hors-mis le soir, elle se tint tousiours pres de luy ; & la princesse, qui n'eust sceu recevoir cõmandement qui luy fust plus agreable, luy obeit volontiers : car le lendemain, aussi tost qu'elle fut habillée, elle ne faillit pas d'aller avec deux matrones & trois siennes damoiselles, le voir, & le trouua en si bon estat, & amendement, qu'elle s'en resjouit fort ; & elle luy demanda en riant fort

H h

gracieusement, comme il s'estoit porté celle nuit. Et comment, madame, respondit-il, voulez vous que ie me sois porté, sinon bien, au moyen de la douce visitation de la plus chere chose, que i'aye au monde, & de la bonne nouvelle que vous m'avez donnée? de laquelle m'est venue vne telle ioye, que la douleur de la playe du corps, ne m'a plus molesté: & ne s'en faut pas esmerveiller: car comme ainsi soit, que i'aye deux playes en ma personne, vne en l'ame & l'autre au corps, qui est ce qui ignore qu'estât guarie celle de l'ame, qui est la plus noble partie de l'homme, par consequent celle du corps, qui est sensible & terrienne, se vient à guarir? La belle Clairestoille se mit à rire, & luy dist, qu'elle s'estimoit de plus grande vertu, qu'elle ne s'estoit estimee par le passé; puis qu'elle auoit en soy ceste propriété de guarir les malades en danger de leur vie. Ils entrerent sur ce en doux & gracieux deuis, & don Fortunian estoit tant ioyeux de se voir deuant celle, qu'il aimoit tāt, que quand les medecins vindrent à le medeciner, ils en furent fort esmerueillez, & trouuerent la playe tellement consolidee, que disputans l'un avec l'autre, ils disoyent de grādes choses de la vertu de ce precieux onguent, & de

cc

ce breuage, qui auoyent faict vne tant admirable operatiõ en ce prince, qu'ils pensoyēt mort; dõt ils rioyēt bien fort:& cõme elle cõtinaft ce iour & l'autre à luy mōstrer toute l'amitiē qu'elle pouuoit, avec vn grād dēplaisir de son mal, pouuāt autant en luy le contentemēt de l'esprit, q̃ tous les autres medicamens, le quattiesme iour, il monstra signe euidēt de sa guarison:& pourtant la belle princesse & l'Infante Fortune, vindrēt avec ioye, à regagner leurs accoustumees viues couleurs:& l'Infante iugēa de là, que don Fortunian son fils aimoit ceste gentile princesse autāt que cheualier aima onques damoiselle, & qu'elle n'estoit point vaincue en amour. En ce mēme temps l'amitiē & grand soucy de la belle Gauriffe à l'endroit de son aimē Sauuagin, causa le semblable bon effect: car comine les medecins ne faillissent de leur secours, il monstra, au mēme temps, & puis au septiesme, signe euidēt de sa guarison: & Lucidamor de Boëce fut pareillement guaray. Cependant les Rois Payens ne pouuans souffrir que si peu de cheualiers fussent maistres de leur si puissante armee, resolurent de mettre hors toutes leurs forces, pour cōbatre la ville; là où premierement, par vn certain mespris, & ne

faifans point de cōpte des ennemis de dedans, qui estoient en si peu de nombre, encores qu'ils fussent si vaillās, plus des deux tiers, ou au moins la moitié, auoit esté laissée en repos: & à fin d'auoir ces princes, ou morts, ou vifs, ils donnerent vn fort bon ordre; qui fut, qu'au droit de chascune des quatre principales portes de la ville, deux Rois se mettroyēt avec vingt mille cheualiers armez & bien en poinct, lesquels deuoyent aller ainsi en trouppes à l'encontre de ces vaillās princes, quand ils sortiroient, & puis les enuironner, demourant vn autre escadron de dix mille cheualiers là aupres, pour s'opposer au secours qui sortiroit de la ville, pour les deliurer. Ils establirent puis apres, les archers selon la coustume; & mirent en ordre les trouppes, qui deuoyent assaillir les murailles tour à tour; & laisserent au camp & tranches de bons corps de garde, pour obuier à tous les inconueniens qui pourroyent suruenir. Ainsi ils s'appresterent de dōner le lendemain vn grand & furieux assaut: & comme les espions eussent rapporté le conseil des Rois Payens à l'Empriere & aux autres nobles dames, elles eurent peur, & suplierent ces princes de ne sortir pour ce iour: parquoy ils resolurent
de

de le faire à leur instance & priere, veu mesmes que ces trois princes estoient griefvement bleffez, & aucuns autres d'eux, qui portoyent les bras en escharpe, & estoient aucunement lassez de la bataille passée. Mais ils diuiserent bien entre eux ceste defense, avec vn si bon ordre, que les ennemis furent repoussez de la muraille, avec grande occision. Le lendemain les Rois Payens se garderent de combattre la ville: mais le iour d'apres, ils la combattirent en la mesme maniere, & furent derechef repoussez tout de mesme, par les braues defenseurs. Parquoy ils demourerent quatre iours apres, sans l'assaillir, auquel temps, comme tous les autres princes fussent bien guaris, hors-mis trois, ils commencerent à penser de sortir, & en sortant tromper tellement les ennemis, que leurs troupes ainsi disposees & assises deuant les principales portes, ne leur seruissent de riē. Et à fin q̄ les espions ne peussent dōner aduis de leur dessein, au camp des ennemis, ils ne le manifestèrent à personne: mais ils ne le voulurent mettre en execution, iusques à ce que les trois bleffez fussent en estat de se pouuoir armer, pour demourer à la garde de la ville, quand ils sortiroyēt. Tandis que ces choses s'aprestoyēt, l'amour s'augmēta beaucoup

au cœur du prince Dorigel enuers la belle
 grãde Sauvage, laquelle à l'instãce d'iceluy,
 sevestoit de ses habits de fẽme, avec lesquels
 elle estoit par luy regardee si attentiuemẽt,
 qu'il sembloit qu'en ce plaisir il deust passer
 le pas. Mais la Roine Calidor, qui auoit touf
 iours la grande Sauvage pres de soy, s'estoit
 bien apperceuẽ de la grande amour, que ce
 gentil prince luy portoit : & selon qu'elle
 l'aimoit beaucoup, & desiroit qu'elle ou-
 bliast la haine, qu'elle auoit conceuẽ cõtre
 la race des Empereurs de Grece, elle estoit
 bien aise de ceste amour; & quãd, puis après
 elle s'apperceut, qu'elle aimoit ce prince, el-
 le en deuint merueilleusemẽt ioyeuse: & vo-
 yant que le prince la seruoit & regardoit
 tant amoureusement, elle luy disoit souuẽt.
 Madame, vous deuez bien vous reñouir,
 vous ayãt acquis par vostre singuliere beau-
 té, vn seruiteur tant excellent que le prince
 Dorigel, considerant mesmes que iusques à
 present n'a esté remarquee en luy aucune
 inclination, ie ne diray pas amour, enuers
 aucune dame ou damoiselle; à raison de-
 quoy il sembloit totalement rebelle à Cu-
 pidon, ainsi que don Lucidamor de Boẽ-
 ce & Amadis d'Astre, qui l'ont hanté, racon-
 tẽt: & comme ainsi soit, que iamais aucune
 beauté l'air peu lier, hors-mis la vostre, vous

pouuez bien inferer & iuger de là, que cō-
me vous surpassez en valeur les cheualiers,
vous surpassez aussi en beauté toute autre
damoiselle. Mais ie voudrois bien vous ad-
uiser, encōres qu'il ne soit besoin, de ne
tuer celuy qui vous aime, de la mesme ma-
niere, que celuy qui combat contre vous
en la guerre, & considerer que cest hono-
rable prince se rēd vaincu par vostre beau-
té: & celluy qui se rend en bataille, ne doit
estre offensē; mais est digne, que le vain-
queur luy fasse grace & le prenne à mercy.
La belle grande Sauvage se souzriant luy
respondit. Madame, ie ne veux pas nier que
ie ne me sois apperceuē que ce prince m'ai-
me, nonobstant sa grāde modestie; dequoy
ie ne suis pas trop fāschee, le voyant cheua-
lier de si grande valeur, outre ce qu'il est
prince de deux Royaumes, tant vertueux
& bien morigenē: mais commēt luy peux-
ie monstrier aucune faueur, si au contraire
de ses rares qualitez, ie sçay qu'il est de la
race de mes ennemis mortels, contre l'un
desquels, qui est le prince Sferamond, ie
dois combattre & vanger la mort du grand
Sauvage mon pere, occis par l'Empereur
Lisuart, ou mourir par ses mains? La Roine
luy respondit en souzriant, Madame, en

quoy est coupable ce gentil prince & che-
 ualier tant honorable, de la mort du grand
 Sauvage vostre pere, attendu qu'il n'estoit
 pas né lors que vostre dict pere fut tué? car
 combien qu'il soit fils de don Rogel, il est
 fils & successeur de la Roine de l'isle heu-
 reuse, tant riche & puissante comme vous
 sçauiez: il s'est enflammé de vostre beauté,
 la preferant, à iuste cause, à toutes les beau-
 tez du monde: il vous a donné son cœur, &
 vous en a faicte maistresse, en vous faisant
 pareillement dame de si grāds Royaumes,
 apres la mort de la Roine sa mere; & prin-
 cesse d'iceux, cependant qu'elle est viuante.
 Ne tachez, ie vous prie, vne si grande beau-
 té, & vn si parfaict iugement en toutes au-
 tres choses, ne cognoissant pas vne si gran-
 de amour, & tant bonne auanture, & mes-
 prisant l'amitié de ce prince tant genereux
 & accomply en toute grace & vertu. Prenez
 garde, ie vous prie, au blasme, que non seu-
 lement vous acquerrez à l'endroit des che-
 ualiers, mais aussi enuers les honorables
 dames. Vous me distes l'autre iour, ce qu'il
 fit pour vous, quand il descendit de cheual
 pour vous sauuer la vie; dequoy il a esté
 grandement honoré: & dit-on qu'il a mon-
 stré en vostre endroit, le signe d'amitié
 qu'un

qu'un amant peut monstrier enuers la chose aimée; puis qu'il est certain, que personne ne peut monstrier plus grand signe d'amour, que d'exposer sa vie pour la personne aimée. Ceste belle & vertueuse damoiselle ne pouuoit entendre chose qui luy fust plus agreable que cela; pource qu'elle aimoit tant ce prince, notamment depuis qu'il luy auoit faict ce tant signalé seruice, qu'elle desiroit luy faire quelque honnestre faueur, pour monstrier qu'elle auoit accepté son seruice: mais estant fort ialouse de son honneur, elle ne scauoit quel moyen tenir en cela: & ayant ouy ce qu'elle luy conseilloit, elle estoit ioyeuse; pource que le faisant, elle pensoit bien estre excusée, puis que c'estoit par le conseil d'une tant haute Roine: & elle luy respondit, avec un gracieux souzris. Madame, ie vous dy, que nonobstant l'inimitié que i'ay conceuë contre la race de ce gentil prince, puis que vous me donnez ce conseil, ie ne veux pas laisser de luy faire quelque faueur, pour ne me monstrier ingratitude, en acceptant son seruice: mais il faut penser quelle doit estre la faueur: car, comme vous scauez, là où l'honneur d'une damoiselle est interessé, il faut que l'homme pense & repense fort bien ce qu'il doit fai-

H h 5

re; puis qu'en tels cas, nous devons penser non seulement de satisfaire à nous-mesmes, mais aussi à tout le monde, qui note bien toutes noz actions. La Roine qui pensa bien auoir, pour ceste heure, assez tiré de ceste belle damoiselle, luy respondit Vous dites vray, & parlez en sage & honneste damoiselle: nous aduiserōs à loisir le moyē de ce faire: mais cepēdant, ie trouuerois bon, que vous-vous monstassiez enuers luy plus humaine & plus courtoise en tout propos: & elle promit de ce faire.

Comme apres que cestrois prin es furent bien guaris, tous les autres firent vne sortie sur les ennemis, avec vn secours qui leur vint.

C H A P. C X X I X.

L'Histoire porte que la vertueuse Amazone Arlete se retrouvant en Trebisonde, avec la gendarmerie du Roy de Siranquie, ayant retrouvē son nepueu & fils de la Roine Pantafilee sa sœur, auoit receu grand desplaisir d'entendre qu'il estoit party comme desesperē, à cause de la mort de l'Infante Rosalue sa femme, sans vouloir aucune consolation; & ayant sceu que la

beile

belle Oronce sa compagne estoit sortie de Trebisonde, pour aller apres & luy tenir compagnie en ceste sienne affliction, elle cuida partir aussi, mais se souuenant qu'elle auoit la charge de ceste gendarmerie, avec ce que l'Empereur Lisuart luy cōseilloit de demourer, disant qu'il seroit biē tost de retour, elle s'arresta & l'attendit iusques à ce que sachant qu'il estoit venu avec la Roine Calidor en Perse, & qu'il auoit entrepris de defendre l'Emperiere Persee, assiegee par les Payens, elle voulut partir avec don Rogel & les autres : mais il la pria de demourer, à fin de venir avec la gendarmerie que l'Empereur aprestoit pour le secours de ceste Emperiere. Et l'Empereur Lisuart considerant qu'il estoit necessaire d'aider bien tost l'Emperiere, leua le plus prontement, qu'il luy fut possible, trente mille hommes de cheual, & cinquante mille hommes de pied; desquels il fit Chef le bon Lindamart de Rodes, qui estoit venu là avec le secours & aide du Roy d'Armenie, ayāt avec luy la gētile princesse d'Armenie Eliane sa nouvelle espouse, laquelle voulut aller avec luy en ceste guerre, & ne le voulut abandonner. On luy bailla pour cōpagnon le vaillant Roy Magadene, fils du

Roy

Roy Fulortin de Saba (qui estoit venu le secourir comme son vassal, & de l'Emperiere Abra) & le Roy de Corinte, avec la vail-
lante Atlete, qui auoit six mille cheualiers,
& dix mille hommes de pied du Roy de Si-
ranquie. Ceste gendarmerie se mit en or-
dre: mais on tarda beaucoup à entrer sur
mer; pource que l'on ne trouuoit pas beau-
coup de nauires prestes : car ces secours
estoyent quasi tous, ou la plus grande par-
tie, venuz par terre en Trebifonde. Or
estant ceste armee sur mer en tel temps, elle
s'en vint, apres auoir souffert plusieurs for-
tunes, aborder aux confins de Perse; & puis
s'estant desembarquee, elle se mit à chemi-
ner par terre: pource que ayās sceu la gros-
se armee que les Payens auoyent au port de
la ville de Taurique, ils trouuerent cest ex-
pedient. Ils firent secrettement entēdre leur
venue à l'Emperiere & à don Rogel, où ils
estoyent descenduz, pour quelle occasion,
où ils estoient à lors, & où ils deuoyent ar-
riuer. De trois messagers qui furent en-
uoyez, n'entrerent dedās la ville que deux:
car l'autre fut prius par les Payens qui
estoyent en garde, sur cē qu'ils estoient
pour entrer de nuict: & comme on luy eust
baillé la gehenne, ces Rois sceurent la ve-
nue

nue de ceste armee, & n'en firent pas grand cas, sachans qu'elle estoit si petite. Mais les deux messagers qui entrèrent, exposerent leur ambassade à ces princes: & l'Emperiere & toutes ces dames furent bien aises de ceste nouvelle: & ces princes s'en resjouirēt aussi, pour auoir moyen de pouuoir sortir plus souuent contre les ennemis. Ils enuoyerent proutemēt certains espions, avec l'un d'iceux, par deuers le prince Lindamart, luy faire entendre le moyen qu'il deuoit tenir, & ce qu'il deuoit faire en chemin. Mais sachans que l'un des messagers auoit esté prins par les ennemis, & iugeans bien qu'il auroit donné aduertissement aux ennemis de la venue de ce secours, ils delibererent, vne partie d'eux d'aller les assaillir & trauailler de quelque costé, tādīs que les autres iroyent secourir ceste armee qui venoit pour eux, presupposans que les Rois Payens auroient tiré du camp la moitié de ceste armee, ou vn peu moins, pour aller combattre & rompre ce secours. Il fut aduisé & resolu apres que les blesez furent bien guariz, que don Florisel, le prince Sferamond, Amadis d'Astre, don Lucidamor, le prince Filadart, & Brimart de Sirie fortiroient de nuict, & s'en iroyent au camp de

Lin

Lindamart pour le secours, si d'auanture les ennemis l'affailloyent, & que les autres au mesme instant chargeroyent les ennemis de ce costé-là. Le temps de ce faire fut arresté, pour la nuit d'apres la suiuate, si secretement, que personne, hors-mis les princes, n'en eut cognoissance. Ils firent sortir quelques habiles espions, pour entédre ce qui se faisoit par les ennemis: & sceurent comme ayans esté aduertis de la venue de ce secours, encores qu'ils n'en fissent pas grand cōpte, ils auoyent resolu de leuer septante mille cheualiers & cēt mille hōmes de pied, des plus adroits avec dix Rois d'entr'eux, pour assaillir les Chrestiens qui venoyent: pource qu'estās deux fois autant qu'eux, ils s'attédoyent biē de les vaincre. Pour ce faire ils tirerent de toutes les troupes faites & establies, pour prēdre ces cheualiers, ou les tuer, vn grand nōbre: car de vingt mille qui estoient en chacū escadron, ne demourerēt pas plus de douze mille: & la troupe de dix mille qui estoit aux ailes, pour secours, fut tellemēt diminuee, qu'il n'en demoura q̄ la moitié: au demourāt fut resolu de tenir l'ordre mesme qui auoit esté designé. Quand on sceut cest ordre par le moyen des espions, & q̄ le Roy de Rulsie, celuy de Celā, qui estoit

vn

vn tresuaillant guerrier, le Roy de Salatie & le Roy de Hierusalem, se mettoient des-ia en poinct de tirer de nuict secrettement la gendarmerie du camp, les princes s'apprestèrent de les assaillir aussi tost que ces forces seroyent parties, du costé que la garde des ennemis leur sembloit la plus foible. Don Rogel fut Chef d'une troupe, qui deuoit sortir, celle nuict, sur les payens, ayant en sa compagnie don Lucendus, don Fortunian le beau, don Gadart, Agésilée, Artaxerxes & don Florenio, avec sept mille cheualiers bien armez & bien en poinct. Le vaillant Roy de Siranquie estoit Chef de l'autre troupe, qui deuoit sortir en vn mesme temps, par l'autre porte prochaine, ayant avec luy don Silues son pere, le Roy don Florarlan, le prince Dorigel, la belle grâde Sauvage, avec sept autres mille cheualiers. Le vaillant Sauvagin, avec les trois vertueux Sattrapes de Perse, qui se porterent vaillamment en ceste guerre, demoura Chef de la garnison de la ville. Le soir de deuant, on donna ordre de sortir de matin, au poinct du iour, sachant que les Rois Payens, avec ceste armee, parloyent sur la premiere veille de la nuict. L'heure venue, apres que les vingt deux vaillans princes furent armez,

don

don Rogel sortit avec ses troupes, ayant à son costé les susdicts vertueux princes, par vne porte, avec les sept mille cheualiers : & de l'autre part, le puissant Roy de Siranquie & ses compagnons, avec l'autre troupe. Qui voudroit maintenant raconter par le menu tous les coups qui furent ruez par ces vaillans princes, qui estoient la fleur de toute la cheualerie du monde, il entreprendroit vne chose trop difficile à faire : mais il suffit de dire que le premier rencontre fut si espouuantable, qu'apres que chascun d'eux eut passé de sa lance, la poitrine à vingt & deux cheualiers payens, ils mirent la main aux espees, & chargerent furieusement les ennemis ; lesquels ayans desia entendu ouurir les portes, & veu ceste grande caualerie sortir, s'estoyent reserrez ensemble, ayans donné l'alarme, entre eux les douze mille cheualiers deputez, pensans que l'honneur leur appartint de tuer ou prendre ces cheualiers, comme ils auoyent deliberé ; & s'estoyent acheminez contre eux, mais non pas d'un si bon ordre qu'il falloit : car plusieurs se trouuerent qui n'estoyent pas bien en poinct, quand il fallut marcher ; pource que les Chrestiens estoient proches. Ce rencontre fut fort terrible & cruel

cruel: car plusieurs y vuiderent les arçons, & plusieurs y perdirent les vies: mais les Payens y furent bien frotez, tant à cause de la grande fuite des aduersaires, que pource que ces princes de si grande vertu & valeur seruoient d'escu à leurs soldats & cheualiers. Le bruit s'estoit leué fort grand, & l'alarme fut donnée par tout le camp: ce neantmoins, chascune troupe, selon qu'il auoit esté ordonné, ne bougea de sa place, sachant que la troupe qui seroit chargée du peu d'ennemis, seroit suffisante de se defendre & de les prendre, ne presupposant pas que tout l'effort de ceux-là de dedans donneroit en vn seul endroit: car chascun de ces Rois, ayant ouy le bruit, se tenoit prest de receuoir les autres ennemis, qui sortiroyent de leur costé pour les assaillir. C'est pourquoy, en moins d'un quart d'heure, la troupe des douze mille, & puis celle des cinq mille du Roy des Abderites & du prince de Salalte (qui auoyent la garde, la nuict & le iour, de ce costé-là) fut desfaiete, & ces deux Chefs griefuement blesez; l'un, par les mains du prince Sferamond, & l'autre, par les mains de don Fortunian le beau.

*Le grand desordre & merueilleuse occision
qui fut faicte au camp Payen: comme les princes
retournerent dedans la ville avec vne grande vi-
ctoire: & comme les deputez passerent & parvin-
drent au camp de Lindamart.*

C H A P. C X X X.

LEs vaillans princes Chrestiens avec les
quatorze mille cheualiers qui les sui-
uoient, firent vn tel massacre de ceste troupe
de dix sept mille cheualiers Payens, que
c'estoit la plus grande pitié du monde: &
n'en eschapperent sinon trois mille, lesquels
voyans qu'ils n'estoyent pas secouruz, se
mirent à fuir vers les autres troupes pro-
chaines. Les magnanimes princes assaillirent
l'autre troupe à la main droicte, gouuer-
nee par le Roy d'Oragne & le Roy de Sa-
marie, tous deux ieunes & fort vaillans che-
ualiers; lesquels, bien que l'on eust enchar-
gé à chascun de demourer en sa place, ayās
entendu la grande boucherie qui auoit esté
faicte, s'aprestèrent d'aller secourir leurs
gens; mais ils furent preuenuz par ces ma-
gnanimes cheualiers, qui les assaillirent fu-
rieusement: & ces deux Rois furent bien
blessez en ceste bataille; l'vn par les mains
d'Age

d'Agefilee , à sçauoir le Roy d'Oragne ; & l'autre, par le bon Roy de Siranquie. Ceste bataille dura plus de deux heures , & ceste trouppes fut toute dissipée, & furent tuez six mille cheualiers & dix mille hommes de pied : & si le reste ne se fust mis en fuite , il n'en fust pas eschappé vn seul ; tant les Chrestiens estoient eschauffez & acharnez sur eux. On ne sçauoit dire le grand tumulte qui estoit en ceste armee , à cause de ceste bataille : & pource qu'il y auoit vne grande confusion , & que le iour commençoit à poindre , don Florisel & les autres laissez de tuer les ennemis, passerent paisiblement par le milieu des autres , & sortirent du camp , sans empeschement , suyans leur chemin , pour aller trouuer l'armee du secours de Trebifonde. Les autres princes voyans puis apres le iour commander à s'esclaircir, & que les trouppes des Payens, rompsans leur ordre proietté , s'acheminoyent contre eux, firent retirer leurs gens peu à peu , & puis apres ils se retirerent eux-mesmes ; & trouuerent que tout le demourant de la nuict , l'Emperiere & les autres nobles dames & damoiselles, auoyent demouré en la chapelle Imperialle , à prier Dieu , pour la victoire de ces princes. Et

quand elles sceurent qu'ils retournoyent
sains & sauues , ayans faict vne si grande
occision des ennemis , on ne sçauroit dire
la ioye qu'elles en eurent , & la feste qu'el-
les leur firent. Apres qu'ils furent desar-
mez , on trouua seulement la belle grande
Sauuage blessée en vne cuisse , mais si peu,
qu'elle ne l'auoit pas senty , sinon lors que
elle descendit de cheual. L'Emperiere & la
Roine luy firent ceste faueur de la despouil-
ler , & les damoiselles la mirent au liét , &
Dorigel en fut fort desplaisant. Dequoy la
belle Roine Calidor s'estant apperceuë, se-
lon qu'elle aimoit fort l'vn & l'autre, & que
elle auoit aprins par experience d'auoir
pitié & de secourtr quiconque sentoit la
peine d'amour, apres que toutes les autres
dames furent sorties de sa chambre, & com-
me elle fust desia pansée de sa playe qui
estoit peu de chose, elle luy dist en souzriât.
Madame , ie ne sçauois dire si i'ay plus de
pitié de vostre peu de mal , que de la peine
que vostre amant en reçoit: car si vous sça-
uiez & si vous voyiez ce qu'il faict & dit de
vostre mal, & la douleur qu'il en a, veu mes-
mes qu'il n'a peu entrer icy dedans , pour
vous voir, vous oublieriez vostre playe, & de
pitié, vous tascheriez de luy guarir la sien-
ne.

ne. La vertueuse damoiselle se tourna, & luy respondit amiablemēt. Madame, ie sçay biē que ce prince m'aime; & à fin qu'il ne se tra uaille trop de mon mal, il sera bon de luy di re, qu'il n'est pas grand, & ne sera pas mal faiēt de le faire entrer pour me voir. La Roi- ne le fit appeller incontinent, & il entra en la chambre tant triste & desolé, que l'une & l'autre en eurent grāde compassion. Il s'ac- costa du liēt de sa dame, & luy demāda d'une voix languissante, comme elle se trou- uoit de sa playe: & elle luy respondit pour le resiouir, qu'elle n'auoit pas grand mal: ce qui fut cause de luy faire changer de voix: dōt la damoiselle fut bien aise, cognoissant qu'elle estoit aimée par ce prince, autant que damoiselle du monde sçauroit estre ai- mée d'aucun cheualier. Alors ils deuiferent long temps, sentans tous deux grande cō- solation: & quand il voulut partir, il la pria que la porte luy fust tousiours ouuerte, quand il voudroit la venir voir; & elle luy dist en riant, qu'elle le feroit ainsi, le priant ne se fascher du mal, qu'elle auoit; pource qu'elle esperoit bien tost sortir du liēt. On fit grande feste en la ville, & fut entendu à medeciner les bleſsez: & lors don Florisel & ses compagnons, sortiz du camp des enne-

mis, & estans fort eslongnez descendirent pour se rafraischir vn peu, & puis suiuirent leur chemin, & entendirent les trôpettes des Rois Payens, qui marchoyent contre le secours de l'Empereur de Trebifonde: & ce iour ils les passerent, & dormirēt en vne forest fort espaisse, apres auoir souppé, à vne fontaine, fresche, que les escuyers y trouuerēt, & bien pansé leurs cheuaux: & le matin ils se remirent de bonne heure en chemin, & sur le soir ils arriuerent au camp de Linda mart; lequel ayant desia esté aduerty de la venue des ennemis, tenoit ses gens prests, sans se soucier d'auoir en teste vn si grand nombre de Payens, qui le vouloyēt assaillir. Mais, comme lors il fust hors son pauillon, avec le Roy Magadene, quand il vid venir tous ces sept cheualiers vers luy, armez de toutes leurs armes, hors-mis de leurs heaumes, il recongneut, pour le premier, le prince don Florisel, & avec vn cry de ioye, les bras ouuers, il print le Roy Magadene par les mains, & luy dist. Monsieur, voyez icy la fleur de la cheualerie du mōde, don Florisel de Grece, & le prince Sferamond, avec tant d'autres cheualiers & princes noz amis. Le Roy qui ne les auoit encores veus, iaçoit qu'il eust veu Amadis d'Astre, & don Lucidamor,

damor, le fuiuit avec grande ioye; & dō Florisel & les autres estans descenduz se firent grande careffe, & se recueillirent avec grande feste. Don Florisel & Sferamōd honorèrent grandemēt ce Roy, sachās qui il estoit, tant à cause de sa propre valeur, que pour le respect de son pere leur bon amy, le Roy Fulortin de Saba. Le Roy qui auoit eu grād desir de cognoistre ces deux grands & vail-lans princes, se resiouit infiniment de leur presence, & les regarda attentiuemēt, disant en soy mesme que non sans cause ils auoyēt acquis vne si grande renommee au monde. Il salua tous les autres; & durāt ces careffes, la vertueuse Atlete & le Roy de Corinte sur uindrent là, & estans sortis au bruit de la venue de ces princes, ils s'en allerēt les saluer, avec grande ioye; & ne sçauoit-on dire les gracieux accueils qu'ils se firent. Ils s'en allerent voir puis apres, la belle & gētile princesse d'Armenie, laquelle ayant pareillemēt entēdu ceste bonne nouuelle (pource qu'elle s'estoit fort contristee de l'autre venue au parauant) elle s'en vint à la porte de son riche pauillon, avec toutes ses femmes & damoiselles, pour les receuoir: & ne pourroit-on exprimer l'hōneur que dō Florisel, Sferamond & les autres, qui ne l'auoyent

veuë encore, luy firent, demourans tous in-
 finiment contens de la grace & beauté d'i-
 celle; & elle, de leur disposition & courtoisie,
 & particulièrement de la gentillesse de don
 Florisel, le louant fort, & disant qu'il passoit,
 par sa presence, la renommee espondue de
 luy, estant accomply de toutes les bonnes
 qualitez que l'on scauroit desirer en vn ver-
 tueux prince. Regardant puis apres, le prin-
 ce Sferamond qui surpassoit en beauté &
 grace tous ses deuanciers, elle estoit toute
 estōnee, & disoit que veritablemēt nature a-
 uoit employé en luy, tout ce qu'elle pouuoit
 employer de beau, de vertueux & de cour-
 tois. Et les regardant tous ensemble, & puis
 chascū en particulier, elle disoit que c'estoit
 la plus belle compagnie de cheualiers, que
 l'on eust sceu trouuer en tout le monde. Ses
 damoïselles en disoyent autant, avec toute
 l'armee, qui s'estoit fort resiouie de leur ve-
 nue, pensant ne pouuoir estre oprimee par
 le desauantage de la grande multitude des
 aduersaires, ayant des princes & cheualiers
 tant renommez aux armes. Apres que ces
 cheualiers eurent esté amiablement recueil-
 lis & caressez par la belle princesse Eliane,
 tous les princes se desarmerent, hors-mis le
 chef; & puis ils se mirent à deuïser de la ve-
 nue

nue des ennemis, en si gros nombre, entre lesquels se trouuoient plusieurs vaillans Rois Payés. Et pource que lors ils estoient à vne iournee & demie loin de la ville de Taurique, ils delibererent de haster le pas si biẽ qu'ils peussent arriuer en vne petite ville, pour la prendre, & y mettre tout leur bagage, à fin de mieux combattre & sans aucun empeschement; outre ce que par ce moyen leur restoit moins de chemin à faire: & resolurent d'affaillir ceste ville à l'improuueu, & s'en emparer, en laquelle les Payens tenoyẽt garnison. Apres donc que l'armee se fut refreschie, ils se mirent en chemin estans diuisez en trois bandes: l'une desquelles, qui estoit la premiere, estoit conduite par le prince Sferamond, ayant en sa compagnie Amadis d'Astre, & Brimart de Sirie, avec douze mille cheualiers & vingt mille hommes de pied. Lindamart de Rodes menoit la seconde, ayant avec soy le vertueux Roy Magadene, le Roy de Corinte, & la vaillante Atlete, & tenãt au milieu la princesse d'Armenie sa femme, avec toutes ses femmes & damoiselles, qui estoient fort craintifues, à cause de ceste bataille. Don Florisel cõduisoit plus en arriere, la troisieme, estant accompagné de Lucidamor de Boëce, & de Filadart de

Polongne. Ceste gédarmerie marchoit avec cest ordre, laquelle fut surprinse de la nuit: & pource que la Lune luisoit, elle n'interrōpit pas son chemin. Et ayant sceu, que la ville n'estoit à plus de quatre lieuës loin, elle s'arresta, pour se refreschir, & pour donner temps & espace aux cheualiers deputez, comme nous dirons, d'essayer de surprendre ladicte ville.

Comme les Chrestiens surprindrent la ville de Lusque: & comme les Rois Payens y vindrent pour les combattre.

C H A P. C X X X I.

LE prince Sferamond, Amadis d'Astre & Brimart qui menoyent la premiere troupe, aduiserent ensemble comme ils pourroyēt surprendre la ville de Lusque, & arresterent vn moyen qui leur succeda mieux qu'ils ne pensoient pas; qui fut tel. Le bruit estoit desia espendu par tout aux enuirs, que le Roy de Russie & les autres Rois Payens venoyent pour combattre vn secours qui venoit de Trebifonde aux Chrestiens: & l'on sceut par les espions que l'on faisoit prouisiō d'une grande quātité de viures, pour receuoir ces Rois, qui auoyent

man

mandé qu'ils y seroyent le lendemain avec l'armee. Ces princes aduertis de toutes ces choses, firent sçauoir à Lindamart & à don Florisel, qui venoyēt plus derriere, ce qu'ils vouloyent faire; qui estoit d'aller, comme cheualiers du Roy de Russie, au nombre de sept, à la porte de la ville, pour la prendre, quand ils l'auroyent faite ouurir, en attendant que les autres vinssent à leur secours. Don Florisel trouua bonne ceste entreprinse: & finalement fut conclu, que le prince Sferamōd & Amadis d'Astre, qui sçauoyent bien le language de Russie, iroyent deuant avec cinq autres cheualiers d'elite, avec les casques de la liuree de ce Roy (car ils en pouoyent bien auoir, à cause des prisonniers qu'ils auoyent de part & d'autre) & que derriere eux s'achemineroyēt de loin, le Roy Magadene & Atlete, avec cinq cens braues cheualiers, se tenans à vn demy-quart de lieuë pres, sans bruit, & le plus paisiblement qu'il seroit possible, pour leur donner secours, à fin de maintenir la porte: & puis à deux mille en arriere, le prince Filadart suyuroit avec deux mille cheualiers; & Brimart leur feroit aile, plus en arriere, avec le demourant de la premiere troupe. Cest ordre ainsi estably, les deux vaillans

princes

princes Sferamōd & Amadis d'Astre, ayans prins cinq braues cheualiers, avec ces casques s'en allerent à la porte de la ville, suy- uiz des autres, comme il a esté dict: & com- me ils eussent appellé les gardes, en ce lan- guage Ruffian, ils leur dirent que le Roy de Ruffie feroit là le matin, vn peu deuant que le Soleil fust leué, pour camper là entour; & que cependant il les auoit enuoyez leur faire entendre, qu'ils ne faillissent pas d'en- uoyer au deuant quelque peu de viures; pource que l'armee auoit beaucoup endu- ré en ce chemin faiēt en si grande haste. Le Capitaine de la garnison, sachant bien que le camp du Roy de Ruffie estoit pres, & ce- luy des Chrestieēs, comme ils disoyent, plus loin qu'il n'estoit, aiousta foy à cecy, & re- spondit, qu'il le feroit, & demanda s'ils vouloyent entrer. Amadis d'Astre luy dist que non, mais qu'ils vouloyent s'arrester vn peu là, pour donner haleine à leurs che- uaux, qui estoient las, & puis s'en aller aux prochaines places donner aduertissement qu'elles eussent à contribuer, pour faire ce- ste prouision. A l'heure le Capitaine leur aiousta encores plus grande foy, & respon- dit. Vous faictes bien, & certainement c'est bien aduisé au Roy: car ceux de ceste ville

ne pourroyent pas du tout fournir à vne si grande despenſe, ayans deſia beaucoup enduré en ceſte guerre. Faiâtes bien toſt ceſte diligence ; & de ma part ie ne failliray pas de faire apreſter les viures qui ſe doiuent leuer icy. N'attendez pas, reſpōdit Amadis, & cōmancez à enuoyer ce que vous pourrez, ſans que la ville ſoit beaucoup foullee, à fin que le camp ſe commāce à rafraîſchir : & quant à nous, auſſi toſt que la Lune ſera leuee, nous irons où nous auons dict. Le Capitaine voyāt qu'ils ne vouloyent point entrer, les laiſſa, & ſ'en alla faire apreſter les viures. Les cheualiers demourerent là, fai- gnans vouloir dormir vn peu ; & enuiron vne heure apres, ils entendirent ouurir la porte, pour faire ſortir la prouiſion. Le prince Sferamond & Amadis d'Aſtre ſe lacerent leurs heaumes, & les firent lacer à ces bra- ues cheualiers, & puis ſe mirent en poinct de ſaiſir la porte, comme ils firent, & ſe plan- terent ſur le pont leuis, & enuoyerent in- continent l'vn de ces cheualiers appeller le ſecours. Amadis d'Aſtre d'vn coſté & Sfe- ramond de l'autre ſe mirent deuant ſur la premiere porte: deux des autres quatre ſ'ar- reſterent ſur la ſeconde, & les deux autres ſur le pont, ſans faire aucun bruit, pour
donner

donner temps à Brimart de venir. Quand la prouision fut dehors, les gardes voulurent leuer le pont & fermer les portes; mais ils s'y opposerent: & pource que les gardes les menaçoient, les princes tirerent leurs espees & les tuerent. Et comme le bruit se fust leué fort grand, les deux vaillans Princes se fourrerēt parmy les ennemis, faisans vn grand effort, & les deux cheualiers s'en allerent tenir la premiere porte. On ne scauroit dire la grāde charge que les deux princes soustindrent deuant la premiere porte, lesquels frapans avec les deux mains, firent vne grande occision des gardes. Les deux cheualiers qui estoient sur le pont, couperent avec vne congnee, qu'ils portoyent, les chaines d'iceluy: & en ceste maniere, comme le pont fut bas, il estoit en la liberté de chacun d'entrer. Il se leua vn grand bruit & tumulte dedans la ville; & le capitaine ayant entendu le faict, se repentant trop tard de sa faüte, s'y en alla avec cinquante cheualiers armez, ayant commandé aux autres de le suyure. En cest endroit la bataille fut grande, & salut bien que les deux princes mōstrassent ce qui estoit en eux de vertu & hardiesse; lesquels menoyent leurs espees en rond, d'vne telle furie, qu'il n'y auoit.

auoit aucun qui d'un seul coup rué de leurs
 puissans bras, ne demourast sur les car-
 reaux. Le capitaine qui estoit vn cheualier
 fort vaillant, esmerueillé cōme quatre che-
 ualiers (car il ne voyoit pas les autres der-
 riere) auoyent eu la hardiesse de forcer vne
 porte, contre tant de soldats, ayant donné
 courage à ses gēs, se mit à frapper le prince
 Sferamond, lequel le chargea de telle puis-
 sance d'un reuers au droit du visage, que
 luy ayant tranché la visiere de son armet, il
 luy fourra son espee bien auant dedans la
 face, & il tomba en terre cōme mort. Il char-
 gea puis apres les autres si hardiment, qu'il
 n'y auoit personne qui osast luy faire teste.
 Mais tout soudain arriua là vne compagnie
 de mille cheualiers armez, & les princes
 sans s'espouuanter se retirerent aux deux
 costez de la porte, avec les deux cheualiers,
 & soustindrent vn peu ceste charge; pource
 que peu les pouuoient offenser, à la fois:
 & à lors fut tué l'un des deux cheualiers, &
 les autres estoient pour n'en auoir moins,
 si le Roy Magadene & Atlete ne fussent ar-
 ruez à ceste heure-là, avec leurs cinq cens
 cheualiers, qui mirent pied à terre; & quand
 ils furēt sur le pont, il y eut occision si gran-
 de des ennemis, que force fut à ceux qui
 estoient.

estoyent demourez envie, d'eux reculer arriere. Le Roy & Atlete s'estans ioincts avec les deux princes, fuyviz des cinq cens cheualiers, & ayans faict reculer les ennemis, passerent en la place, qu'ils tindrent vaillamment, encores qu'ils fussent assailliz de plus de six mille hommes. Mais en fin, ils y fussent demourez courts, si le vaillant Filadart ne fust venu là, avec les deux mille cheualiers, lesquels ayans pareillemēt mis pied à terre, entrerent de telle force dedans les escadrons des ennemis, qu'ils les firent retirer avec vn grād carnage d'iceux. Le bruit estoit grand & espouuantable en ceste bataille, laquelle apres auoir duré long temps, cessa par l'auenue du prince Brimart avec le reste des forces; & la ville fut prinse, estant desia l'aulbe du iour apparue en Orient. Amadis d'Astre, Sferamōd & les autres empescherent & defendirent de molester aucū des citoyens, ny en leurs personnes, ny en leurs biens: & mesmes ayans faict prendre prisonniers ceux des ennemis qui s'estoyēt sauuez, ils allerēt en personne par les rues, pour empescher de faire aucū outrage aux citoyens; lesquels pour ceste raison, les remercierent fort: & quand ils sceurent qui ils estoient, on ne scauroit dire l'honneur qu'ils

qu'ils leur firent. Sferamond leur rendit les armes que les Payens leur auoyent ostées, les ayans toutes trouuees en la citadelle, qu'ils eurent incōtinent entre leurs mains: & ayans refreschy la gendarmerie en cest endroit, les Princes commanderent aux citoyens de fortifier leur ville, du costé qu'ils voyoyent estre foible, & leur ordonnerent vne garnison (quand tout le camp fut arriué là) de six mille hommes de pied, lesquels estoient suffisans avec les citadins, de defendre la ville; tant elle estoit de soy mesme forte, & bien prouueuë de viures. Quand le reste de l'armee fut venu au dessouz de la ville, tandis que les vaillās princes luy donnoyent refreschissement, ils furent aduertis que l'armee que le Roy de Russie conduisoit contre eux, estoit proche: & pourtant ils se mirent en poinct de combattre, ayans faict là leurs trāchees, encores qu'ils eussent la ville derriere eux. Le Roy de Russie qui auoit desia entēdu que les ennemis alloient droit en la ville de Lusque, considerant qu'ils y alloient en intētion de s'en saisir, haista le pas avec sa gendarmerie, à fin de les preuenir: mais ayant entendu que la ville estoit prinse, par l'armee Chrestienne, il arresta le camp en lieu commode, à vne

demie lieuë loin des ennemis; ne trouuant pas bon de les combattre, sans que la gendarmerie se fust reposée & refreschie premierement; pource qu'elle estoit lassée du long chemin: toutesfois il arresta de combattre le lendemain.

La sanglante & cruelle bataille, qui fut entre la gendarmerie du prince Lindamart, & le Roy de Russie; & la fin d'icelle.

C H A P. D E R N I E R.

LEs vaillans princes Chrestiens, qui estoient avec Lindamart, faisans bonnes gardes la nuict, & ayans sceu que le Roy de Russie estoit pres, avec la gendarmerie, donnerent ordre à leurs affaires, & mirent dedans la ville la princesse Eliane, avec tout son train de damoiselles; & le matin, ils encouragerent la gendarmerie à combattre vaillamment, sans penser aucunement que les ennemis fussent en plus grand nombre qu'eux, puis qu'ils surpassoyent les Payens de cœur & de force. Mais eux qui estoient cheualiers accoustumez aux guerres passées, cognoissans auoir des Chefs avec eux tant renommez & de si grande excellence aux armes, monstrerent

vn grand cœur, ne faifans pas grand cas du grand nombre des ennemis. L'on fut toute la nuict en grand doute de part & d'autre, encores que le Roy de Ruffie & les autres Rois Payens tinffent la bataille comme gagnée, ne fachans pas que ces vaillans princes Chrestiens fuflent au camp des ennemis. Le Roy de Ruffie fit pareillement trois troupes de fa gendarmerie ; desquelles il bailla la premiere au vaillant Roy de Hierufalem, avec vingt mille cheualiers & trēte mille hommes de pied ; la feconde, au Roy d'Ascalone, avec le mefme nombre de cauallerie & d'infanterie ; & la troiefme, au Roy des Ifles Peureufes , avec autant de forces. Ces trois vaillans capitaines auoyent avec eux des hommes signalez aux armes , & autres Rois & princes , qui fuiuoient ceste guerre de leur bon gré, fans fe foucier de commander. Le Roy de Ruffie ne voulut pas faire marcher ceux qui luy demouroyent de fon armee : car il les fit demourer à la garde du camp & trāchees, mefprifant tant les ennemis, qu'il ne iugea point qu'il en euft befoin. Le matin venu , les armees s'eftans restaurees par le repas, le vaillant prince Sferamond comparut le premier, avec fa troupe , pour mon-

strer à l'ennemy qui venoit l'assaillir, qu'il
 estoit prest de l'assaillir luy-mesme. A l'heu-
 re, le courageux Roy de Russie fit marcher
 le Roy de Hierusalem avec sa troupe. Ce-
 stuy n'estoit pas le Roy de Hierusalem, qui
 vint au commencement de ceste guerre, &
 qui auoit combatu au dessouz de Constan-
 tinople, pource qu'il estoit mort, par vne
 playe qu'il auoit receuë: mais il estoit vn
 sien frere, aussi vaillant que luy, encores
 qu'il ne fust pas si sage & prudent. Ces
 deux troupes se rencontrerent avec vn si
 grand bruit d'armes, & tempeste, que l'on
 eust dict que la terre deuoit abyssiner; & fu-
 rent veuës dix mille lances se rompre en
 vn instant, & dix mille cheualiers de part &
 d'autre, tomber morts, de leurs cheuaux en
 bas, ou griefuement blessez. Le prince Sfe-
 ramond & le ieune Roy de Hierusalem se
 rencontrerent d'vne grande furie; & aduint
 que le Roy tomba du cheual, ayant faict
 perdre les estriers au prince; tant ce Roy
 estoit fort & puissant. Le prince mit la main
 à l'espee, & chargea les ennemis si hardi-
 ment, qu'apres en auoir occis le premier,
 second & troisieme qui se presenterent de-
 uant luy, les soldats qui le recogneurent,
 pour auoir plusieurs fois esprouuë ses for-
 ces

ces à leur dam, & merueillez cōme il estoit là, pour l'heure, luy faisoient place, s'estimant heureux celuy qui s'en pouuoit le plus eslongner. Amadis d'Asire d'un costé & Brimart de Sirie de l'autre, apres auoir abbatu trois cheualiers avec leurs lances, tirerent leurs espees, & se mirent dedans la presse; & les cheualiers Chrestiens faisoient leur deuoir à leur exemple, voyans qu'ils auoyent des Chefs si excellens. En ceste maniere la multitude des ennemis, qui passoit en nombre, les Chrestiens, estoit egallee à la vertu & magnanimité de ces braues cheualiers, qui frappoyent à droicte & à senestre, & ne ruoyent pas vn coup, sans tuer ou blesser vn Cheualier. Ce neantmoins, les ennemis estoient en si grand nombre, que combatans vaillamment, pour n'endurer vne telle honte, que les Chrestiens les deussent surmonter, ils entretenoyent si bien la meslee, qu'il ne sembloit pas qu'il y eust aucun auantage. Mais ils commencerent vn peu apres à succomber, à raison du grand carnage que les trois cheualiers firent: dequoy le Roy de Ruffie s'apperceut, & il enuoya incontinent la seconde trouppes, cōduite par le Roy d'Ascalone, auquel le prince Lindamart s'opposa,

avec la sienne, ayant à son costé le vaillant Roy Magadene, la vertueuse Atlete, & le Roy de Corinte. Au rencontrer de ces deux troupes, vous eussiez dict que la terre trébloït, & que le ciel deuoit tomber: car plus de dix mille lances se rompirēt, & plusieurs tomberent morts & blessez d'une part & d'autre. Le Roy d'Ascalone rencontra le prince Lindamart, & luy passa l'escu, avec la lance, & le harnois, & en cest endroit elle se rompit, sans le mouuoir de l'arçon: & il l'accueillit de telle sorte, qu'estant blessé, il le tira hors de la selle; mais il fut incontinct secouru & recueilly de ses gens. Le Roy Magadene, le Roy de Corinte & Atlete occirent trois cheualiers chacun, deuāt qu'ils missent la main aux espees: & puis apres, ils se fourrerent entre les autres, faisans choses tant signalees, qu'il en sera memoire à iamais. La bataille fut cruelle & sanglante d'une part & d'autre, & dura demie heure, sans cognoistre aucun auantage entre eux; pource que, comme il a esté dict, la bataille sembloit egalle, par ce que les Chrestiens auoyent des cheualiers & chefs tant signalez. Mais le Roy de Russie, selon qu'il estoit cheualier de grand cœur, pensant que ses gens demouroient trop lōg temps à vain-

cre

cre, demãda à vn cheualier retournãt blessé de la bataille, d'où venoit que les Payens estans en beaucoup plus grãd nombre que les Chrestiens, on tardoit si long temps à les vaincre. Monsieur, luy dist le cheualier blessé, la puissance des Chrestiens, ayans avec eux des cheualiers qui semblent diables d'enfer, à dissiper ainsi voz gens, est cause de ce que vous dites. Car vous deuez sçauoir, qu'en la bataille, i'ay veu entre les autres vaillans cheualiers, le prince Sferamond de Grece, la terreur de voz gens, & le foudre, qui renuerse tous les payens: i'y ay veu aussi Amadis d'Astre tant renommé & espouuantable aux nostres. Le Roy de Russie s'esmerueilla fort de cela; pource qu'il n'en sçauoit rien: & combien qu'il en fust aucuncement troublé & fasché, il n'en fit pas autre semblant; mais il dist à ses gens qu'ils le suiussent, & s'achemina au combat avec sa troupe: mais don Florisel avec le prince Filadart & leur troupe se mit à l'encontre. Filadart & le Roy se rencontrerēt, & rompirent egallement leurs lances, en leurs escuz: mais le Roy demoura blessé, & perdit vn estrier: & neantmoins ayant tiré son espee, il entra comme vn loup enragé en la bataille, faisant de grandes prouesses. Ceste

meslée dura iusques à la nuit, & plusieurs tomberent de part & d'autre, encores qu'il en tombast plus du costé des payens; & vid l'on que moyennât la vertu des bons princes Chrestiens qui seruoient de rampart à leurs gens, & qui faisoient grâde bouche-rie des ennemis, les Payens, au grand des- plaisir & fascherie du Roy de Rufsie & des autres, se mirent en fuite, ne pouuans plus supporter ces pesans coups; & si la nuit ne fust suruenue, ils estoient tous desfaits. Le Roy de Rufsie & le Roy de Hierusalem voyans le mauuais succez de ceste bataille, & comme leurs gës estoient tant espouuantez, pour sçauoir qu'en ces troupes de Chrestiens, ces renommez prin- ces Grecs, & leurs vertueux amis & parens se trouuoient, craignans quelque chose pire, se retirerent aux tranches avec leurs gens, montrans ioyeux visage, pour les encourager. Et apres les auoir faict refres- chir, quand les blesez furent pâsez, ils par- tirent, sur la minuit, en bonne ordonnan- ce, & s'en retournerent mal contents, en l'armee Payenne. Vous voirrez, moyennât l'aide de Dieu, au vingtiesme liure de ceste histoire, & au vingt & vniesme liure (qui sert de catastrophe à tous ces gentils dis- cours)

cours) ce qui s'ensuit; ayant delibéré de les faire voir François, amiable lecteur, si quelque gentil esprit de France ne me preuient.

*Fin du dixneufiesme liure d'Amadis
de Gaule.*

Acheué d'imprimer, le
deuxiesme lanuier,

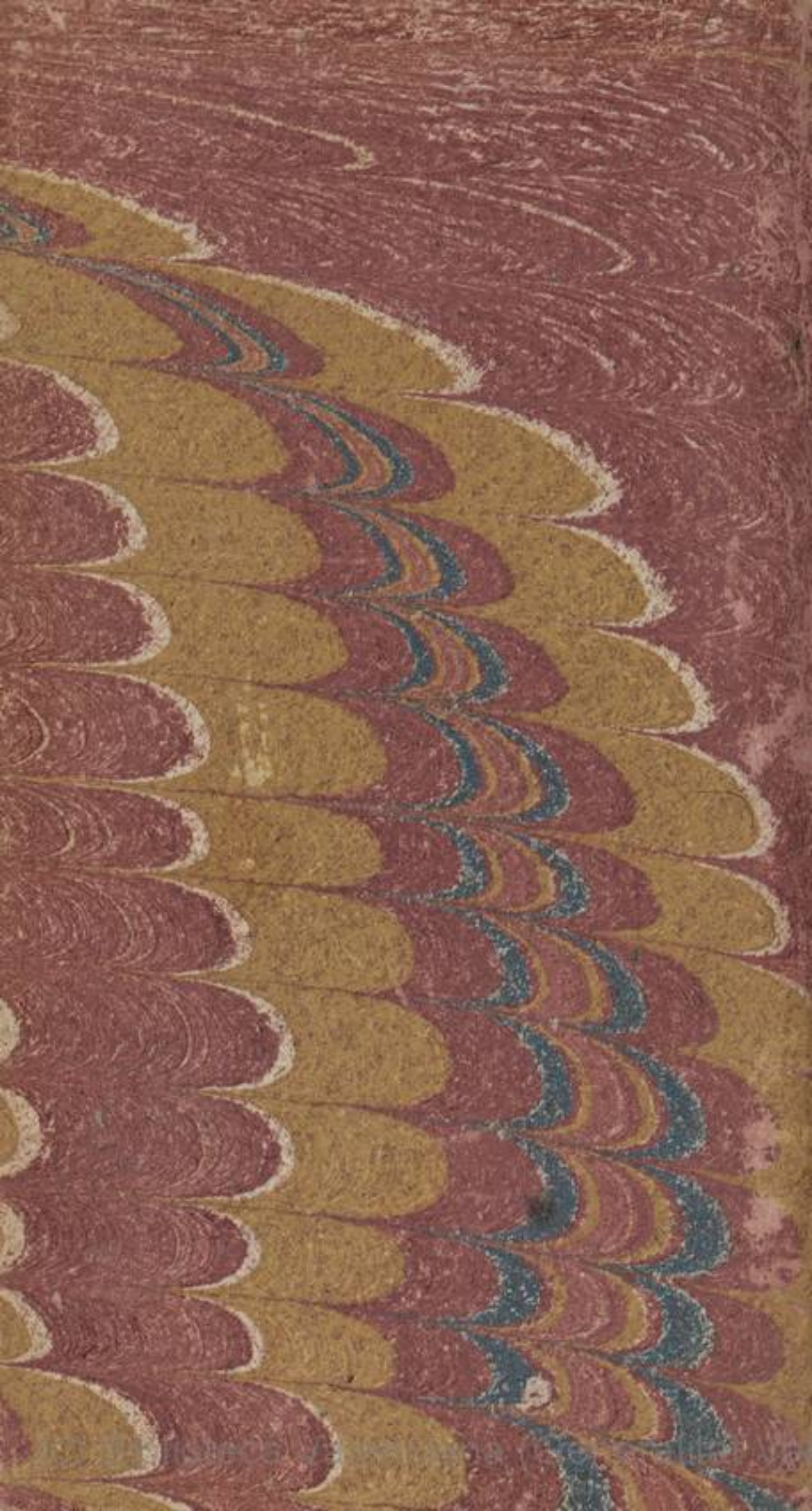
1 5 8 1.

Par Estienne Brignol.

Achevé d'imprimer, le
deuxième janvier,

1581.

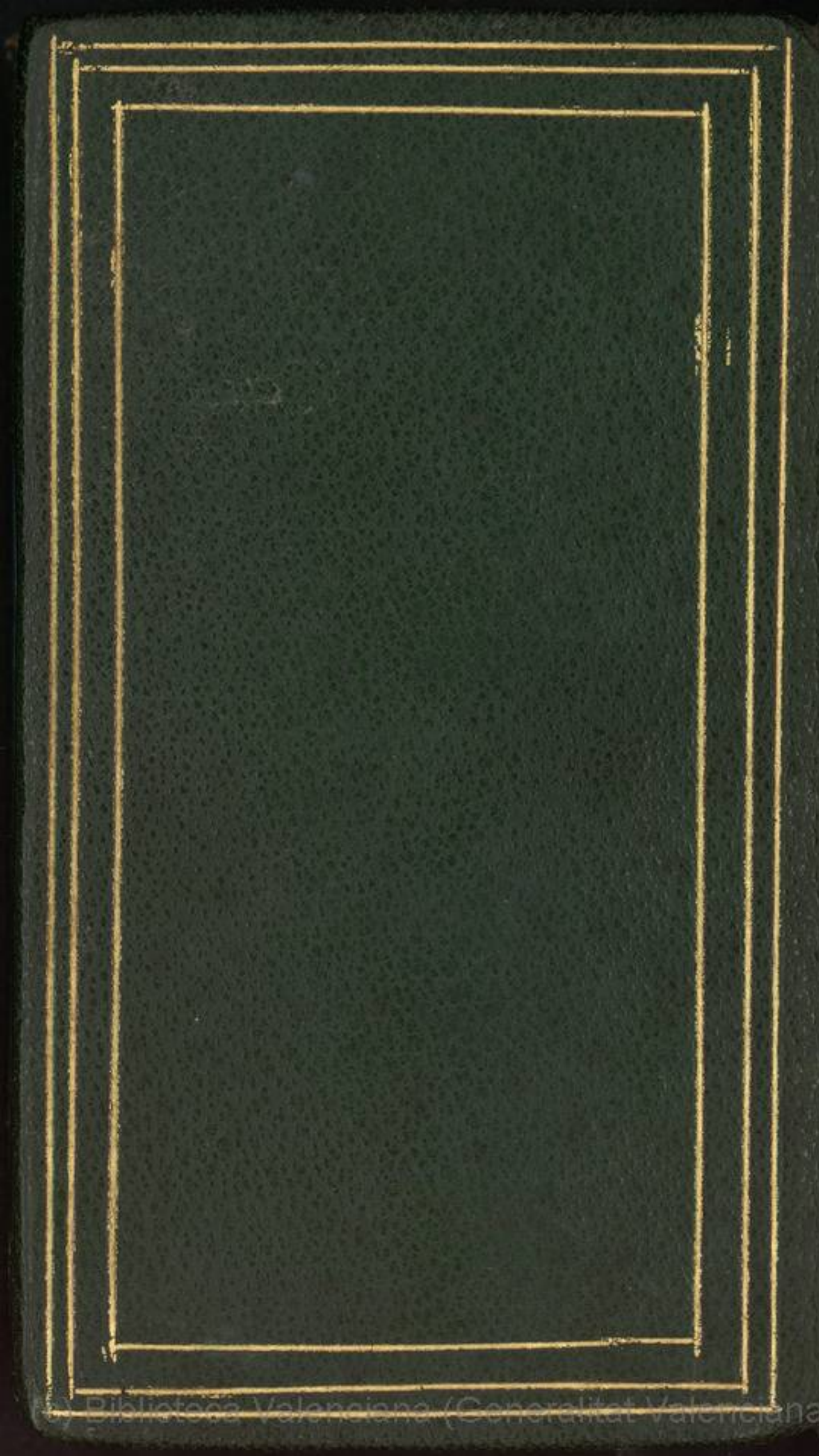
Par Estienne Brignol.



Biblioteca  Valenciana



310000006879418





AMADIS
DE GAULE



19

LIVRES DOUBLES



1581